17/8.2

G. 1.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE-FIRENZE
C
I
30
RACCOLTA NENCINI

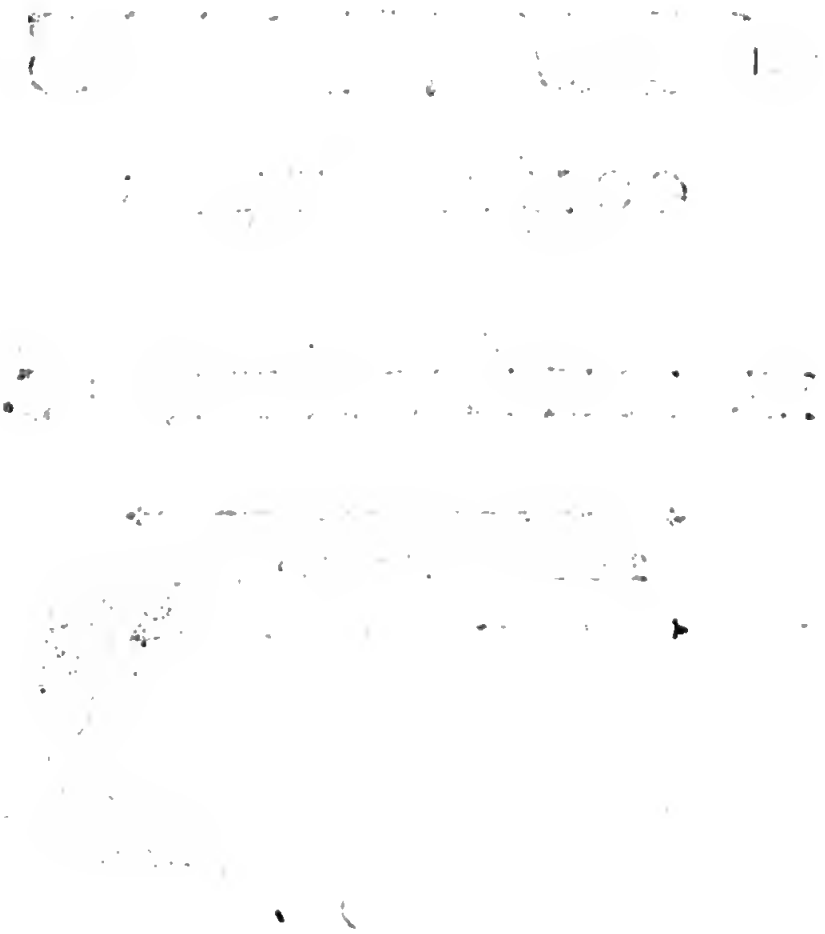
ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVÉTIUS.

TOME SECOND.



DE

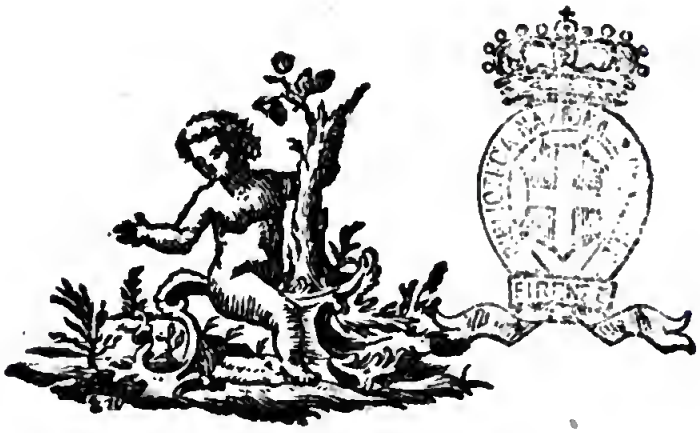
L'ESPRIT,

PAR M. HELVETIUS.

..... Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura. *Lib. I.*

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

Des différens noms donnés à l'Eſprit.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit ſur le génie : la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que ſoient ces eſpeces de définitions, la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentiments propres à remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores, applicables à certaines eſpeces de génie, tel que celui de la poéſie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'eſprit, il faut s'élever à des idées plus générales; &, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies, les Deſcartes, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneille, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes ſi différents ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot *génie*, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno; j'enfante, je produis;* il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpeces. Il en eſt que nous devons au haſard; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & générale-

ment preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie ; &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité (*a*). Or, c'eſt le haſard qui choiſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſants qu'ils traitent, & que c'eſt ce même haſard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un art ou une ſcience, qu'il tire, pour ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carriere, & ce ſecond par un troi-

(*a*) Le neuf & le ſingulier dans les idées ne ſuffit pas pour mériter le titre de génie ; il faut de plus que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie différe de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

ſieme, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple ; alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, ſans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la paſſion juſqu'aux poëtes Hardy & Rotrou, & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le théatre François acquiert ſucceſſivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque; Corneille eſt un génie (*b*).

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours

---

(*b*) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur; & Voltaire eût ſans contredit, fait voir, qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théatre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (*c*). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres ; Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi : Newton fait époque, il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications ; & Locke eſt un génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme (*d*).

(*c*) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere : c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les écrivains Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-il que de peu ſes modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

(*d*) Je pourrois même dire : accompagné de quelques grands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain voit, dans chaque ſiecle, cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de

Les ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de rois, porte le nom de celui qui les acheve.

Mais ſi le haſard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences, s'il détermine l'inſtant dans lequel ils doivent naître pour faire époque & recevoir le nom de génie; quelle influence plus grande encore ce même haſard n'a-t-il pas ſur la réputation des hommes d'état?

Céſar & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier eſt, dans la moitié de l'univers, reſpecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il eſt honoré comme un grand génie: cependant, ce Mahomet, ſimple courtier d'Arabie, ſans lettres, ſans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Alkoran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme,

---

génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

ne pas reconnoître l'ouvrage du haſard qui le place dans le temps & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter ſon nom.

Qui doute que ce même haſard, ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros; mais enfin Sylla avoit, comme lui, aſſervi les Romains. Les faits de guerre ne ſont jamais aſſez circonſtanciés dans l'hiſtoire, pour juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius ou à quelqu'autre capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la république, c'eſt qu'il jetta par ſes victoires les fondements du trône qu'Auguſte affermit (*e*); c'eſt que ſa dictature fut l'époque de

(*e*) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

» Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre auteur, » on voit de grands poëtes prendre Homere pour modele, » ſe demander, en écrivain : *Homere eût-il penſé, ſe fût-il* » *exprimé comme moi*? Il faut pareillement qu'un grand gé- » néral, admirateur de quelque grand capitaine de l'anti-

la ſervitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au haſard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le haſard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déja dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſements nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie: il eſt la ſource de ſes ridicules (*f*) & de ſes ſuccès : ſuccès qu'il

---

» quité, imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit pro-
» poſé Cyrus, & l'autre Annibal pour modele. «

(*f*) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit, & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui ſont la ſcience des gens du monde: auſſi leur paroît-il

ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il ſe concentre dans un ſeul genre. Une

---

preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpece de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis* ! leur répond-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes.*

Corneille étoit ſans doute animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſque dans ſon cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *Monſieur, retirer ma parole & vous expoſer les motifs de ma conduite.... Eh ! Monſieur*, réplique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire, que le feu eſt à la maiſon : *Eh bien*, lui répondit-il, *avertiſſez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à

ſcience ſuffit pour remplir toute la capacité d'une ame : auſſi n'eſt-il pas & ne peut-il y avoir de génie univerſel.

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé on peut apprendre encore à manier

---

la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui ſi ſouvent fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai à ce ſujet deux traits du célebre la Fontaine. Un de ſes amis, qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *ſaint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre : il ferme le livre, le reporte à ſon ami, & lui dit : *je vous rends votre livre ; ce ſaint Paul-là n'eſt pas mon homme.* C'eſt avec la même naïveté que, comparant un jour ſaint Auguſtin à Rabelais : *Comment*, s'écrioit la Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un ſaint Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant ?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres ; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

avec plus d'adreſſe l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour ; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits ; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain, ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jettés dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique ; l'une ou l'autre de ces différentes eſpeces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi j'oſe le dire, le génie de néceſſité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion ; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques : dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi parmi les modernes, a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli ; mais enfin ils en ſortent : il naît tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & ſait les expoſer

avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage, avec le propriétaire du fonds, les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain déja célebre peut compoſer de mauvais ouvrages : il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpece de génie dont il eſt doué, ne joue, ſi j'oſe le dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le poëte célebre peut être un mauvais philoſophe, & l'excellent philoſophe un poëte médiocre, pourquoi le romancier peut mal écrire l'hiſtoire, & l'hiſtorien mal faire un roman. La concluſion de ce chapitre, c'eſt que ſi le génie ſuppoſe toujours invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſants pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talents & ſes découvertes, celui qui cultive les arts ou les ſciences puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc, en partie, l'œuvre du haſard ; c'eſt le haſard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche inſenſiblement les vérités,

toujours inutiles lorſqu'elles ſont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'inſtant précis où les vérités déja rapprochées lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en ſaiſit, les préſente, & quelque partie de l'empire des arts ou des ſciences en eſt éclairée. Le haſard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, diſperſés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui compoſent les météores : ces matieres, pouſſées vaguement dans les airs, n'y produiſent aucun effet, juſqu'au moment où, par des ſouffles contraires, portées impétueuſement les unes contre les autres, elles ſe choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horiſon eſt éclairé.

CHAPITRE II.

De l'imagination & du ſentiment.

LA plupart de ceux qui, juſqu'à préſent, ont traité de l'imagination, ont trop reſtreint ou trop étendu la ſignification de ce mot. Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à l'étymologie du mot *imagination*; il dérive du latin *imago*, image.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point ſenti qu'il n'eſt point de mots exactement ſynonymes; que la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous; & l'imagination dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration? elle crée le jardin des Heſpérides, l'iſle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination eſt donc l'invention en fait d'images, (*a*) comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

(*a*) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par Lebrun, differe du tableau compoſé (*b*) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux, les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentiments qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons, les forêts, & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des dryades & des napées, les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les orcades; c'étoient les

---

vrai que dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination qu'un poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(*b*) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

puiſſances

puiſſances de l'air, ſous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages ſur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la phyſique, ſi l'on n'en fait uſage que pour jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes des ſciences, & ſi l'on y attend de là ſeule expérience la révélation des ſecrets de la nature, il ne faut pas penſer que toutes les nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le philoſophe de l'Inde : c'eſt elle qui dans le Tonquin, a fixé l'inſtant de la formation des perles; (c) c'eſt elle

(c) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un roi du Tonquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe : il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt battu, fait un traité & obtient, pour ſon fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere, un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un démon apparoît au roi

encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant à ſon gré des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde phyſique, s'eſt, d'une aile audacieuſe, ſouvent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir long-temps parcouru les déſerts immenſurables de l'eſpace & de l'éternité, elle eſt enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obſcur, épais & ſpiritueux, qui, ſelon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaſte abyme, eſt affecté d'amour pour ſes propres principes; cet amour produit un mêlange, & ce mêlange reçoit le nom de *deſir;* ce deſir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuſe; cette corruption contient le germe de l'univers & les ſemences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, ſous le nom de *ζophaſemin*, ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le ſoleil luit; les terres & les

---

du Tonquin, & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre: elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiecles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe taît. Le pere la frappe, le ſang coule: la métamorphoſe commence : & la côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

mers ſont échauffées de ſes rayons, elles les réfléchiſſent & en embraſent les airs : les vents ſoufflent, les nuages s'élevent, ſe frappent ; &, de leur choc, réjailliſſent les éclairs & le tonnerre ; ſes éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, ſe meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'Océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fauſſe philoſophie avoit, dans la Phénicie, décrit ainſi la formation de l'univers, ſut, dans les divers pays, débrouiller ſucceſſivement le cahos de mille autres manieres différentes. (*d*)

(*d*) Elle aſſure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel ſont de toute éternité. Seize mondes terreſtres ſont ſoumis au nôtre, & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-ſix mille ans des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La nature, réduite quelques inſtants à cet état, eſt revivifiée par un génie du premier ciel. Il deſcend porté ſur les aîles des vents, leur ſouffle fait ébouler les eaux ; le terrein humide eſt deſſéché ; les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitants de Lao, le ſiecle de Xaca, un mandarin, nommé *pontabobamy-ſuam*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux : une fleur ſurnage ſur leur immenſité ; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une méta-

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque plein de ſon enthouſiaſme, il dit : « Au commen-
» cement étoient le Cahos, le noir Erebe & le
» Tartare. Les temps n'exiſtoient point encore,
» lorſque la Nuit éternelle, qui, ſur des ailes
» étendues & peſantes, parcouroit les immenſes
» plaines de l'eſpace, s'abat tout-à-coup ſur
» l'Erebe : elle y dépoſe un œuf; l'Erebe le
» reçoit dans ſon ſein, le féconde; l'Amour en
» ſort. Il s'éleve ſur des ailes dorées, il s'unit
» au Cahos; cette union donne l'être aux cieux,
» à la terre, aux dieux immortels, aux hommes
» & aux animaux. Déja Vénus, conçue dans le
» ſein des mers, s'eſt élevée ſur la ſurface des
» eaux; tous les corps animés s'arrêtent pour la

---

morphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le mandarin reſpecte ſa vertu; mais, ne pouvant ſe priver entiérement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle : c'eſt delà qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuſe les vallées, éleve les montagnes, & vit parmi lés hommes juſqu'à ce qu'enfin laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe rouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde

» contempler; les mouvements que l'Amour avoit » vaguement imprimés dans toute la nature ſe » dirigent vers la beauté. Pour la premiere fois, » l'ordre, l'équilibre & le deſſein ſont connus à » l'univers. »

Voilà, dans le premier ſiecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination conſtruiſit le palais du monde. Maintenant, plus ſage dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'hiſtoire préſente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les deſcriptions & les tableaux.

C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poéſie, par la préciſion de ſes tours, la magnificence de l'expreſſion & la propriété des mots, rend viſibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies, l'imagination

---

terreſtre, ſubi une longue & dure pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau dont la compoſition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

ſait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects, ſont les plus propres à faire impreſſion; qu'on préfere à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux, c'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage; Vénus y paroît endormie ſur des roſes; la déeſſe ſe réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues, un voile léger dérobe une partie de ſes beautés; l'ardent Adonis les dévore, il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir; & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante, d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'éleve entre les citoyens, l'imagination repréſentera la Paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi que dans la poéſie l'imagination ſait tout expoſer ſous de courtes images, ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire, eſt infiniment plus borné; elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes: je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la meme collection d'idées au même mot; & de-là, ces diſputes éternelles & vives qui, ſi ſouvent, ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce ſont par-tout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, le parfum des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Roland. Le poëte ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent lorſqu'il

y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau, ſur l'imagination, par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuſe & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné, qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe, & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui.

» J'étois un jour dans le bain : une terre » odorante, d'une main aimée, paſſa dans la » mienne. Je lui dis : Es-tu le muſc ? es-tu » l'ambre ? Elle me répondit : Je ne ſuis qu'une » terre commune, mais j'ai eu quelque liaiſon » avec la roſe, ſa vertu bienfaiſante m'a péné-» trée; ſans elle je ne ſerois encore qu'une terre » commune (*e*). «

J'ai, je penſe, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'uſage qu'on en peut faire. Je paſſe maintenant au ſentiment.

Le moment où la paſſion ſe réveille le plus

(*e*) Voyez *le Guliſtan* ou *l'empire des Roſes* de Saadi.

fortement en nous, eſt ce qu'on appelle le *ſentiment.* Auſſi n'entend-on par *paſſion* qu'une continuité de ſentiments de même eſpece. La paſſion d'un homme pour une femme n'eſt que la durée de ſes deſirs & de ſes ſentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée pour diſtinguer enſuite les ſentiments des ſenſations, & ſavoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie ſouvent l'un pour l'autre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpeces; les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature; tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c.; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices; tels ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpeces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpeces de ſentiments : les uns ont rapport aux paſſions de la premiere eſpece, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques; ils reçoivent le nom de ſenſation; les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentiment. C'eſt de cette derniere eſpece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſervérai

qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni par conſéquent ſans ſentiments ; mais que ces ſentiments ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi, ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné ; il prend en lui des dégoûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple, & la

conſtitution d'un état, s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentiments. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ces pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition; mais, ſans quelques circonſtances ſingulieres, ce germe y meurt ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins allumés dans les entrailles de la terre; ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénetrent, & que, raréfiées par le feu, elles ſoulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines paſſions & de certains ſentiments eſt étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres, & principalement les poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie, & ſurtout de la poéſie dramatique. Avant d'indiquer

les ſignes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à ſentiments, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentiments, ſi l'on en eſt ſoi-même ſuſceptible. Place-t-on un héros dans une ſituation propre à développer en lui toute l'activité des paſſions; pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes ſentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en ſoi ſon modele. Si l'on n'eſt paſſionné, on ne ſaiſit jamais ce point précis que le ſentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (*f*): on eſt toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réuſſir en ce genre, il ne ſuffit pas d'être en général ſuſceptible de paſſions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpece de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

(*f*) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du ſentiment avec de l'eſprit. Veut-on peindre la vertu; on fera exécuter en ce genre, à ſon héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il eſt peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attachée la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt, dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractere eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette ſcene où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur,
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

Il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti:*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina! Une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de ſentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti;* mais il eſt dans le cas d'un peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en ſeroit formée, voudroit en faire le portrait; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide, pour un vieillard, que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel, lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence

du Dieu, ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit :

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime. (g)

on ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant; que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve à la fois l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit; l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

(g) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le ſoleil dit a peu près la même choſe à Phaëton ſon fils, c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni par conſéquent dans le moment du danger.

Lorſque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (*h*), Bérénice reprend :

Pour jamais !... que ce mot eſt affreux quand on aime !

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes prieres de toucher ſon raviſſeur, Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu

---

(*h*) Dans la tragédie Angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine ; elle eſt belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle ; Cléopatre le craint ; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre !* » O mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande dif- » férence encore entre mon état & le ſien ! Octavie eſt » aujourd'hui mépriſée ; mais Octavie eſt ton épouſe. » L'eſpoir immortel habite dans ſon ame, il eſſuie ſes » larmes ; la conſole dans ſon malheur. Demain l'hymen » peut te remettre en ſes bras. Quelle eſt au contraire » ma deſtinée ? Que l'amour ſe taiſe un moment dans ton » cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis, comme » elle, gémir près de ce que j'aime, eſpérer de l'atten- » drir, me flatter d'un retour. Un ſeul inſtant d'indiffé- » rence, & tout pour moi eſt anéanti ; l'eſpace immenſe » & l'éternité me ſéparent à jamais de toi. »

de

de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas à cet égard la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

Idée qui lui eſt commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorſqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le ſentiment dont Atys eſt agité, c'eſt qu'il ſentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuſe point à généraliſer.

Il n'en eſt pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le ſentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'eſprit & la réflexion : la cauſe de

cette différence tient à l'objet différent que ſe propoſent ces deux paſſions.

Que deſire un amant : les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'eſt point à la ſublimité de ſon eſprit, mais à l'excès de ſa tendreſſe, que ces faveurs ſont accordées. L'amour en larmes, & déſeſpéré aux pieds d'une maîtreſſe, eſt l'éloquence la plus propre à la toucher. C'eſt l'ivreſſe de l'amant qui prépare & ſaiſit ces inſtants de foibleſſe qui mettent le comble à ſon bonheur. L'eſprit n'a point de part au triomphe; l'eſprit eſt donc étranger au ſentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la paſſion d'un amant promet mille plaiſirs à l'objet aimé. Il n'en eſt pas ainſi d'un ambitieux. La violence de ſon ambition ne promet aucuns plaiſirs à ſes complices. Si le trône eſt l'objet de ſes deſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit, aux yeux de ſes partiſans, tout l'excès de ſon ambition ; ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un ſeul inſtant aſſure ſa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il eſt plus près d'obtenir ce qu'il déſire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécu-

tion de ſes projets, continuellement beſoin du ſecours de toutes ſortes d'hommes ; pour s'en ſervir utilement, il faut les connoître ; d'ailleurs ſon ſuccès tient à des projets ménagés avec art & préparés de loin. Que d'eſprit ne faut-il pas pour les concerter & les ſuivre ! Le ſentiment de l'ambition s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidelement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſententieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté ;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence.
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique à quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation, c'eſt que nos mœurs, & la forme de notre gouvernement, ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions

fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de ſentiments, que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théatre François.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit.

L'ESPRIT n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'idées & de combinaiſons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaiſons poſſibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni eſprit; l'on pourroit être ſavant en ce genre, mais non pas ſpirituel. Il eſt donc évident que, s'il ne reſtoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout ſeroit ſcience, & l'eſprit ſeroit impoſſible, on auroit remonté juſqu'aux premiers principes des choſes. Une fois parvenus à des principes généraux & ſimples, la ſcience des faits qui nous y auroient élevés ne ſeroit plus qu'une ſcience futile, & toutes les bibliotheques où ces faits ſont renfermés deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la légiſlation, c'eſt-à-dire, de toutes les hiſtoires, on auraît extraît, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité poſſible, donneroient un jour naiſſance à la meilleure forme de gouvernement. Il en ſeroit de même de la phyſique & généralement de toutes les ſciences.

Alors l'eſprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, ſeroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes, à peu près comme les eſprits des fleurs, qui couvrent de vaſtes plaines, ſont, par l'art du chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt en tout genre fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſi-tôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavants, & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-temps permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies*? Pour la découvrir, conſultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Eſprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpeces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités ſuppoſe une plus grande quan-

tiré de combinaiſons, & par conſéquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenſer par un titre ſupérieur, tel que celui de génie; quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt, dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où, par le mot *talent*, on exprime ce que, dans les ſciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déja précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier, lorſqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès ; on peut dire, de

ces ouvrages, qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut ou, comme la Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique eſt, dans la poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre: telles ſont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſqu'à préſent, par aucune des épithetes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (*a*), à l'arithmé-

(*a*) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'eſprit; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas

ticien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *ſublime* au poëte, au légiſlateur, au géometre, à l'orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle ſuppoſe par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractere qui ſe fraie des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit.*

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés, par la diſette de la langue, à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *eſprit.* Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou le ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce même point de vue, c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes

---

en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de légiſlateur.

les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *eſprit*, c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expreſſion des effets différents que font ſur nous, & les diverſes eſpeces d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet, que je vais, dans les chapitres ſuivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes ſouvent unies au mot *eſprit*.

CHAPITRE IV.

De l'eſprit fin & de l'eſprit fort.

DANS le phyſique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelque peine. Dans le moral, c'eſt-à-dire, en fait d'idées & de ſentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelques efforts d'eſprit, & ſans une grande attention

L'avare de Moliere ſoupçonne ſon valet de l'avoir volé, il le fouille; &, ne trouvant rien dans ſes poches, il lui dit : *rends moi, ſans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon eſt fin, il eſt dans le caractere d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Iſis, lorſque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux ſont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur:
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur:
Comme eux, à votre humeur ſévere
Je ne ſuis point accoutumé.
Quel tourment de ceſſer de plaire,
Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé!

Ce ſentiment eſt dans la nature, mais il eſt fin, il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine*, une conſéquence finement déduite d'une idée générale (*a*). Je dis une conſéquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités ; quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, & non les *idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le marquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment dont la découverte ſuppoſe, dans un auteur, & beau-

(*a*) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

coup de fineſſe & beaucoup d'attention, ne recevront cependant pas le nom de fins, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont, ou mis en actions dans une ſcene, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentiments qu'on lui préſente.

Ce fait poſé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or elle leur échappe, lorſque l'auteur ſaute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celles qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot, que répétoit ſouvent M. de Fontenelle : *On détruiroit preſque toutes les religions* (*b*), *ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot (*c*); mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

(*b*) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(*c*) Il en eſt de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute

On donne encore le nom d'*idées fines*, aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpece des idées qu'à la maniere de les exprimer, qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorſque, parlant du ſoin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans, régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile*; c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit ſa fineſſe.

Dans l'opéra de Thétis, lorſque cette déeſſe, pour ſe venger de Pélée, qu'elle croit infidele, dit:

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux t'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi;

---

l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Mr. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir ſi l'on s'entend ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces principes vagues, dont l'obſcurité eſt toujours ſuſpecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement préſent à l'eſprit. Faute d'avoir, ſi je l'oſe dire, fouillé juſqu'au terrein vierge, l'immenſe édifice de leur ſyſtême s'eſt affaiſſé, à meſure qu'ils le conſtruiſoient.

il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpece ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique ſous lequel on les préſente, & par conſéquent au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or, un auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut dans le ſtyle; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (*d*); il faut donc être d'autant plus

---

(*d*) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt donc une mal-adreſſe de l'auteur : il faut toujours jetter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent avec d'autant plus d'enthouſiaſme cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée, il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent, mais enfin elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinſeque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut plus facilement échapper à la ſagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle eſt exprimée (*e*).

Une idée aſſez commune, mais rendue par une expreſſion ou une image frappante, peut faire ſur nous une impreſſion aſſez forte. M l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : » Virgile, dit-il, n'eſt qu'un prêtre élevé au » milieu des grimaces du temple ; le caractere » pleureur, hypocrite & dévot de ſon héros dés- » honore le poëte ; ſon enthouſiaſme ſemble ne » s'échauffer qu'à la lueur des lampes ſuſpendues » devant les autels, & l'enthouſiaſme audacieux » de Lucain s'allumer au feu de la foudre ». Ce qui nous frappe vivement eſt donc ce qu'on déſigne par l'épithete de fort. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils, font ſur

(*e*) On déſigne en Perſe, par les épithetes de *peintres* ou de *ſculpteurs*, l'inégale force des différents poëtes ; & l'on dit, en conſéquence, un *poëte peintre*, un *poëte ſculpteur*.

nous

nous une impreſſion vive ; auſſi les a-t-on ſouvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit ſe former du grand & du fort, je conſidérerai ſéparément ce que c'eſt que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les ſentiments.

Une idée grande eſt une idée généralement intéreſſante. Mais les idées de cette eſpece ne ſont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéreſſants pour tous les hommes en général, & par conſéquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire ſur eux l'impreſſion des harangues de Démoſthene, lorſque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur diſoit-il, *Philippe eſt-il mort? Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du diſcours de leur orateur que des découvertes de leurs philoſophes, c'eſt que Démoſthene leur préſentoit des idées plus convenables à leur ſituation préſente, & par conſéquent plus immédiatement intéreſſantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoiſſent en général que l'exiſtence du moment, ſeront toujours plus

vivement affectés de cette eſpece d'idées, que de celles qui, par la raiſon même qu'elles ſont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils ſe trouvent.

Auſſi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues ſi fortes parce qu'on y diſcute les intérêts actuels d'un état, ne ſont-elles pas d'une utilité auſſi étendue, auſſi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philoſophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la ſeule différence entre le grand & le fort, c'eſt que l'un eſt plus généralement & l'autre plus vivement intéreſſant (*f*).

S'agit-il de ces belles images, de ces deſcriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination, le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous préſenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche ſont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cent mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes; le premier

---

(*f*) On dit quelquefois d'un raiſonnement qu'il eſt fort, mais c'eſt lorſqu'il s'agit d'un objet intéreſſant pour nous. Auſſi ne donne-t-on pas ce nom aux démonſtrations de géométrie, qui, de tous les raiſonnements, ſont ſans contredit les plus forts.

attire notre reſpect, & le ſecond notre mépris. (*g*).

Ce que je dis du moral, je l'applique au phyſique. Tout ce qui, par ſoi-même, eſt petit, ou le devient par la comparaiſon qu'on en fait aux grandes choſes, ne fait ſur nous preſque aucune impreſſion.

Que l'on ſe peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond ſur l'ennemi; ſi l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (*h*) qui, croiſſant par an d'une coudée en groſſeur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pélion, Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante, & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du deſtin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majeſtueuſe & même ſublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du

(*g*) Tout devient ridicule ſans la force; tout s'annoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint?

(*h*) Aux yeux de ce même géant, ce Céſar qui dit de lui, *veni*, *vidi*, *vici*, & dont les conquêtes étoient ſi rapides, lui paroîtroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

Tartare. Le tableau de la gloire des Saints eſt moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion: on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tabeau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination, excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive; il manque toujours quelques agrémens à l'olympe.

S'agit-il du terrible, l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle eſt moins difficile en ce genre: l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne trouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement, c'eſt-à-dire, à tous ceux

dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de la vengeance & de la jalouſie. La ſcène d'Atrée, qui préſente à ſon frere Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils; les fureurs de Rhadamiſte, qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux qui s'aſſied ſur le trône de ſon maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des ſpectateurs n'eſt monarque : les malheurs qu'occaſionnent ſouvent les révolutions, ne ſont pas aſſez imminens pour le frapper de terreur : il doit donc en conſidérer le ſpectacle avec plaiſir (*i*). Ce ſpectacle charme les uns, en leur laiſſant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une

(*i*) C'eſt à cette cauſe qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverſe les empires & change la face du monde. On lit leur hiſtoire avec plaiſir; on craindroit de naître de leurs temps. Il en eſt de ces conquérants comme de ces nuages noirs & ſillonnés d'éclairs; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracaſſe, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce ſpectacle glace d'effroi; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

inſtabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & conſole les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconſtance : inconſtance qui, fondée ſur le deſir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleverſement des empires, toujours luire à leurs yeux l'eſpoir d'un état plus heureux, & leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le poëte met ſur la ſcene. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification, eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées & ſes ſentiments ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentiments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre ; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui

de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théatre la conjuration de Gênes & celle de Rome, qu'on trace d'une main également hardie les caracteres du comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'agrandira toujours à nos yeux; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux, qu'on ſera plus puiſſant, qu'on régnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront intéreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; ſi, dans un ſiecle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne; & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes, ces grandes révo-

lutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions : nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre, qu'au choix de ſon ſujet, qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit,

plus généralement utile à l'humanité, que la découverte d'une conjuration ; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut, 1°. l'exprimer d'une maniere nette & préciſe : toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtincte pour être forte. 2°. Il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exactement

calquée ſur une idée, il faut encore qu'elle ſoit grande ſans être giganteſque (*k*) : telle eſt l'image employée par l'immortel auteur de l'*Eſprit des loix*, lorſqu'il compare les deſpotes aux ſauvages *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou du moins préſentée ſous une face nouvelle. C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un auteur doit,

(*k*) L'exceſſive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le pſalmiſte dit que *les montagnes ſautent comme des beliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet, parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabris.

en partie, la force de ſon expreſſion ; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliere de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſants, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à M. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Eſprit des loix* : « C'eſt dommage » que M. le préſident de Monteſquieu retenu, » ſans doute, par la crainte du miniſtere, n'ait » pas eu le courage de tout dire. On ſent bien, » en gros, ce qu'il penſe ſur certains ſujets ; » mais il ne s'exprime point aſſez nettement & » aſſez fortement ; on eût bien mieux ſu ce qu'il » penſoit, s'il eût compoſé à Londres, & qu'il » fût né Anglois. »

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet, & certaines ſcenes de Mahomet! tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célebre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple
» le plus ſuperſtitieux? L'Egypte, dit-il, étoit
» un pays d'enchantements; l'imagination y étoit
» perpétuellement battue par les grandes ma-
» chines du merveilleux; ce n'étoit par-tout que
» des perſpectives d'effroi & d'admiration. Le
» prince étoit un objet d'étonnement & de ter-
» reur : ſemblable au foudre, qui, reculé dans
» la profondeur des nuages, ſemble y tonner
» avec plus de grandeur & de majeſté, c'étoit
» du fond de ſes labyrinthes & de ſon palais,
» que le monarque dictoit ſes volontés. Les rois
» ne ſe montroient que dans l'appareil effrayant
» & formidable d'une puiſſance relevée en eux

» d'une origine céleſte. La mort des rois étoit
» une apotheſe : la terre étoit affaiſſée ſous le
» poids de leurs mauſolées. Dieux puiſſants !
» l'Egypte étoit par eux couverte de ſuperbes
» obéliſques chargés d'inſcriptions merveilleuſes,
» & de pyramides énormes dont le ſommet ſe
» perdoit dans les airs : dieux bienfaiſants ! ils
» avoient creuſé ces lacs qui raſſuroient orgueil-
» leuſement l'Egypte contre les inattentions de
» la nature.

» Plus redoutables que le trône & ſes monar-
» ques, les temples & leurs pontifes en impo-
» ſoient encore plus à l'imagination des Egyp-
» tiens. Dans l'un de ces temples, étoit le
» coloſſe de Sérapis. Nul mortel n'oſoit en
» approcher. C'étoit à la durée de ce coloſſe
» qu'étoit attachée celle du monde : quiconque
» eût briſé ce taliſman eût replongé l'univers
» dans ſon premier cahos. Nulles bornes à la
» crédulité ; tout, dans l'Egypte, étoit énigme,
» merveille & myſtere. Tous les temples ren-
» doient des oracles ; tous les antres vomiſſoient
» d'horribles hurlements ; par-tout l'on voyoit
» des trépieds tremblants, des pythies en fureur,
» des victimes, des prêtres, des magiciens qui,
» revêtus du pouvoir des dieux, étoient chargés
» de leur vengeance.

» Les philoſophes, armés contre la ſuperſti-

» tion, s'éleverent contr'elle : mais, bientôt
» engagés dans le labyrinthe d'une métaphyſique
» trop abſtraite, la diſpute les y diviſe d'opinions;
» l'intérêt & le fanatiſme en profitent, ils fécon-
» dent le cahos de leurs ſyſtêmes différents : il en
» ſort les pompeux myſteres d'Iſis, d'Oſiris &
» d'Horus. Couverte alors des ténebres myſtérieux
» & ſublimes de la théologie & de la religion,
» l'impoſture fut méconnue. Si quelques Egyp-
» tiens l'apperçurent à la lueur incertaine du
» doute, la vengeance, toujours ſuſpendue ſur
» la tête des indiſcrets, ferma leurs yeux à la
» lumiere, & leur bouche à la vérité. Les rois
» mêmes, qui, pour ſe mettre à l'abri de toute
» inſulte, avoient d'abord, de concert avec les
» prêtres, évoqué autour du trône la terreur,
» la ſuperſtition & les fantômes de leur ſuite;
» les rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés;
» bientôt ils confierent aux temples le dépôt
» ſacré des jeunes princes : fatale époque de la
» tyrannie des prêtres Egyptiens ! Nul obſtacle
» alors qu'on pût oppoſer à leur puiſſance. Les
» ſouverains furent ceints dès l'enfance du ban-
» deau de l'opinion; de libres & d'indépendants
» qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient dans ces
» prêtres que des fourbes & des enthouſiaſtes
» ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves & les
» victimes. Imitateurs des rois, les peuples ſui-

» virent leur exemple, & toute l'Egypte ſe » proſterna aux pieds du pontife & de l'autel de » la ſuperſtition. »

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Carraut prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût.

Si l'on en croit certaines gens ; le génie eſt une eſpece d'inſtinct qui peut, à l'inſu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct fort au-deſſous de l'eſprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver ſur ce ſujet à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots, *eſprit de lumiere.*

Dans le phyſique, la lumiere eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de

lumiere eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des lecteurs. Il conſiſte à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé par la reconnoiſſance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des ſavants, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des ſciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des ſciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne conſidere point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités: mais que, pour cet effet, il falloit, avec adreſſe, y préparer ſon eſprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté, il y réuſſit: la tourbe des eſprits médiocres ſe ſentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoiſſance publique lui décerna le titre d'eſprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? Simplement obſerver la marche des eſprits ordinaires;

res; ſavoir que tout ſe tient & s'amene dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance eſt toujours contrainte de céder à la force immenſe des progrès inſenſibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées qui, s'inſinuant dans les fentes des rochers, y groſſiſſent & les font éclater. Il falloit enfin ſentir que la nature n'eſt qu'un long enchaînement; & que, par le ſecours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les eſprits médiocres juſqu'aux plus hautes idées (*a*).

L'eſprit de lumiere n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de

(*a*) Il n'eſt rien que les hommes ne puiſſent entendre. Quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples: & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* du *non*; c'eſt-à-dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier ſans tomber en contradiction avec lui-même, & ſans dire à la fois que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité peut ſe ramener à ce terme: &, lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples! C'eſt le travail de tous les ſiecles & de tous les eſprits. Je ne vois dans les ſavants, que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

lier les idées déja connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt, à la philoſophie, ce que la verſification eſt à la poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre, avec force & harmonie, les penſées des poëtes; tout l'art des eſprits de lumiere eſt de rendre, avec netteté, les idées des philoſophes.

Sans exclure, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'eſprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux. L'eſprit de lumiere n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique, aux eſprits communs, des idées trop au deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiere avec le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſes qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les ſciences, le génie, ſemblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'eſt aux eſprits de lumiere à trainer lentement ſur ſes traces & leur ſiecle & la lourde maſſe des eſprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des eſprits de lumiere, eſt comparable au courſier ſuperbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés ſans ceſſe à l'obſerver, & trop peu agiles pour le ſuivre dans ſa courſe, les eſprits de lumiere l'attendent, pour ainſi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les arts, tels que l'éloquence ou la poëſie, l'eſprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des poëmes ou des diſcours parfaits, l'éloquence & la poéſie ne ſeroient plus des arts de génie, on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie ſeul ſaiſit toutes ces regles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiere à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts mêmes ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans

ſa poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles fines qu'il a préſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre humain n'eſt redevable à cette derniere ſorte d'eſprit d'aucune eſpece de découvertes, & que les eſprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere, ſuppoſe preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés, &, dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que, dans une

aſſemblée d'hommes célebres dans des arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiere; s'il parle de peinture au poëte, de philoſophie au peintre, de ſculpture au philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille maladroitement parler de peinture au peintre, de poéſie au poëte, de philoſophie au philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur des lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiere & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies; c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les raports qu'elles ont entr'elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes communs, & par conſéquent plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrants & les eſprits de lumiere & d'étendue; ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets, mais ils les creuſent; ils parcourent en profondeur, l'eſpace que les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant*, s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de

percer dans un ſujet; a-t-il, dans ce ſujet, fouillé juſqu'à certaine profondeur, il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'eſprit profond, ou le génie des ſciences, n'eſt, ſelon M. Formey, que l'art de réduire des idées déja diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres, qu'on a d'autant moins d'étendue d'eſprit, qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent des ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié; telles ſont la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie, on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithete de pénétrant; il attend pour louer, que, par la ſolution de quelques pro-

blêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'eſt que la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroit doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement préſents à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit, & les pénetre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniere ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût; c'eſt, dans ce chapitre, le dernier objet que je me ſuis propoſé d'examiner.

Le *goût*, pris dans ſa ſignification la plus étendue eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles ſont la géométrie, la méchanique & certaines

parties de phyſique ou de peinture. Dans ces ſortes d'arts ou de ſciences, les ſeuls gens de goût ſont les gens inſtruits; & le goût n'eſt, en ces divers genres, que la connoiſſance du vraiment beau.

Il n'en eſt pas ainſi de ces ouvrages dont le public eſt ou ſe croit juge; tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiecles & de tous les pays, mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, & par conſéquent deux différentes eſpeces de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude; tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentiments propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théatre, & ſur-tout des pieces reſſemblantes aux pieces déja données. L'autre eſpece de goût, eſt un goût raiſonné; il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde & de l'humanité & de l'eſprit du ſiecle. C'eſt particuliérement aux hommes doués de cette derniere eſpece de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de

comparaiſon. Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déja dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qu'il me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénomene littéraire ? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres ; chacun d'eux a ſa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres ; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit en conſéquence faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De là les jugements différents que portent ſouvent

ſur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir, en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus ſûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue, d'où le public conſidere & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel eſprit.

CE qui plaît dans tous les ſiecles, comme dans tous les pays, eſt ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus préciſe, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui conſtitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les ſciences, dont on formeroit enſuite l'idée abſtraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel eſprit*, ſi le public unit l'épithete de beau au mot d'*eſprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eſt à ceux qui compoſent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel eſprit. Ce genre d'eſprit eſt très-différent du genre inſtructif. L'inſtruction eſt moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en phyſique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en ſont également eſtimées. Il n'en eſt pas ainſi du bel eſprit:

l'eſtime, conçue pour un ouvrage de ce genre, doit ſe modifier différemment chez les divers peuples, ſelon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les ſciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel eſprit*. Mais, comme il n'en eſt aucune où l'on ne compoſe des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des hiſtoires (*a*), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur ſans le fatiguer, il n'eſt point auſſi de nation où, du moins, ſous un autre nom, on ne connoiſſe ce que nous déſignons par le mot *bel eſprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, eſt compris dans la claſſe des beaux eſprits, lorſqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Deſpréaux diſoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'eſt qu'un bel eſprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certai-

(*a*) Je ne parle point de ces hiſtoires écrites dans le genre inſtructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues ſans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raiſon, être auſſi généralement goûtées & ſenties.

nement pas le jugement de Deſpréaux ſur Racine; mais je crois pouvoir en conclure que c'eſt principalement dans la clarté, le coloris de l'expreſſion & dans l'art d'expoſer ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, ſi, comme le remarque M. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion (*b*), c'eſt donc à l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un ouvrage vuide de ſens ne ſeroit qu'une continuité

(*b*) Je rapporterai à ce ſujet un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort: ſon confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis; il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite, *Eh bien!* dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand deſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes? Ah! Monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais ſtyle m'en dégoûte.*

de ſons harmonieux qui n'obtiendroient aucune eſtime (*c*) ; & qu'ainſi le public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les ouvrages ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit du reſſort du bel eſprit, ſi l'on excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner, dans cette réponſe, aucune atteinte à la gloire des philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes ; & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées ; mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes, & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la maniere de les préſenter. Les philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits ; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit, ſont

(*c*) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité comme homme d'eſprit, pour avoir fait un madrigal ou un ſonnet.

peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue & de l'eſprit de ſon ſiecle! Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance!*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit, dans la philoſophie, qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait, dans les philoſophes, la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel eſprit ne leur eſt guere plus favorable. Il hait pareillement, dans leurs ouvrages, la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien écrit*, & moins

ſenſible au ſens (*d*) qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoit pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la philoſophie, accréditent contr'elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire; &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant eſt comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

(*d*) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quelque ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

Les

Les ſavants & les philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent ſouvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils ſont, en conſéquence, peu de cas du bel eſprit; & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit, eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpece d'idées qui entrent dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous, plus ou moins, ſemblables à ce géometre devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité, il la demande, on la lui prête, il en lit quelques ſcenes, & la rend en diſant : *Pour moi je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage, il ne prouve rien.*

Le ſavant abbé de Longuerue étoit, à peu près, dans le cas de ce géometre, la poéſie n'avoit point de charmes pour lui; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il avoit, diſoit-il, banni tous les poëtes de ſa bibliotheque (*e*).

(*e*) » Il y a, diſoit ce même abbé de Longuerue, deux » ouvrages ſur Homere qui valent mieux qu'Homere lui-» même; le premier, c'eſt *antiquitates Homericæ*; le ſe-» cond, c'eſt *Homeri gnomologia, per Duportum.* Quiconque » a lu ces deux livres, a lu tout ce qu'il y a de bon dans » Homere, & n'a point eſſuyé l'ennui de ſes contes à dor-» mir debout. «

Pour ſentir également le mérite & des idées & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques-uns de nos philoſophes que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques ſavants & quelques beaux eſprits, je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel eſprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

Le goût de notre ſiecle pour la philoſophie la remplit de diſſertateurs qui, lourds, communs & fatigants, ſont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces diſſertateurs, il en eſt qui s'expriment très-mal; ils le ſoupçonnent; ils ſavent que chacun eſt juge de l'élégance & de la clarté de l'expreſſion, & qu'à cet égard il eſt impoſſible de duper le public: ils ſont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel eſprit, pour prendre celui de bon eſprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? ils ont oui dire que le bon eſprit s'exprime quelquefois d'une maniere obſcure: ils ſentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon eſprit, ils pour-

ront toujours rejetter l'ineptie de leurs raiſonnements ſur l'obſcurité de leurs expreſſions ; que c'eſt l'unique & ſûr moyen d'échapper à la conviction de ſottiſe : auſſi le ſaiſiſſent-ils avidement, en ſe cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes que le défaut de bel eſprit eſt le ſeul droit qu'ils aient au bon eſprit, & qu'écrire mal n'eſt pas une preuve qu'on penſe bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puiſſants (*f*) qu'ils ſoient ſouvent, ne feroit cependant aucune impreſſion ſur le public, s'il n'étoit ſoûtenu de l'autorité de certains philoſophes qui, jaloux comme les beaux eſprits d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers ; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner ; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fonds d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres ; & qu'enfin, en inſpirant le dégoût du bel eſprit, on arme contre tous les grands

(*f*) En général, ceux qui, ſans ſuccès, ont cultivé les arts & les ſciences, deviennent, s'ils ſont élevés aux premiers poſtes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils ſe mettent à la tête des ſots, ils voudroient anéantir le genre d'eſprit où ils n'ont pas réuſſi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apoſtats ſont les plus grands perſécuteurs.

écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel eſprit, qui ne leur eſt guere plus connu, & les ſavants & les philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit du siecle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siecle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*: cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (*a*), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité ou du moins pour sa nation. Satisfait, au con-

(*a*) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

traire, de l'admiration des gens du bon ton; l'homme du monde ne s'occupe qu'à préſenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le ſecond diſcours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choſes ou des perſonnes; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite; qu'elle ne s'occupe guere que des perſonnes; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Auſſi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes; à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jetter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de converſation ſe réduit donc au talent de médire agréablement, & ſur-tout dans ce ſiecle, où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme, ſans bleſſer la vanité de tout le monde; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'eſpece de mal qu'on en dit; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la nation en deux claſſes; l'une, celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à

qui l'on ne peut refuſer des talents. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or chacun veut ſe louer : ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait : chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer ; l'une, en diſant du bien de ſoi ; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiecle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot, qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniere de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe eſt un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui eſt un homme charmant ; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſants ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à de bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroît donc

qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire qu'au deſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non-ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit, *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra, je n'en ſerai pas fâché; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais, ſi la philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſements indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchants qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir : ils deviennent d'abord méchants par air, ils reſtent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude; fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques auſſi nuiſibles à la ſociété qu'ils y ſont communs. Conſidérez les ſources impures (*b*) d'où ſort la

(*b*) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif: l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux; c'eſt à ſon humeur plus qu'à ſon eſprit qu'il doit ces bons mots. *facit indignatio verſum.* Un troiſieme eſt né atrabilaire; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis: eh quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des frippons déguiſés; il le dit, & ſouvent il dit vrai: mais enfin il ſe trompe quelquefois. Or je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice. L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes. Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui ſait ſi le plus inſenſé des hommes n'eſt pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis, s'expoſe au ſupplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de ſon eſprit; on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur? Comment s'énorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit cha-

médiſance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choſes; qu'un *vieux méchant* lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (*c*). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui germent & ne croiſſent que ſur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ſes pairs; à préſent, que chacun aſpire à l'eſprit & s'en croit,

---

que jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit ſi elle étoit jointe à plus de lumiere?

(*c*) Ce n'eſt qu'en France & dans la compagnie qu'on cite, comme homme d'eſprit, l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illuſtre, un célebre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel eſprit que celui dont aucune nation ne veut?

c'eſt preſque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égouts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; & que, dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre?*

Toutes les injuſtices de cette eſpece ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'eſprit & celle de l'homme borné! Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit, qui le ſait, les écoute ſans dégoût : il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire,

ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (*d*); il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé; que les auteurs ne font que ſe répéter, & qu'ils ne different entre eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, eſt-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu? Quel autre que Newton a, dans le ſiecle dernier, fixé les loix de la peſanteur? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux? a-t-on ſeulement fait le roman d'une bonne légiſlation (*e*), telle qu'on pourroit, à la

(*d*) Le ſavant, dit le proverbe Perſan, ſait & s'enquiert; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

(*e*) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours. *Punir & récompenſer* eſt un

tête d'une colonie, l'établir ſur quelque côte déſerte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque ſiecle, préſent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reſte encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé que *tout eſt dit & penſé*, eſt donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'eſt point de moyens que l'envieux, ſous l'ap-

---

axiome. Tout le monde en ſait les mots ; peu d'hommes en ſavent le ſens. Qui l'appercevroit dans toute ſon étendue, auroit réſolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiſlation parfaite. Que de choſes pareilles on croit ſavoir, & qu'on répete tous les jours ſans les entendre ! Quelle ſignification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverſes bouches !

On raconte d'une fille en réputation de ſainteté, qu'elle paſſoit les journées entieres en oraiſon. L'évêque le ſait, il va la voir : *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées ?* Je recite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le Pater*, reprend l'évêque, *eſt ſans doute une excellente priere ; mais enfin un* Pater *eſt bientôt dit.* O, Monſeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter !* En voilà pour une ſemaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des échevaux mêlés : en tient-on un bout, on en peut dévider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

parence de la juſtice, n'emploie pour dégrader le mérite. On ſait, par exemple, qu'il n'eſt point de vérité iſolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déja connues, avec leſquelles elle a néceſſairement quelques reſſemblances : c'eſt cependant de ces reſſemblances que part l'envie, pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains (*f*) : lorſqu'elle déclame contre les pla-

(*f*) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exemple, nous donne à-peu-près l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague : elle eſt au contraire, dans Newton, le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux ; Newton en eſt donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit, *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philoſophe Grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phraſe vuide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte, que cette découverte ſuppoſe du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations qui menoient à ce principe ; & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

giaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires, & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute moins eſtimables que les gens de génie, ſont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, ſi les particuliers qui compoſent la ſociété doivent ſe ranger ſous pluſieurs claſſes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les claſſes (*g*), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne ſont pas univerſellement ſenties,

---

(*g*) Je rapporterai à ce ſujet un fait aſſez plaiſant. Un homme ſe faiſoit un jour préſenter à un magiſtrat, homme de beaucoup d'eſprit. *Que faites-vous?* lui demanda le magiſtrat. *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'eſt encore parvenu. Je le crois bien*, reprend l'auteur: *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique: je ne compoſe que pour les colonies.*

& leur évidence n'eſt point conſtatée qu'elles n'aient, de la plus ſublime philoſophie, deſcendu juſqu'à la poéſie; &, de la poéſie, juſqu'au pont-neuf : ce n'eſt ordinairement que dans cet inſtant ſeul qu'elles deviennent aſſez communes pour être utiles.

Au reſte, cette envie, qui prend ſi ſouvent le nom de juſtice, & dont perſonne n'eſt entiérement exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle n'eſt ordinairement active & dangereuſe que dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop légers, pour obéir long-temps au même ſentiment : d'ailleurs, ils ne haïſſent point le mérite, & ſurtout le mérite littéraire; ſouvent même ils le protegent : leur unique prétention, c'eſt d'être agréables & brillants dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiecle : auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entiérement occupée de ſon chien, elle ne parle qu'à lui; l'orgueil des auditeurs s'en offenſe; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt quelque choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé

noncé tant de mots (*h*), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit : l'occupation de ſon chien eſt donc moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité ; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour-propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déja dit de l'eſprit du ſiecle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiecles de la Grece, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits ſi différents nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi

(*h*) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent : *J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.*

j'obſerverai que, dans chaque ſiecle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente, & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'eſprit juſte (a)

POUR porter, ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout : on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle, mais il eſt mauvais juge de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie ; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à-propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la

(a) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, & par conſéquent la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidelement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette derniere ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons, où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue: auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain: cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général,

plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui, rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelque juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence, ce vertueux citoyen, préférant le ſalut de ſa patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine; il étoit prêt à périr, lorſqu'un médecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre : *Narſingue* (*b*), lui dit-il, *eſt en feu, ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſſe, raiſonne juſte & paſſe pour fou (*c*).

(*b*) Capitale du Biſnagar.

(*c*) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou de l'injuſtice d'une cauſe, par la voie des armes, comme un uſage très-bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propo-

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement

---

ſitions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injuſtice.* » S'il s'élevoit une diſpute ſur » la propriété d'un fonds, ſur l'état d'une perſonne; ſi le » droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit » des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon vers » l'an 968, ayant conſulté les docteurs pour ſavoir ſi en » ligne directe la repréſentation devoit avoir lieu; comme » ils étoient de différents avis, on nomma deux braves pour » décider ce point de droit : l'avantage étant demeuré à » celui qui ſoutenoit la repréſentation, l'empereur ordonna » qu'elle eût lieu à l'avenir. « *Mémoires de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres, tome XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'Académie des inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *Jugement de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui ſe pratiquoit ainſi : » Après quelques oraiſons » prononcées ſur le patient, on lui lioit la main droite avec » le pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, » & dans cet état on le jettoit à l'eau : s'il ſurnageoit, on » le traitoit en criminel : s'il enfonçoit, il étoit déclaré » innocent. Sur ce pied-là, il devoit ſe trouver peu de cou- » pables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun » mouvement, & ſon volume étant ſupérieur à un égal » volume d'eau, il doit néceſſairement enfoncer. On n'igno- » roit pas ſans doute un principe de ſtatique auſſi ſimple, » d'une expérience ſi commune : mais la ſimplicité de ces » temps-là attendoit toujours un miracle, qu'ils ne » croyoient pas que le ciel pût leur refuſer pour leur faire » connoître la vérité. *Ibid.*

parce qu'ils appuient leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wiſthnou, & le muſulman qui, d'après l'alcoran, ſoutient que la terre eſt portée ſur les cornes d'un taureau, ſe fondent certainement ſur des principes auſſi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre ſeront, chacun en leur pays, cités comme des gens cenſés. Pourquoi le ſeront-ils? C'eſt qu'ils ſoutiennent des opinions qui ſont généralement reçues. En fait de vérités religieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands miſſionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce muſulman paſſeront donc pour ſages uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe: celui-là ſeul eſt cité comme bête, qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont: ils y gravent cette inſcription: LE PRÉSENT PONT EST FAIT ICI, d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des bonzes, des

brachmanes & des talapoins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les rois, les peuples, les miniſtres, & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? c'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répete d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici* ; & qu'il n'en eſt pas ainſi lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bêtes à ceux mêmes auxquels on accorde un grand génie. La ſcience

des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſiere. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires ; il néglige toute autre eſpece de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie, il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, & tantôt lumineuſe. Le grand homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres, à moins qu'on n'entende ici par *eſprit* l'aptitude à s'inſtruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la

méditation, & n'ayant rien ſu profondément, ſe croient toujours aſſez inſtruits lorſqu'ils ont une connoiſſance ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout : l'une & l'autre ſont toujours orgueilleuſes. Le grand homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déja fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais ſur divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues. Or ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc, le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſ-

ſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir de tous les conſeillers, le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, ſur-tout lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent? C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. De là cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnaires, comme des eſprits ſyſtématiques & de mauvaiſes têtes (*d*). O eſprits juſtes! leur diroit-on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands hommes, qui du moins ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion penſez-vous que le public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend pas au delà de quelques petites conſéquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, ſans doute, parce

(*d*) Dire d'un homme qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt le plus ſouvent dire, ſans le ſavoir, qu'il a plus d'eſprit que nous.

qu'il faut ou courir, ou du moins marcher pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaiſe conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples de vertus qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de ſervir ſa patrie, la derniere, qui, ſans contredit, appartient plus directement au génie, eſt en même temps celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne ſont guere utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent ſa ſociété : au contraire, les lumieres nouvelles que ce même particulier répandra ſur les arts & les ſciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droit que vous à la reconnoiſſance publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les gens de génie, doivent, ſans doute, en impoſer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect des lunettes que portent toujours ſur le nez quelques-uns de ſes docteurs, ſe perſuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils ſont très-ſavants ; ſi l'on prend tous les jours la vivacité du geſte pour celle de l'eſprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne auſſi la gravité ordinaire aux eſprits juſtes pour un effet de leur ſageſſe. Mais le preſtige ſe détruit, & l'on ſe rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiſelle de Scudery, n'eſt qu'un ſecret du corps pour cacher les défauts de l'eſprit (*e*). Il n'y a donc proprement que ces eſprits juſtes qui ſoient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reſte, qu'ils ſe croient ſages, parce qu'ils ſont ſérieux ; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie, lorſqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juſtice ; perſonne, à cet égard ; n'échappe à l'erreur. Ces mépriſes de ſentiment ſont en tous genres ſi générales & ſi fréquentes, que je crois répondre au deſir de mon lecteur, en conſacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

(*e*) L'âne dit, à ce ſujet, Montaigne, eſt le plus ſérieux des animaux.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumiere qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentiments : en conſéquence l'on ſe croit ſouvent animé ou d'un ſentiment unique, ou de ſentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucuns des ouvrages faits ſur cette matiere ? c'eſt, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable, on voit des procureurs, des avocats : on en conſulte un grand nombre, on lit ſes factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur qui ſans ceſſe nous environnent des ombres & des horreurs de la mort, on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient ſoi-même un peu médecin. Telle eſt la conduite de

l'intérêt vif. Lorſqu'il s'agit de l'éducation des enfants, ſi vous n'êtes point ſuſceptible du même intérêt, c'eſt que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels ſeroient les motifs de ma tendreſſe? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns ſont affectés du ſentiment de la poſtéromanie; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres ſont jaloux de commander; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides : & c'eſt la cauſe, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits-fils, il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même? Tout le monde ſait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il étoit à la Baſtille; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée.

C'étoit

C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le gouverneur de la Baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (*a*), écraſe cette araignée. Le priſonnier en reſſent un chagrin cuiſant; il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de ſentiments pour des objets ſi différents? C'eſt que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent en général plus ſenſibles à la mort d'un enfant que ne le ſeroit un pere, diſtrait par ſes affaires, ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils, mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet

(*a*) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain, diſent-ils, que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang-froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

amour paternel (*b*), dont tant de gens font parade, & dont ils ſe croient vivement affectés, n'eſt le plus ſouvent, en eux, qu'un effet ou du ſentiment de la poſtéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques, que c'eſt à leur zele pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les

---

(*b*) Ce que je dis de l'amour paternel, peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on eſt, en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en veut; & c'eſt, à cet égard, pour ſatisfaire & ſes beſoins, & ſur-tout ſa curioſité qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théatre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entr'eux ont ſenti que, ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philoſophe eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons, nous prouvons, nous perſuadons.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion : le croire, ſeroit un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires : & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas ſe concilier avec les principes de la religion. Vous penſez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, eſt réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne ſavez-vous pas que Galilée (*c*)

(*c*) Les perſécuteurs de Galilée ſe crurent, ſans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient ſcrupuleuſement examinés, & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'égliſe ſe réſervoit le droit de punir par l'affreux

fut indignement traîné dans les priſons de l'inquiſition, pour avoir ſoutenu que le ſoleil étoit im-

---

ſupplice du feu les erreurs d'un homme, lorſque, faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des autels, elle ſe déclaroit, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins : s'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même égliſe, par ſa tolérance, ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent ſans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts & ſur le théatre, ils dévouent au plaiſir de quelques oreilles délicates; & qu'enfin ils euſſent apperçu que les eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chérement gagées dans les égliſes : alors ils ſeroient néceſſairement convenus que le zèle de la religion n'étoit pas l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du temple le réfuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes, qui reſpecteroient dans les moines les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroiſſant plus inſtruit que les eccléſiaſtiques, pouvoit diminuer leur crédit ſur le peuple. Il eſt vrai que, même dans l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquiſition fit à ce philoſophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, eſt rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adreſſe aux inquiſiteurs qui condamnerent Galilée : » Quel

mobile au centre du monde, que ſon ſyſtême ſcandaliſa d'abord les imbécilles, & leur parut abſolument contraire à ce texte de l'écriture, *Arrête-toi, ſoleil*? Cependant d'habiles théologiens, ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous aſſure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne lévera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une cenſure précipitée, d'expoſer, ſi ce n'eſt la religion, du moins ſes miniſtres, à la haine qu'excite la perſécution? Pourquoi toujours empruntant le ſecours de la force & de la terreur, vouloir impoſer ſilence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer?

Vous obéiſſez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agiſſez pas con-

» étoit, leur dit-il, votre aveuglement, lorſque vous traî-
» nâtes indignement ce grand homme dans vos cachots?
» Eſt-ce là cet eſprit pacifique que vous recommande le ſaint
» apôtre qui mourut en exil à Patmos? Non: vous fûtes
» toujours ſourds à ſes préceptes. Perſécutons les ſavants:
» telle eſt votre maxime. Orgueilleux humains, ſous un
» extérieur qui ne reſpire que l'humilité, vous qui parlez
» d'un ton ſi doux, & qui trempez vos mains dans le
» ſang, quel démon funeſte vous introduiſit parmi nous?

formément à ces principes; ce n'eſt donc pas l'eſprit de Dieu qui vous anime (*d*). Mais, direz-vous, quelles ſont donc les divinités qui m'inſpirent? La pareſſe & l'orgueil. C'eſt la pareſſe, ennemie de toute contention d'eſprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, ſans étude & ſans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles; mais qui, philoſophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fauſſes.

C'eſt l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait déteſter dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le ſouleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'eſt donc cette même pareſſe & ce même orgueil qui, ſe déguiſant (*e*) à ſes yeux ſous

---

(*d*) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine, & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la perſécution, ſelon qu'il y eſt plus ou moins puiſſant; comment concilier des conduites auſſi contradictoires avec l'eſprit de l'évangile, & ne pas ſentir que, ſous le nom de la religion, c'eſt l'orgueil de commander qui les inſpire?

(*e*) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuiſible à l'humanité, mais qui conſiſte dans un acte qu'il eſt impoſſible de ſe diſſimuler à ſoi même, on ſe fait illuſion ſur tout le reſte. Tous les vices, à nos yeux,

l'apparence du zele (*f*), en font le perſécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal ont forgé les chaines, bâti les cachots & dreſſé les bûchers de l'inquiſition.

Au reſte, ce même orgueil ſi redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contr'eux les gens en place.

A l'exemple de ces phariſiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de viſirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite! Induits à cette erreur par une

---

ſe transforment en autant de vertus. L'on prend, en ſoi, le deſir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médiſance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Auſſi la plupart de ces paſſions s'allient elles aſſez communément avec la bigoterie.

(*f*) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de diſpoſer des trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe mêloit à la ſainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois, étoit de conſacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or, les eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faiſoit trouver à ſon gré dans tous les princes qui lui déplaiſoient.

mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de viſir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation; qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir, qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; &, dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration? La légiſlation, qui, de toutes les ſciences, eſt la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre ſcience, ſe perfectionner par les mêmes moyens? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile de ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la légiſlation, & par conſéquent au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien

public eſt l'objet que ſe propoſe tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe? L'axiome que vous établiſſez ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon : j'ai donné mon avis; je ne veux pas qu'en montrant au prince la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité! Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne? Un homme joue le ſingulier; riez-en; à la bonne heure : c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite.

Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du public : or ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être : l'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit ; le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé : & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas? En général les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets ; un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité, mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très-rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué? quelle connoiſſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende ni mépriſables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere & le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe, il faut

en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la ſibyle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes, adoucir la haine de ſes concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine, que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaîne contre les ridicules des gens d'eſprit, c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiere & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont fous, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très-propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniere ſinguliere ; la plupart des hommes, qui

ne diſtinguent point la ſageſſe de la folie, & ne la reconnoiſſent qu'à l'enſeigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire ſouvent d'un homme ſans en parler beaucoup. Or ce qui perdroit un ſot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas ſans avouer, & peut-être même ſans exagérer ſa ſupériorité dans le genre où il ſe diſtingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à ſon inſu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'eſprit; que ta haine me fait d'amis! Le public ne s'eſt pas long-temps mépris ſur les motifs de ton aigreur: c'eſt l'éclat de ma réputation, & non ma ſingularité qui t'offenſe. Si tu l'oſois, tu jouerois, comme moi, le ſingulier: mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit: ton inſtinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité (*g*). Tu reſſembles à

(*g*) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour

ces femmes contrefaites, qui, criant ſans ceſſe à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché; ce n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le Duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute ſa cour; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée : la

---

que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent: nous fuyons les gens d'eſprit; c'eſt mauvaiſe compagnie; ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'égliſe, la cour, la magiſtrature, la finance, ne fourniſſent pas moins d'hommes repréhenſibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne ſont pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs le deſir de l'eſtime, que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert à cet égard de préſervatif. Parmi les gens de lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelque acte de vertu. Mais, en les ſuppoſant même auſſi frippons que les ſots, les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur, mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés, c'étoit le premier ministre du Duc : ah! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh, Madame, qui pourroit y tenir?* répond le ministre : *mais, dites-moi, étoit-elle bien grosse?* Ah, Monsieur! elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi?* que voulez-vous dire? une araignée voler? *Eh quoi!* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; &, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est surtout en matiere de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des conſeils

TOUT homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point ; car enfin on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource ? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plait. Qui nous conſulte nous eſt agréable : c'eſt un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien ! Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement, ſans être inſtruit ni éclairé ; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque

toujours, la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un philoſophe répondoit à un de ces conſeillers empreſſés : *comment me corrigerois-je de mes défauts, puiſque tu ne te corriges pas toi-méme de l'envie de corriger?* Si c'étoit, en effet, l'amitié ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un avocat, un médecin, un philoſophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile; ſouvent même il eſt ridicule, parce qu'en général c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modele. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caracteres différents, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis : mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractere formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il

ajouteroit-il que le caractere une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer ; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux ; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours : *il ne faut pas être ambitieux.* Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade : *Monſieur, n'ayez pas la fievre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir ; Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes, & tout amuſement frivole : occupez-vous tout entier de votre fortune ; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je ſuis encore très-ſenſible au plaiſir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous ſentez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus eſt un ſentiment dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir, le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, &

qui lui-même diſparoît bientôt à leurs yeux. Qui conſidere l'ardeur avec laquelle chacun ſe propoſe pour modele, croit voir des nageurs répandus ſur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au deſſus de l'eau, & ſe crient les uns aux autres : c'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le ſage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conſeiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon : j'agirois de cette maniere, je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere, *vous êtes orfevre, M. Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand eſprit (*a*). Il me ſemble voir le chef des Natchès (*b*), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au Soleil, ſon frere, la route qu'il doit tenir.

(*a*) Qui n'eſt point écuyer ne donne point de conſeil ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de morale : ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très-ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(*b*) Peuples ſauvages.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte peut sans doute se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité: mais, comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide; & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore: il sait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur? Qui sait si, le caractere formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou? Tout le monde sait cette réponse d'un fameux oculiste: un payſan va le consulter; il le trouve à table,

buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous buvez ?..... Oui vraiment ; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs ; & qui, cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient fous de vouloir être plus ſages ! Il eſt même des hommes, & l'expérience (*c*) ne l'a que trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſieres : un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinaire-

(*c*) Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une premiere nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

ment plus funeſte que les excès mêmes des paſſions.

En s'abandonnant à ſon caractere, on s'épargne au moins les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriere, l'on ſoutient ſans fatigue l'impétuoſité des mers : mais ſi l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatiguante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ces mots de Socrate : *Puiſſé-je*, diſoit ce philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeilleres!* Quiconque écoute la raiſon, eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais peſe encore à la balance du doute les conſeils mêmes de ces gens qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces

gens ſages (*d*, qui, connoiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme ? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes goûts, de ſes inclinations, des ſentiments qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté ? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut dont on voudroit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage ? Oui,

(*d*) Chaque ſiecle ne produit peut-être que cinq ou ſix hommes de cette eſpece ; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la premiere bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conſeils de l'orgueil, toujours humiliants, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, eſt peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait, on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle; qu'ils exécutent & croient en mes lumieres : me répliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté, auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, ſur qui doit tomber ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous

les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les grands & les rois? Chacun, ſans doute, hait la louange, lorſqu'il la croit fauſſe : l'on n'aime donc les flateurs qu'en qualité d'admirateurs ſinceres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que chacun ſe croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges ſouffre du moins qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux princes, tout aime la louange, & par conſéquent la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un conſeiller vertueux? Oui, ſans doute, mais ces princes étoient jaloux de leur gloire; ils étoient amoureux du bien public, leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils conſeillers flattent un prince vertueux, du moins

dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire : une pareille liberté ne l'offenſe donc pas. Je dirai de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe : Vous êtes un ſot, vous placez mal votre argent ; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes, qui relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs : il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteur (*e*). Loin de

(*e*) La plupart des Princes, dit le poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils, ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrêmité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis; ils ne different que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entr'eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige ? il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſous toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes. *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere; tel eſt mon avis; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde : mais n'adoptez rien ſans examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage : lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſ-

prit : &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié qui conſeille, prend à peu près le ton de la ſageſſe ; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis, va-t-on même juſqu'à les mépriſer ; c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniere particuliere de s'exprimer : auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit ſans doute infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans le faiſceau de ſentiments qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer du moins le ſentiment qui domine en nous. Juſque-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentiments, dans les erreurs les plus groſſieres.

CHAPITRE XII.

Du bon ſens.

LA différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre de l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions ; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ; l'homme de bon ſens eſt aveugle : privé de paſſions, il ſe trouve en même temps privé de ce courage, de cette activité d'ame, & de cette attention continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni par conſéquent aucun eſprit : & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit, que l'eſprit commence (*a*).

(*a*) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens* que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

Il ne faut cependant point en conclure que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans paſſions ſont rares. L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt ſans contredit l'eſpece la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croît pas ſur leur parole. C'eſt M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir,* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, l'on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain, les gens de bon ſens peuvent être appellés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état eſt-il attaqué de quelque maladie, ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très-propres. Les ſeules fautes qu'ils y

commettent ſont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumieres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens ſenſés ſont en général plus heureux que les hommes livrés à des paſſions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né ſenſible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette ſenſibilité. Il lui reſte un cœur ; & ce cœur s'ouvre encore aux foibleſſes des autres ; ſa ſenſibilité ſe ranime avec eux ; il jouit enfin du plaiſir d'être ſenſible, ſans en être moins heureux. Auſſi, plus aimable aux yeux de tous, eſt-il plus aimé de ſes concitoyens, qui lui ſavent gré de ſes foibleſſes.

Quelque rare que ſoit le bon ſens, les avantages qu'il procure ne ſont que perſonnels ; ils ne s'étendent point ſur l'humanité. L'homme de bon ſens ne peut donc prétendre à la reconnoiſſance publique, ni par conſéquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la ſuite du bon ſens, eſt une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, ſi vantée, & quelquefois ſi utile aux particuliers ;

n'eſt pas pour tout un peuple une vertu ſi deſirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verſer ſur une nation, le don de tous, le plus funeſte ſeroit, ſans contredit, la prudence, ſi le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'eſt-ce en effet que l'homme prudent ? celui qui conſerve, des maux éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui lui ſeroit funeſte. Or, ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation ; où trouver alors des hommes qui, pour cinq ſous par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme ſe préſenteroit à l'autel de l'hymen, s'expoſeroit au malaiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin, qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfants ! Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici-bas ; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroître la facilité promiſe à la ſainteté? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel ſon ſalut ſeroit le moins expoſé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin

s'enſevelir dans un monaſtere (*b*) ? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute-puiſſante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conſervation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'eſt deſirable que dans un très-petit nombre de citoyens; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe tient à ſon inaction; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt le plus ſouvent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides qu'on cite toujours

(*b*) Lorſqu'il s'agiſſoit à la Chine de ſavoir ſi l'on permettroit aux miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait pût s'étendre beaucoup.

comme

comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conſéquence les plus grands éloges au bon ſens qu'ils placent & doivent réellement placer au deſſus de l'eſprit! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile : & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres : *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie* : phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célebres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'OBJET commun du deſir des hommes, c'eſt le bonheur; & l'eſprit de conduite ne devroit être, en conſéquence, que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit, qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractere & de nos deſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſants dans le calme de l'ennui, ſont comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du nord, & les ſeconds au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard ſur le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a juſqu'à préſent entendu par *eſprit de conduite* que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une république telle que la république

Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gouvernements où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces ; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des grands, eſt un caractere pliable à toute ſorte de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres : il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune & ſe concilier la bienveillance d'un grand, en ſe faiſant ou le miniſtre de ſes plaiſirs ou ſon eſpion. Auſſi le haſard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le haſard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le haſard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit M. le duc d'Orléans régent,

eſt un courtiſan parfait. Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, ſi les grandes fortunes ſont en général l'œuvre du haſard, & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux baſſeſſes & aux fripponneries preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques qui déshonorent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen

d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit, en conſéquence, ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des ſupérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractere ſe prête à cette baſſeſſe! Que d'hommes cependant ſont, en conſéquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend ſa ſource dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué; or, de toutes les louanges, la plus flatteuſe, ſans contrédit, eſt celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, ſans nous être nuiſibles, nous aſſurent de notre ſupériorité. De toutes les flatteries, cette flatterie eſt la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre,* diſoit Parménion à Philotas: *ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre, & ſouviens-toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié.* Que d'Alexan-

dres, en ce monde, portent une haine ſecrete aux talents ſupérieurs (*a*) ! L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere ; vos lumieres ſont courtes, votre eſprit eſt borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes* ?

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont ſe ſert l'intriguant, & ne peut, preſque jamais, ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet, ou de ce qu'on appelle l'eſprit de con-

---

(*a*) Tout le monde ſait ce trait d'un courtiſan d'Emmanuel de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche ; le prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du courtiſan la meilleure ; il le lui dit. Le courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il, *le roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

duite, ou du pur haſard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir! L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philoſophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier ſait peut-être mieux que M. Danville le ſentier le plus court pour gagner Verſailles; mais il ne connoît certainement pas la ſurface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le tranſporte dans une aſſemblée de peuple, il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilencieux, que le ſeroit auprès des grands le génie ſupérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiecles & de tous les pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en particulier. L'intriguant ne connoît donc point les hommes, & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſants, & ſouvent bornés; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſque-là.

Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui-même. On eſt bien plus ſûr de ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature; c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rappporte tout; il ne fait rien pour le bien public: s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération toujours attachée au pouvoir, & ſur-tout à la crainte qu'il inſpire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir, ſemble tout-à-coup l'abandonner lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer; parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force & de profondeur néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de

caractere, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigues, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire, peuvent ſans doute à ſes yeux ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déja l'horreur de ſes crimes aux yeux de la poſtérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'hiſtoire, que le nom de coquin ou de fripponeau, je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non-ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve audeſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dîra-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi l'on le croit heureux.

Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des nations; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ſes journées; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeul en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant; on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes génantes, que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il

ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpece d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſur-tout dans ces pays entiérement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un viſir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané, dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les ſultans, ſont preſque toujours cachés; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparents, ils ignorent les véritables; & c'eſt, à cet égard, qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, aſſurer que l'*hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage.

il faut avouer qu'il eſt peu de Céſars, & que, dans les gouvernements arbitraires, le haſard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé : & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire : elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumiere (*b*). C'eſt pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere.

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour

(*b*) Les muſulmans croient que tout ce qui doit arriver, juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumiere appellée *louh*, avec une plume de feu appellée *calam-azer*, & l'écriture qui eſt deſſus ſe nomme *cazar* ou *cadar*, c'eſt-à-dire, *la prédeſtination inévitable*.

augmenter le ſuperflu de quelques rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots l'orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours; le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous à tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice? Aux confins de ces régions, les bachas, par les préſents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille : c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels

& moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers : mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines, & parcourons la terre, nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Tibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtere & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant; pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce tems, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où, ſans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le

conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échafaud, on le mene au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît, ſous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple avec reſpect entouroit le bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect : Dieux juſtes ! s'écrie-t-il, égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées ! Que dis-je, égaux en crimes ! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'impoſture. Cependant l'on me traite de ſcélérat, on l'honore comme un ſaint : l'on me traîne à l'échafaud, on le porte dans ſa pagode : l'on m'empale, on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner, dans celui-ci, s'il eſt des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres; les vers de Leibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul art, tel que la poéſie ou la peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, ſans doute. Mais, répondrai-je, quelle en eſt la cauſe? Eſt-ce le temps, eſt-ce l'eſprit qui manque aux hommes, pour s'illuſtrer en différents genres?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences :

ces : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on s'éleve en tous les genres juſqu'aux idées neuves & générales qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand phyſicien, tout grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géometre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclura ſans doute que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talents & des qualités qu'on ne poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes ; les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie ; enfin, dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles, non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions : ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique,

mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déja dit, les avoir vivement ſenties. On ignore, & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées, & les ſentiments qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes, dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une ſcience telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les parties, c'eſt l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, diſoit ce philoſophe, *où j'étois*

le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux : je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute, & me dit en riant : « Fontenelle, lorſ-» que je vous pris, c'étoit ſans contredit le plaiſir » que je cherchois ; j'en trouve plus avec un » autre. Eſt-ce au moindre plaiſir que je dois » donner la préférence? Soyez juſte, & répon-» dez-moi. » *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon ; & , ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux du moins reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différents de ſciences & d'arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la gloire, & le ſecond, au contraire, ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talents excluſifs. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On deſire en conſéquence, dans les hommes, des qualités contradictoires ; on leur demande l'impoſſible : on veut que la pierre jettée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, telle que M. de Fontenelle, contemple ſans aigreur la méchanceté des hommes, qu'il la conſidere comme un effet néceſſaire de l'enchaînement univerſel ; qu'il

s'éleve contre le crime ſans haïr le criminel ; on vantera ſa modération, &, dans le même inſtant, on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce deſir : on veut être toujours heureux, &, par conſéquent, que les mêmes objets prennent à chaque inſtant la forme qui nous ſeroit la plus agréable. On a vu diverſes perfections éparſes dans différents objets ; on veut les trouver réunies dans un ſeul, & goûter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelque étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on ſoit en

droit de les y deſirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous deſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très-rarement; que les grands talents ſuppoſent toujours de grandes paſſions; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite* eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions, & par conſéquent l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de pays ſtériles en grands hommes? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans leur premiere jeuneſſe, ne ſont-ils communément; dans un âge avancé, que des eſprits médiocres? Par quelle raiſon enfin tout eſt-il plein de jolis enfants & de ſots hommes? C'eſt que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé: il me ſuffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, ſentez-vous, lui répondrai-je, combien ce deſir eſt haſardeux?

C'eſt vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive préciſément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & ſavoir ce que vous deſirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite ſage. Eſt-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un caractere paſſionné ſeroit pour votre fils un don funeſte, ſur-tout chez les peuples où, par la conſtitution du gouvernement, les paſſions ne ſont pas toujours dirigées vers la vertu ; étouffez donc en lui, s'il eſt poſſible, tous les germes des paſſions. Mais il faudra donc, repliquera le pere, renoncer en même temps à l'eſpoir d'en faire un homme de mérite ? Oui, ſans doute. Si vous ne pouvez vous y réſoudre, rendez-lui des paſſions ; tâchez de les diriger aux choſes honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choſes, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme paſſionné ; & c'eſt le haſard qui détermine preſque toujours ſes premiers pas. Si les hommes paſſionnés s'illuſtrent dans les arts, ſi les ſciences conſervent ſur eux quelque empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage ; il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés que leur naiſſance, leur caractere, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe

conduite de ceux-ci eſt preſque entiérement ſoumiſe à l'empire du haſard : ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le haſard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, Céſar dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur :*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius (*a*) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſants, l'état paroit ſans reſſource ; ſi le ſuccès favoriſe ſes

(*a*) Lu-cong pang, fondateur de la dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs, il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou ; devient général des armées, défait les T-ſin, ſe rend maître de pluſieurs villes, prend le titre de roi, combat, déſarme les princes revoltés contre l'empire : par ſa clémence plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu empereur, & cité dans l'hiſtoire des Chinois, comme un de leurs princes les plus illuſtres.

entrepriſes, c'eſt un demi-dieu : dans tout autre moment ce n'eſt qu'un furieux ou un inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différents que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le pere, dont les enfants ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes qui ſi ſouvent changent la face du monde. C'eſt, dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des ſervices importants, ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers, ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût utile à ſes concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance, s'il étoit préciſément placé dans le poſte qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que la Fontaine a dit:

Un roi prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme ſûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit ; de plus, il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur, donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe : l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de

l'amour de la gloire, eſt toujours ſuſpecte; le frippon, toujours agité de remords & de craintes, eſt ſans ceſſe en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place : elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de ſa mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le pere envers ſes fils, dans tout l'orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes ſultans, & beaucoup de vertus, & ſur-tout beaucoup de lumieres : cependant quelle demande plus injuſte ? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres ſont le fruit de beaucoup d'études & de méditations ? L'étude & la méditation ſont une peine : l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſieme diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs

phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le ſultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le ſultan eſt donc ſans deſirs ; rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine, on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme qui s'éleve à l'empire, a pour ſucceſſeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſants de leur pere, s'endorment ſur le trône ; &, dès la troiſieme génération, la plupart en deſcendant, ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple (*b*) : Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'empereur T-con-ching, ſe met à la tête des mécontents, leve une armée, marche à Pékin & le ſurprend. L'impératrice & les reines

(*b*) Voyez *l'hiſt. des Huns*, par M. de Guignes, tom. 1, page 74.

s'étranglent; l'empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais : c'eſt là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe : *J'ai regné dix-ſept ans; je ſuis détrôné; & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable : les grands de ma cour le ſont encore plus que moi; ce ſont eux qui, me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont creuſé l'abyme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre peuple : il eſt innocent, & déja aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-temps pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'athmoſphere, répandu autour des trônes deſpotiques, & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble rempli d'une vapeur léthargique qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on guere, parmi les grands rois, que ceux qui ſe fraient la route du trône, ou qui ſe ſont long-temps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants ? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la légiſlation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins abſolue qu'ils auroient ſur leurs ſujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes: les ſofis & les mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus ſtupides; parce que, ſauf des circonſtances ſingulieres, ou le haſard d'une bonne éducation,

les plus puiſſants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'orient s'occupe du bonheur de ſes peuples, que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce ſeroit, avec le bras de Ganimede, vouloir ſoulever la maſſue d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à ſon ſultan : de quoi te plains-tu? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, ſans injuſtice, exiger que je fuſſe plus éclairé que toi-même ſur tes propres intérêts? Quand tu m'as revêtu du pouvoir ſuprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaiſirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice ? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir : j'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus & refuſé à la puiſſance ? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares, & ce n'eſt pas une

paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir, & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le ſouverain au ſujet, & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : ſache que, ſi tu reſpires, c'eſt que je le permets : apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grace. Vil eſclave, tu nais, tu vis, pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la miſere, meurs; je te défends juſqu'à la plainte : telle eſt ma volonté.

Ce que je dis des ſultans peut, en partie, s'appliquer à leurs miniſtres : leurs lumieres ſont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talents leur ſont néceſſaires, ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpece de mérite qui fait fortune à la cour : mérite abſolument incompatible avec les grands talents, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des courtiſans & l'intérêt général. Il en eſt, à cet égard, des miniſtres comme des gens de lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer à la

fois à la gloire & aux penſions. Avant de compoſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des courtiſans. Il faut ſavoir que, dans la plupart des cours, & ſur-tout dans celles de l'orient, les hommes y ſont dès l'enfance emmaillotés & génés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire; que la plupart des eſprits y ſont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes ſont forcés de le rappeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour les gens de mérite; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que

les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie; & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enleve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages, ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, & par conſéquent des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi bien tourné qu'un danſeur de l'opéra : on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion de talents preſque excluſifs ; & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du

travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration, mille objets différents paſſeront rapidement devant lui : s'il ne peut jetter ſur chaque affaire qu'un coup-d'œil ſuperficiel, il faut, par cette ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la morale & de la politique; à découvrir, par exemple, juſqu'à quel degré le luxe eſt utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle eſpece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au dedans, & redoutable au dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt en droit d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant; & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédients

pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit, à ce genre d'eſprit, joindre un caractere ferme, une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (*a*) met au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de

(*a*) Au moment qu'on venoit de nommer un miniſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit : « Vous aimez le bien, vous » êtes maintenant à portée de le faire. On vous préſentera mille projets utiles au public; vous en deſirerez » la réuſſite : gardez-vous cependant de rien entreprendre avant d'examiner ſi l'exécution de ces projets demande peu de fonds, peu de ſoins & peu de probité. » Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un de ces projets eſt » conſiderable, les affaires qui vous ſurviendront ne vous » permettront pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, » & vous perdrez votre miſe : Si le ſuccès dépend de » la vigilance & de la probité de ceux que vous emploierez, craignez qu'on ne vous force la main ſur le » choix des ſujets : ſongez d'ailleurs que vous allez être » entouré de frippons; qu'il faut un coup d'œil bien ſûr » pour les reconnoître; & que la premiere, mais en » même temps la plus difficile ſcience d'un miniſtre, » eſt la ſcience des choix. » .....

trouver en eux un certain fonds de connoiſſances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices, ils paſſent deux ou trois ans, tant dans les académies qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais conſacrer tout ſon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent de-là au gouvernement d'une province, ou, ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'obſerverai que des voyages faits chez les nations voiſines, & dans leſquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la légiſlation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, ſeroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai

pas davantage ſur ce ſujet. C'eſt par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre ; parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice ; l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpece de ſuccès ? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi on en croit Dumaurier (*b*), il deſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné, en conſéquence, à ſes confeſſeurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talens pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans

(*b*) Voyez ſes *mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire ſe contente d'une ſeule eſpece de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du haſard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus perſonnel. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en eſt point avide, ſans deſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les hiſtoires ! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipion, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnene, Eliſabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le Comte de Saxe,

qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes eſpeces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire; c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger; parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les grands écrivains qui la donnent. Auſſi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies: auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les ſavants dans tous les genres; le Khalife Aaron Al-Raſchid en compoſer ſa cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite! Sous ſon regne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talents, ne pouvoient être que ſes panégyriſtes: bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus rapportés, que le même deſir de gloire auquel les grands hommes doivent leur ſupériorité, peut, en fait d'eſprit, les faire quelquefois aſpirer à la monarchie univerſelle. Il ſeroit ſans doute poſſible d'unir plus de modeſtie aux talents : ces qualités ne ſont pas excluſives par leur nature, mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, ſûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes, comme de leurs ouvrages; qu'il faut les juger ſur leur enſemble; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre; & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractere, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mêlangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même : s'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement

qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manieres, auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les déſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entr'elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi ; c'eſt exiger les contradictoires, c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpece ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe ! Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (*c*) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite. Mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumieres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut

(*c*) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là mêmes qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plaiſant, attribué à Marcel. Un danſeur Anglais fort célebre arrive à Paris, deſcend chez Marcel : *Je viens* lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très difficiles & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris ; mais hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti ils en calculent, les jettons en main, les avantages & les inconvénients : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fuſſent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le ſont toujours par le ſentiment, & qu'à cet égard les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il ſe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun riſque, il en eſt ſûr ; il ſait que, dans ce cas, la peur eſt tout-à-fait déraiſonnable : il ſe le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus ſur lui ; le ſentiment de la crainte s'empare de ſon ame ; & c'eſt à cette crainte ridicule qu'il doit ſa guériſon. La réflexion eſt donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, ſoumiſe au ſentiment. Si les gens froids ne ſont pas ſujets à des écarts auſſi fréquents que l'homme paſſionné, c'eſt qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'eſt, en effet, qu'à la foibleſſe de leurs paſſions qu'ils doivent leur ſageſſe. Cependant quelle haute eſtime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel reſpect ne croient-ils pas inſpirer au public qui ne les laiſſe jouir, dans leur petite ſociété, du titre d'hommes ſenſés, & ne les cite point comme

foux, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, ſans honte, paſſer ainſi leur vie à l'affût des ridicules d'autrui? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux! Ils en prennent droit de le mépriſer. Cependant ſi, dans les bois, les ſolitudes & les dangers, la crainte a ſouvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour n'exagéreroit-il pas les plaiſirs, comme la frayeur s'exagere les dangers? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que ſoi de juſte appréciateur de ſon plaiſir; que les hommes étant animés de paſſions différentes, les mêmes objets ne peuvent conſerver le même prix à des yeux différents: que c'eſt au ſentiment ſeul à juger le ſentiment; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raiſon froide, c'eſt aſſembler la diete de l'Empire pour y connoître des cas de conſcience? Ils devroient ſentir qu'avant de prononcer ſur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, ſavoir quels ſont les motifs qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné: mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puiſſance des paſſions, & le degré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui

s'arrête à cet examen s'apperçoit bientôt que les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne réſiſtent point aux paſſions; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule felicité dont ils jouiſſent; & l'eſpece de raiſon qui les guide, ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant ſans ceſſe de l'iſle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux: mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit, ſur-tout, la raiſon, ſeroit ſans ceſſe occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien; il auroit toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importants que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des pieges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe ſans ceſſe un crime de leurs inattentions ? ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté ; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres ; que d'ailleurs cette politeſſe, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à

merveille, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, juſqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part : l'homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il eſt taxé d'impoliteſſe ; il le ſait : il monte à ſon tour chez ſon ennuyé : *Monſieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas ; c'eſt donc vous qui m'êtes obligé, & c'eſt moi qu'on taxe d'impoliteſſe. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez ſi vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, ſinon que je n'ai pas comme vous le beſoin des viſites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injuſtice d'en médire après l'avoir ennuyé.* Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponſe ! Que de déſœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & ſe ſurprennent à demander les contradictoires !

Un homme a paſſé ſa vie dans les négociations ; les affaires dont il s'eſt occupé l'ont rendu circonſpect : que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la

contrainte de ſon état lui a fait perdre. Un autre homme eſt d'un caractere ouvert ; c'eſt par ſa franchiſe qu'il nous a plu : on exige que, changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonſpect au moment précis qu'on le deſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt ſans doute un ſel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolument contradictoires ; je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées : mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractere des hommes ; que les qualités y ſont liées aux défauts ; & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poſte important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, ſi ſes jugements ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumieres. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil, ou d'un ſavant qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion

ſuſpenſion d'eſprit (*d*) : ſuſpenſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées que le coup-d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute eſt ſujet à mille erreurs, il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances : *en demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* » Interrogeant un jour » un philoſophe, dit le poëte Saadi, je le preſ- » ſois de me dire de qui il avoit tant appris : *des* » *aveugles*, me répondit-il, *qui ne levent point* » *le pied ſans avoir auparavant ſondé avec leur* » *bâton le terrein ſur lequel ils vont l'appuyer.* »

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit main-

(*d*) Il ſeroit peut-être à deſirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir compoſaſſent quelque ouvrage ; ils en ſentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumieres : &, faiſant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

tenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POUR connoître ſon talent, il faut examiner & de quelle eſpece d'objets le haſard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la phyſique, à la politique ou à la poëſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magaſin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans la compoſition d'une certaine eſpece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aile rapide traverſent ſans ceſſe les noirs ouragans : ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes ; il ne connoît que l'éternel hiver qui, les cheveux blanchis par les

frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répetent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie, l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le haſard & l'éducation placent dans notre mémoire, ſont, à la vérité, la matiere premiere de l'eſprit; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpece des objets qu'on a dépoſés dans le magaſin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel degré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſion à de ſimples goûts : rien cependant, comme je l'ai déja dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul deſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées à ce deſir. L'on n'a que des goûts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de deſirs à peu près égaux. Plus ces deſirs ſont nombreux, plus nos goûts ſont modérés ; au contraire, moins les deſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, & plus nos goûts ſont vifs, & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un deſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands hommes. C'eſt, dans la premiere jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la premiere jeuneſſe, parce qu'alors plus ſuſceptible de paſſions, on ſe livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents, on peut encore eſpérer de

voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres : il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour ſe conſoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, & par conſéquent n'avoir point encore éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe : auſſi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il, en général, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près ſon mérite ; & ſur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à l'eſprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en s'arrêtant devant le buſte d'Alexandre? c'eſt qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aſpect de ce même buſte? c'eſt qu'il n'eſt plus de Céſar.

On peut donc, ſur le degré d'eſtime conçu pour les grands hommes, meſurer le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, & ſe déterminer, en conſéquence, ſur le choix de ſes études. Le

choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir : or il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, &, par conſéquent, être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême degré de paſſion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans leſquels il ſoit plus facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpece : dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matieres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſants, n'ont pour ainſi dire, jetté qu'un coup-d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque tous les eſprits ; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles. Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, & ſur-tout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes,

s'anéantiront devant le leur; & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude du travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant ſucceſſivement différents genres de ſciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit; & qu'enfin ce n'eſt que dans la premiere jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infati-

gable qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un art ou d'une ſcience : vérité importante, dont l'ignorance arrête ſouvent le génie dans ſa courſe, & s'oppoſe au progrès des ſciences. Il faut, pour la ſaiſir, ſe rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troiſieme diſcours, eſt dans nos cœurs allumé par l'amour des plaiſirs phyſiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement ſentir que dans la premiere jeuneſſe ; que c'eſt, par conſéquent, au printemps de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſémences enflammées de vertus & de talents. La force & la ſanté, qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité ; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiecles ; on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux ; nous ceſſons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cede à l'habitude ; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée,

lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans; on ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place; ſi les idées, dont il a déja chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité, remplir les premieres places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractere entier & deſpotique? les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il d'un caractere doux, ami du bien public? il n'oſera rien entreprendre. Comment haſarderoit-il quelques changements dans l'adminiſtra-

tion? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps, où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile ; il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le haſard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en préſage la ruine : ſemblables à ces

aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai, des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déja dit, qu'en combinant l'eſpece d'objets dont le haſard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard ſe trouve à peu près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets, il eſt, en conſéquence, des méthodes ſûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit, peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller

leur attention ſur une infinité d'objets divers, mais à la raſſembler toute entiere ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive, à cet égard, pouſſer trop loin le ſcrupule : l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile, & de ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différents genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit par ſon goût également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui

deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place ſur la ſcience des choix, & leur faire, en chaque genre, diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront, premiérement, à l'eſpece d'objets dont cet homme s'eſt occupé ; & ſecondement, à la paſſion qu'il a pour la gloire ; paſſion dont la force, comme je l'ai déja dit, eſt toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'eſprit, & preſque toujours au mérite de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni n'eſtime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale eſt, à coup ſûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit, rompt entr'eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet ſur cette matiere devroit être la concluſion de mon ouvrage. Si je me refuſe à ce travail, c'eſt qu'en ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre

les hommes meilleurs, il eſt évident que, dans nos mœurs actuelles, il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup-d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés, & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre, & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'im-

portance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage? En vain dira-t-on que,

ſi

ſi l'on retient ſi long-temps les jeunes gens dans les colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le Latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle qui, dans la premiere jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre? Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit, à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c.! L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les auteurs; elle meuble, par conſéquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, eſt-il rien de plus ridicule que de conſacrer pluſieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le ſecours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puiſſe retirer de huit ou dix ans d'étude, c'eſt donc la connoiſſance fort incertaine de ces fineſſes de l'expreſſion Latine, qui ſe perdent dans une

traduction. Je dis fort incertaine, car enfin, quelque étude qu'un homme faſſe de la langue Latine, il ne la connoîtra jamais auſſi parfaitement qu'il connoît ſa propre langue. Or ſi, parmi nos ſavants, il en eſt très-peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion Françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux, lorſqu'il s'agit d'une expreſſion Latine? Ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience, à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe; & que, ſi l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours de nos rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon; & je conviendrai, ſi l'on veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion Latine: mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail; & ſi, dans la premiere jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſéquent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſur-tout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir? Non que

j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différents partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir : telle eſt la connoiſſance & des principes de la morale & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraiſemblablement embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature, ou de l'adminiſtration ? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans, c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'éclat qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux

qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du deſſinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du muſicien ſur le manche de ſon violon? Pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſur-tout les lumieres des grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au haſard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter: mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement? Or, les gouvernements doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux

petites républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme : les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'état, parmi les plus puiſſants, qui n'éprouve quelquefois le beſoin des grands hommes ; oui, ſans doute : mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands états. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique, & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas, dans les grands em-

pires, à la production des gens de génie ? On y peut, ſans doute, former des hommes inſtruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or l'intérêt des puiſſants ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à conſidérer les graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite : ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes, & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands

cependant que ſoient les obſtacles, qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements abſolument deſpotiques, tels que les gouvernements Orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation? Il n'eſt point d'éducation ſans objet; & l'unique qu'on puiſſe ſe propoſer, c'eſt, comme je l'ai déja dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni par conſéquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain : quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique.

Mais un traité ſur cette matiere devroit, ſans doute, être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſants obſtacles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'eſt un problême moral qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, eſt, je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de regner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les viſirs retiendront toujours les ſultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainſi abandonnée au haſard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un pere deſire l'élévation de ſes fils, il ſait que ni les connoiſſances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavants : il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talents, il ſentira même confuſément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſéveres & trop

précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité ; celui qui ſe modéleroit ſur les dieux ſeroit, à coup ſûr, maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé, par l'uſage, de donner à ſes enfants, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; ſoyez un coquin timide & prudent : & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments preſſants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place,

ſon fils lui diſe : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugements... O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte : cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! à combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelqu'élevé que vous ſoyez, un mot du ſultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; ſongez à les ménager... Moi ! je ménagerois l'injuſtice ! Non, mon pere. La ſublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux : je ne me prêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aiſance même, qui ſupporte les impôts,

doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai ſur ce point le divan.... Abandonnez ce projet, mon fils, vos repréſentations ſeroient vaines ; il faudroit toujours obéir.. Obéir ! non ; mais plutôt remettre au ſultan la place dont il m'honore.... O mon fils ! un fol enthouſiaſme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne ſeroient point ſoulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté.... Oui, ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit, mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes ; c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſque chez les ſauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi : le muſulman zélé qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à ſon cœur :

il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur? Je ferai mon bien ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : &, ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe? O mon pere! mes yeux s'ouvrent enfin; je le vois, la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances, ma vertu vous devient odieuſe; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte; ſondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres

de vertu appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il, lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un ſultan ou d'un viſir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuſe, deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernements aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſaieroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils ſont méchants, mais parce que la récompenſe y

devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du gouvernement s'y prêtoit? où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut par conſéquent y avoir d'homme vraiment vertueux? Il faut, dans les gouvernements deſpotiques, renoncer à l'eſpoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déja dit, l'on peut ſans doute tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en ſeroit d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique ſe rapprocheroit davantage de la forme du deſpotiſme, ou que les mœurs ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation ſe réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'eſpece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, ſecondement, à déterminer les moyens les plus

ſûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du légiſlateur; & qu'en laiſſant moins à faire au haſard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents & les vertus.

FIN.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS IV.

Des différents noms donnés à l'eſprit.

POUR donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit*.

CHAPITRE PREMIER. *Du génie*, page 1

CH. II. *De l'imagination & du ſentiment*, 15

CH. III. *De l'eſprit*, 37

CH. IV. *De l'eſprit fin & de l'eſprit fort*, 43

CH. V. *De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût*, 63

CH. VI. *Du bel eſprit*, 75

CH. VII. *De l'eſprit du ſiecle*, 85

CH. VIII. *De l'eſprit juſte*, 99

On prouve, dans ce chapitre, que, dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas, pour bien voir, d'avoir l'eſprit juſte; qu'il faudroit encore l'avoir entendu: qu'en général les hommes ſont ſujets à s'énorgueillir de la juſteſſe de leur eſprit, à donner à cette juſteſſe la préférence ſur le génie: qu'en conſéquence, ils ſe diſent

ſupérieurs

ſupérieurs aux gens à talents; croient, dans cet aveu, ſimplement ſe rendre juſtice; & ne s'apperçoivent point qu'ils ſont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes: mépriſe dont il eſt ſans doute utile de faire appercevoir les cauſes.

CH. IX. *Mépriſe de ſentiment*, 110

Ce chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux chapitres ſuivants. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CH. X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent*, 111

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conſeils*, 127

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard, peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon ſens*, 140

CH. XIII. *Eſprit de conduite*, 146

CH. XIV. *Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame*, 160

Après avoir eſſayé, dans les chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'eſprit, il eſt utile de connoître quels ſont, & les talents de l'eſprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talents que les habitudes contraires rendent pour ainſi dire inalliables. C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre ſuivant où l'on s'applique plus particuliérement à faire ſentir toute l'injuſtice dont le public uſe, à cet égard, envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'injuſtice du public à cet égard*, 177

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à conſidérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes ſur les moyens de tirer le meilleur parti poſſible de leur eſprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre*, 195

Cette méthode indiquée, il ſemble que le plan d'une excellente éducation devroit être la concluſion néceſſaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, ſeroit, comme on le verra dans le chapitre ſuivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'éducation*, 207

On prouve, dans ce chapitre, qu'il ſeroit ſans doute très-utile de perfectionner l'éducation publique ; mais qu'il n'eſt rien de plus difficile ; que nos mœurs actuelles s'oppoſent, en ce genre, à toute eſpece de réforme ; que, dans les empires vaſtes & puiſſants ; on n'a pas toujours un beſoin urgent de grands hommes ; qu'en conſéquence, le gouvernement ne peut arrêter long-temps ſes regards ſur cette partie de l'adminiſtration. On obſerve cependant, à cet égard, que dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne ſeroit pas impoſſible de donner le plan d'une excellente éducation ; mais que cette entrepriſe ſeroit abſolument vaine dans des empires ſoumis au deſpotiſme, tels que ceux de l'orient.

Fin de la Table.

LE BONHEUR,

POEME

EN SIX CHANTS;

Avec des Fragments de quelques Epîtres.

Ouvrages poſthumes de M. HELVETIUS.

Google

PREFACE,

Ou Eſſai ſur la vie & les ouvrages de

M. HELVETIUS.

Par M***.

LE BONHEUR eſt l'objet des deſirs de tous les hommes, & non pas de leurs réflexions. En le cherchant ſans ceſſe, ils s'inſtruiſent peu des moyens de l'obtenir; & il ne leur a fait faire juſqu'à préſent que quelques maximes, quelques chanſons, & peu d'ouvrages.

Les philoſophes de l'antiquité s'occupoient beaucoup de cet objet important; mais ils ont donné plus de phraſes que

d'idées. Il y a bien de l'eſprit dans les traités *de vita beata*, *de tranquillitate animi*, de Séneque, & très-peu de philoſophie.

Les moraliſtes modernes ſoumis à la ſuperſtition qui ne peut régner ſur l'homme qu'autant qu'elle le rabaiſſe & l'épouvante, ont fait la ſatyre de la nature humaine, & non ſon hiſtoire; ils promettent de la peindre, & ils la défigurent: ils exilent le bonheur dans le ciel, & ne ſuppoſent pas qu'il habite la terre. C'eſt par le ſacrifice des plaiſirs qu'ils nous propoſent de mériter ce bonheur, qu'ils ont placé au-delà de la vie. Chez eux le préſent n'eſt rien, l'avenir eſt tout, & dans les plus belles parties du monde, la ſcience du ſalut a été cultivée aux dépens de la ſcience du bonheur.

Quelques philoſophes modernes ont fait de petits traités ſur le bonheur; les plus célebres ſont ceux de Fontenelle & de Maupertuis,

Fontenelle, qui n'a été long-temps qu'un bel eſprit, n'étoit pas encore philoſophe quand il a fait ſon traité. Il ne ſavoit pas alors généraliſer ſes idées; il répand dans ſon ouvrage quelques vérités utiles & finement apperçues: mais il arrange ſon ſyſtême pour ſon caractere, ſes goûts & ſa ſituation. Dans ce ſyſtême, les ames ſenſibles ne trouvent rien pour elles: il apprend peu de choſes ſur la maniere de rendre le bonheur plus général, & nous dit ſeulement comment Fontenelle étoit heureux.

Maupertuis, eſprit chagrin & jaloux, malheureux, parce qu'il n'étoit pas le premier homme de ſon ſiecle; Maupertuis, avec le ſecours de deux ou trois définitions fauſſes, en donnant nos deſirs pour des tourments, le travail pour un état de ſouffrance, nos eſpérances pour des ſources de douleur, nous repréſente comme accablés ſous le poids de nos maux. Selon lui, l'exiſtence eſt un

mal; & en parlant du bonheur, il paroît tenté de ſe pendre.

Après ces triſtes & vains raiſonneurs, & d'autres dont nous ne parlerons pas, on doit entendre avec plaiſir un vrai philoſophe, un homme aimable, aimé & heureux, parler du bonheur; & nous penſons que le public ne verra pas ſans intérêt le poëme que nous lui préſentons.

On y trouve une ſaine philoſophie, de grandes idées, des tableaux ſublimes, de la verve, de l'énergie, une foule d'images & de vers heureux. Si le plan ne ſe trouve pas exactement rempli, s'il y a des négligences dans les détails, quelques tours, quelques expreſſions proſaïques, ſi l'harmonie n'eſt pas toujours aſſez variée & aſſez vraie, ces défauts ſont expiés par des beautés de la premiere claſſe. Les mêmes défauts ſe trouvent dans le poëme de Lucrece, rempli d'ailleurs d'une fauſſe philoſophie; & cependant ce poëme

à franchi avec gloire le long eſpace de vingt ſiecles.

Lucrece & M. Helvetius ſont morts avant d'avoir achevé leurs poëmes. Nous eſpérons que le François ſera traité avec la même indulgence que le Romain a obtenue de ſon ſiecle & de la poſtérité. Il la mérite par cet amour de l'humanité, ce deſir du bonheur des hommes, qui eſt répandu dans cet ouvrage, comme dans le livre de l'*eſprit*, & qui anima l'auteur dans tout le cours de ſa vie.

Claude-Adrien Helvetius naquit à Paris au mois de janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius & de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut perſécutée du temps de la réforme, & s'établit en Hollande où pluſieurs d'entr'eux ont poſſédé des emplois honorables. Le biſaïeul de M. Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper

des médailles en l'honneur des ſervices qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illuſtre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu ſous le nom du médecin Hollandois; & nous lui devons l'ipéchacuana; il avoit appris l'uſage de cette racine d'un de ſes parents, gouverneur de Batavia; il s'en ſervit avec beaucoup de ſuccès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les graces étoient ſi ſouvent ce que doivent être les graces des rois, c'eſt-à-dire, des récompenſes, lui donna des lettres de nobleſſe, & la charge d'inſpecteur-général des hôpitaux. Il mourut à Paris en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ſes fils, héritier de ſes talents, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore, lorſqu'il ſauva le roi régnant d'une maladie dangereuſe, dont ce prince fut attaqué à l'âge de ſept ans. Il fut, depuis, premier médecin de la reine, & mérita la confiance & les bontés de cette princeſſe. Il

fut à Verſailles l'ami de toutes les maiſons dont il étoit médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir aſſidûment ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup ſa femme qui étoit belle & attachée à ſon mari, comme à tous ſes devoirs. Ils aimerent tendrement leur fils, & s'occuperent également de ſon éducation & du ſoin de rendre ſon enfance heureuſe. Il n'avoit pas cinq ans lorſqu'ils le confierent à M. Lambert, homme ſage & ſenſible, qui vit encore, & pleure ſon éleve.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fît entreprendre au diſciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il eſt vrai qu'il n'aima d'abord que les contes des fées & des livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur aſſocia bientôt la Fontaine, & même Deſpréaux dont les ouvrages charment les

hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au college, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent ſon caractere. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice, & ne reſpiroit que la guerre.

D'abord le deſpotiſme de ſes régents, leur ton menaçant & la contrainte le révolterent. Les occupations minutieuſes dont on le ſurchargeoit, le dégoûterent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, ſon régent dans cette claſſe, s'apperçut que cet écolier étoit très-ſenſible aux éloges. En louant ſes premiers efforts, il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au college. Le P. Porée trouva dans celles d'Helvetius plus d'idées

& d'images, que dans celles de ſes autres diſciples. Dès ce moment il lui donna une éducation particuliere. Il liſoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faiſoit remarquer les beautés & les défauts. Ce pere n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellents principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modele. Il avoit ſur-tout le talent de connoître la meſure d'eſprit, & le caractere de ſes éleves, & la France lui doit plus d'un grand homme dont il a deviné & hâté le génie.

La premiere jouiſſance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de ſon college, voulut réuſſir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord déteſté la danſe & l'eſcrime. Il excella depuis dans ces deux arts. Il a même danſé à l'opéra ſous le nom & le maſque de Javillier & a été très-applaudi.

hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au college, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent ſon caractere. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice, & ne reſpiroit que la guerre.

D'abord le deſpotiſme de ſes régents, leur ton menaçant & la contrainte le révolterent. Les occupations minutieuſes dont on le ſurchargeoit, le dégoûterent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, ſon régent dans cette claſſe, s'apperçut que cet écolier étoit très-ſenſible aux éloges. En louant ſes premiers efforts, il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au college. Le P. Porée trouva dans celles d'Helvetius plus d'idées

& d'images, que dans celles de ſes autres diſciples. Dès ce moment il lui donna une éducation particuliere. Il liſoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faiſoit remarquer les beautés & les défauts. Ce pere n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellents principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modele. Il avoit ſur-tout le talent de connoître la meſure d'eſprit, & le caractere de ſes éleves, & la France lui doit plus d'un grand homme dont il a deviné & hâté le génie.

La premiere jouiſſance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de ſon college, voulut réuſſir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord déteſté la danſe & l'eſcrime. Il excella depuis dans ces deux arts. Il a même danſé à l'opéra ſous le nom & le maſque de Javillier & a été très-applaudi.

Son émulation qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractere de l'envie. Il aimoit ſes jeunes rivaux; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient ſûrs de ſa diſcrétion dans ces petits complots que la ſévérité des maîtres & le beſoin du plaiſir rendent ſi communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au college, lorſqu'il connut le livre de l'entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ſes idées. Il devient un zélé diſciple de Locke, mais diſciple, comme Ariſtote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de ſon maître.

Il porta dans l'étude du droit de l'eſprit philoſophique que Locke lui avoit inſpiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature & le bonheur des hommes.

Son pere dont la fortune étoit médio-

ère, & qui avoit encouru la disgrace du cardinal de Fleury par son attachement à M. le duc, le destinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir & lui laisser le temps de faire usage de ses talents. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel, & directeur des fermes à Caën. Là, Helvetius fut occupé des lettres & de la philosophie, plus que de la finance; & plus occupé des femmes que des lettres & de la philosophie. Il apprit cependant en peu de temps, & presque sans y songer, tout ce que doit savoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorsque la reine qui aimoit M. & Mdme. Helvetius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place : mais M. Orri lui donna bientôt la place entiere. C'étoit lui donner 100000 écus de rentes. Ses parents emprunterent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigerent de

leur fils qu'il prendroit ſur les produits de ſa place les rentes, & même le rembourſement de ces fonds.

Il avoit deux paſſions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il ſut jouir avec ſageſſe. Il deſtina d'abord les deux tiers de ſes revenus au rembourſement de ſes fonds. Le reſte fut conſacré aux dépenſes que ſon âge & la nobleſſe de ſon cœur lui rendoient néceſſaires.

Il avoit cherché au ſortir de l'enfance à ſe lier avec les hommes célebres dans les lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme qui a mis dans ſes romans tant d'eſprit, de ſentiment & de verbiage, étoit ſouvent agréable dans la converſation. Il méritoit des amis par la délicateſſe de ſon ame & la pureté de ſes mœurs. M. Helvetius

Helvetius lui fit une penſion de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur & devenoit aigre dans la diſpute. Il n'étoit pas celui des amis de M. Helvetius pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une penſion, il fut celui de ſes amis pour lequel il eut le plus d'attention & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des ſciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation. Mais il étoit connu des gens de lettres comme un eſprit étendu, juſte & profond, qui avoit des connoiſſances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors pour ſubſiſter qu'une place qui ne convenoit point à ſon caractere. Il reçut de M. Helvetius une penſion de mille écus qui lui valut l'indépendance, le loiſir de cultiver les lettres, & le plaiſir de ſentir & de publier qu'il devoit ſon bonheur à ſon ami. Ce digne ami, lorſque M. Saurin voulut

ſe marier, l'obligea d'accepter les fonds de la penſion qu'il lui faiſoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le ſecourir. Quelque ſoin qu'il ait pris de cacher ſes bienfaits, nous pourrions préſenter une liſte d'hommes connus qu'il a obligés. Mais nous croirions manquer à ſa mémoire, ſi nous oſions nommer ceux qui ont eu la foibleſſe de rougir de ſes ſecours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ſes lumieres, ſa philoſophie ſaine, la ſageſſe de ſa conduite, la variété de ſes talents, l'enjouement de ſon eſprit, la facilité de ſon commerce, le rendoient agréable à pluſieurs ſortes de ſociétés. Son indifférence même étoit utile à ſa conſidération. Les ennemis de ſes amis, ſûrs de n'être pas ſes ennemis, le voyoient avec plaiſir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce ſiecle brillant dont notre ſiecle aime à s'entretenir. Sa

mémoire étoit remplie d'anecdotes intéreſſantes, qu'il rendoit plus intéreſſantes encore par la maniere de les placer. Ses contes & ſes plaiſanteries faiſoient penſer. Les femmes, les hommes de la cour, les artiſtes, les poëtes, les philoſophes aimoient ſa converſation.

M. Helvetius faiſoit ſa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un diſciple qui venoit propoſer ſes doutes avec modeſtie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & de Locke. Ce qu'il apprit ſur-tout de Fontenelle, c'eſt le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ſes idées.

Monteſquieu n'étoit alors que l'auteur des lettres Perſanes. Mais, dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la converſation, M. Helvetius avoit apperçu le guide des légiſlateurs. Monteſquieu devina auſſi quel homme ſeroit un jour ſon ami. Je ne ſais, diſoit-il, ſi Helvetius connoît ſa ſupériorité; mais

pour moi, je ſens que c'eſt un homme au deſſus des autres.

La Henriade, poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'hiſtoire de Charles XII, ſi ſupérieure à toutes les hiſtoires écrites en France, des pieces fugitives qui faiſoient oublier cette foule de riens agréables, ſi communs dans le ſiecle de Louis XIV, une philoſophie lumineuſe répandue ſur pluſieurs genres, beaucoup de génie, pluſieurs ſortes de mérite, attiroient ſur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Perſonne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne ſe rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui, dans leurs lectures, cherchent de bonne-foi du plaiſir ou des modeles, étoient ſes admirateurs. Le reſte à peu près compoſoit le nombre de ſes ennemis. Son amour pour les lettres, ſon art de

louer dont il n'a fait que trop d'uſage, ſa politeſſe, ſon envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. M. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ſes ſecrets les plus chers, c'eſt-à-dire, le deſſein & les deux premiers chants de ſon poëme du bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit conſultés juſqu'à ce moment, & un ami zélé pour ſa gloire.

On voit, par pluſieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvetius; „ Votre premiere épître, lui dit-il, eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains qui rîment pour leurs libraires, qui ſe reſſerrent ſous le compas d'un cenſeur royal, envieux ou timide. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever & tombent en ſe caſſant les jambes! Vous avez un

génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous aſſadir. „

Dans d'autres occaſions, M. de Voltaire donne à M. Helvetius, des conſeils excellents, & que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

„ Je vous dirai, en faveur des progrès, qu'un ſi bel art peut faire entre vos mains : craignez, en atteignant le grand, de ſauter au giganteſque. N'offrez que des images vraies ; ſervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite regle infaillible : la voici. Quand une penſée eſt juſte & noble, il faut voir ſi la maniere dont vous l'exprimez en vers, ſeroit belle en proſe : & ſi votre vers, dépouillé de la rime & de la céſure, vous paroît alors chargé d'un mot ſuperflu ; s'il y a dans la conſtruction le

moindre défaut ; ſi une conjonction eſt oubliée ; enfin, ſi le mot le plus propre n'eſt pas mis à ſa place, concluez que votre diamant n'eſt pas bien enchâſſé. Soyez ſûr que des vers qui auront un de ces défauts ne ſe feront pas relire ; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit. „

Dans une autre lettre, M. de Voltaire reprend M. Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. „ Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'eſt pas un poëte ſublime, mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux & pleins d'images. Il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes expreſſions : il ne s'éleve guere, mais il ne tombe pas ; & d'ailleurs ſes ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe ; vous voyez tout en grand. Votre pinceau eſt fort & hardi ; la nature vous a

mieux doué que Deſpréaux : mais vos talents, quelque grands qu'ils ſoient, ne ſeront rien ſans les ſiens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette ſuite d'idées, ces liaiſons, cet art aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque choſe d'auſſi-bien travaillé que vous imaginez noblement. „

Quelques hommes d'eſprit, mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, diſoient ſouvent à M. Helvetius que la métaphyſique, & en général la philoſophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire ; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le raſſuroit.

„ Soyez perſuadé, lui diſoit-il, que la ſublime philoſophie peut fort bien

parler le langage des vers. Elle eſt quelquefois poétique dans la proſe du pere Mallebranche. Pourquoi n'achéveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? c'étoit un poëte manqué; & vous êtes né poëte. „

M. de Voltaire avoit raiſon. Eſt-ce que Lucrece chez les Romains, & Pope chez les Anglois, n'ont pas fait deux poëmes philoſophiques & pourtant admirables?

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à M. Helvetius qu'il devoit ſon temps à d'autres études qu'à celle de la poéſie & de la philoſophie. „ Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes les connoiſſances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnaſſe de vos talents. Ils vous honoreront ſans doute, parce que vous ne négligerez

jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette beſogne ſe fait comme on regle la dépenſe de ſa maiſon & le livre de ſon maître-d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penſer ? eh ! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers Romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus. „

Atticus continua. Il eſt d'uſage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils ſont chargés de s'inſtruire des différentes branches des revenus, de veiller ſur les commis & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, M. Helvetius viſita ſucceſſivement la Champagne, les deux Bourgognes & le Bordelois ; & nulle part il ne ſe fit une loi de donner toujours raiſon aux prépoſés de la ferme, & toujours tort aux peuples. Il ne vouloit

point recevoir l'argent des confiſcations; & ſouvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame. Mais, depuis, M. Helvetius ne fit de belles actions qu'à ſes propres dépens, & les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être ſouvent orateur du peuple auprès de ſa compagnie & du miniſtre. On venoit d'employer, dans les ſalines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine appellée graduation, qui diminuoit la conſommation du bois, mais auſſi la qualité du ſel. M. Helvetius propoſa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du ſel. Il eſt aiſé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorſqu'on venoit d'y établir un nouveau droit ſur les vins, qui déſoloit la ville & la province. Il écrivit à ſa compagnie contre le nouveau

droit, & fut indigné des réponſes qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à pluſieurs bourgeois de Bordeaux : „ Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous aſſembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne ſont pas deux cent. Je me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra juſtice. „

Heureuſement ce conſeil de jeune homme ne fut pas ſuivi. Mais de retour à Paris, M. Helvetius appuya ſi bien les plaintes des Bordeloïs, qu'il obtint la ſuppreſſion de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des ſubalternes, il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il propoſoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'eſt ainſi qu'il ſe rendoit

utile, à la fois, à la ferme & à la nation. Ces ſervices ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits eſprits, & il leur propoſoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance, & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il ſoulageoit, le commerce des gens de lettres, ſes études & ſes maîtreſſes lui faiſoient à peine ſupporter les inconvénients de ſon état. Son pere, qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit rembourſé ſes fonds; & malgré ſes dépenſes en plaiſirs & en bonnes œuvres, il ſe trouvoit encore des ſommes conſidérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entiérement aux lettres & à la philoſophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre ne rendroit pas malheureuſe.

Chez madame de Graffigni, ſi connue

par le joli roman des lettres Péruviennes ; il vit mademoiſelle de Ligniville, & fut frappé de ſa beauté & des agréments de ſon eſprit. Mais avant de ſonger à l'épouſer, il voulut la connoître. Il la voyoit ſouvent ſans lui parler de ſes deſſeins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'obſervation, il vit que mademoiſelle de Ligniville avoit l'ame élevée ſans orgueil, qu'elle ſupportoit ſa mauvaiſe fortune avec dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la ſimplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers ſa retraite, & lui en fit la propoſition qui fut acceptée. Mais avant de ſe marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

M. Helvetius, par complaiſance pour ſon pere, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour que pour la finance. Il fut très-ſenſible aux bontés de la reine. Cette princeſſe aimoit les gens d'eſprit,

& traita bien M. Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ſes lumieres & ſes vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de ſervice & lui laiſſoit l'emploi de ſon temps.

Il ſe maria enfin au mois de juillet 1751, & partit ſur le champ pour ſa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux ſecretaires qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général. Mais il leur étoit néceſſaire. L'un d'eux, nommé Bandot, étoit chagrin, cauſtique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. Helvetius dans ſon enfance, il ſe permettoit de le traiter toujours, comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaiſirs de ce Bandot étoit de diſcuter avec ſon maître la conduite, l'eſprit, le caractere, les ouvrages de ce maître indulgent. La diſcuſſion ne finiſſoit jamais que par la plus violente ſatyre. M. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois en le quittant, il

diſoit à madame Helvetius : „ Mais eſt-il poſſible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Bandot? Non, ſans doute; mais enfin j'en ai un peu : & qui eſt-ce qui m'en parleroit, ſi je ne garde pas Bandot? „

Il n'étoit occupé dans ſes terres que de ſes ouvrages, du bonheur de ſes vaſſaux, & de madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme milord Bolingbroke, dans une de ſes lettres à Swift : „ je n'ai plus que pour ma femme, l'amour que j'avois autrefois pour tout ſon ſexe. „

Il avoit ceſſé depuis deux ans de travailler à ſon poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches ſur l'homme. Dès ſes premieres méditations, il avoit entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduiſirent à d'autres; & il étoit livré entiérement à la philoſophie, lorſqu'en 1755 il perdit ſon pere. Je n'ajouterai qu'un mot

mot à ce que j'ai dit de ce médecin illuſtre. Il connoiſſoit parfaitement ſon fils; c'eſt-à-dire, qu'il avoit de grandes lumieres, & qu'il étoit ſans préjugés. Il vit avec plaiſir ce fils ſacrifier une grande fortune à l'eſpérance de la gloire. M. Helvetius regretta beaucoup un ſi excellent pere. Il refuſa de recueillir ſa ſucceſſion qu'il vouloit laiſſer entiérement à ſa mere. Après de longues conteſtations, il obtint qu'elle en conſerveroit la plus grande partie. La mort de ſon pere étoit le premier malheur qui juſqu'alors eût troublé ſa vie heureuſe, & ſuſpendu ſes occupations. Il les reprit dès qu'il en eût la force, & enfin en 1758, il donna le livre de l'*eſprit*, dont je vais faire l'analyſe.

Il commence par examiner ce qu'on entend par le mot *eſprit*. Il eſt tantôt la faculté de penſer, & tantôt la maſſe d'idées & de connoiſſances raſſemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquierent par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens; elles ſe conſervent par la mémoire, qui n'eſt que la premiere impreſſion continuée, mais affoiblie. Ce don d'acquérir des idées par les ſens, & de les conſerver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoiſſances bornées, & nous laiſſeroit ſans arts, ſans mœurs & ſans police, ſi la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux; c'eſt à nos mains flexibles que nous devons notre induſtrie; & ſans cette induſtrie, occupés dans les forêts du ſoin de nous défendre, & de diſputer notre ſubſiſtance, à peine aurions-nous formé quelques ſociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les ſens nous tranſmettent les idées, ont des rapports avec nous & entr'eux. L'eſprit humain s'éleve à la connoiſſance de ces rapports: voilà ſa puiſſance & ſes bornes. L'appercevance

de ces rapports eſt ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'eſt ſentir.

La couleur que je nomme *rouge*, agit ſur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune*. L'idée de cette différence eſt un jugement; ce jugement eſt une ſenſation compoſée de ſenſations reçues dans le moment ou conſervées dans la mémoire. Les notions mêmes de force, de puiſſance, de juſtice, de vertu, &c. quand on les analyſe, ſe réduiſent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout dans l'homme ſe réduit donc à ſentir.

L'homme eſt ſujet aux erreurs. Elles ont trois cauſes : les paſſions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les paſſions nous trompent, parce

qu'elles nous font voir les objets ſous une ſeule face. Le prince ambitieux fixe ſon attention ſur l'éclat de la victoire & ſur la pompe du triomphe. Il oublie les inconſtances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte préſente des fantômes, & ne laiſſe point d'entrée à la vérité. L'amour eſt fertile en illuſions. " Vous ne m'aimez plus, diſoit mademoiſelle de Caumont à Poncet, vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez. "

L'ignorance eſt la cauſe des erreurs dans les queſtions difficiles. C'eſt faute de connoiſſances que la queſtion du luxe a été ſi long-tems agitée, ſans être éclaircie. De grands hommes en ont fait l'apologie, d'autres la ſatyre.

Sur l'abus des mots, troiſieme cauſe de nos erreurs, M. Helvétius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir

au philoſophe Anglois. Il fait voir que les ſens faux donnés aux mots, *eſpace*, *matiere*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les ſources de beaucoup d'erreurs en métaphyſique & en morale. La *matiere* n'eſt que la collection des propriétés communes à tous les corps. *L'eſpace*, n'eſt que le néant ou le vuide; conſidéré avec les corps, il n'eſt que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'abſence des bornes. L'*amour-propre* eſt un ſentiment gravé en nous par la nature, & qui devient vertueux ou vicieux, ſelon la différence des goûts, des paſſions, des circonſtances. La *liberté* de l'homme conſiſte dans l'exercice volontaire de ſes facultés.

Paſſons au ſecond diſcours.

L'eſprit a plus ou moins l'eſtime du public, ſelon que les idées ſont neuves, utiles & agréables. Ce ne ſont pas leur nombre, leur étendue qui emportent notre eſtime; c'eſt le rapport qu'elles ont

avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainſi c'eſt la reconnoiſſance ou la vengeance qui louent, ou qui mépriſent.

Les idées les plus eſtimables ſont celles qui flattent nos penchants. Le premier des livres pour Charles XII, c'eſt la vie d'Alexandre; pour une femme ſenſible, c'eſt le poëte qui peint l'amour. C'eſt notre intérêt qui nous fait adopter ou rejetter l'opinion des autres.

Il eſt vrai qu'il y a ſur la terre un petit nombre de philoſophes conduits par l'amour du vrai, qui eſtiment de préférence les idées lumineuſes : mais ces philoſophes ſont en ſi petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reſte du genre humain n'eſtime que les idées qui flattent ſon opinion ou ſon intérêt. Un ſot n'a que de ſots amis. Auguſte, Louis XIV, le grand Condé vivoient avec les gens d'eſprit. Sous un monarque ſtupide, diſoit la reine Chriſtine, toute ſa cour l'eſt, ou le devient.

Lorſque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage eſt établie, nous les louons ſouvent ſans les eſtimer. Nous n'avons pas pour eux une eſtime ſentie, mais une eſtime ſur parole. Telle eſt l'eſtime générale pour Homere, que tout le monde loue, & qui n'eſt lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de ſoi la plus haute idée; & n'eſtime dans les autres que ſon image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le ſybarite, la prude & la coquette ſe mépriſent. Le philoſophe qui vivra avec de jeunes gens ſera l'imbécille, le ridicule de la ſociété. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun ſincérement que leur ſorte d'eſprit eſt la plus eſtimable.

Ainſi la grande ſociété, la nation ſe diviſe en petites ſociétés, qui ſelon leurs occupations, leur rang, leur état, eſtiment la ſorte d'eſprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour on eſtime ſur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils ſoient pour la plupart frivoles, ineptes, ignorants.

Si les petites ſociétés n'eſtiment que l'eſprit qui eſt plus près de leur eſprit, le public n'accorde ſon eſtime qu'à l'eſprit qui eſt utile au public.

En conſéquence de cette vérité, l'eſprit qui réuſſit dans les ſociétés particulières, réuſſit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage ſont honneur à la nation, & ne réuſſiſſent pas dans les ſociétés particulieres.

Si le public ne rend aucun honneur à l'eſprit médiocre, c'eſt qu'il n'eſt jamais d'aucune utilité. Si pourtant dans certaines circonſtances, des eſprits médiocres, devenus généraux ou miniſtres, ſont honorés, c'eſt qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour

les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talents qu'à la comédie Françoiſe.

Après la mort des hommes en place & des artiſtes, ceux-ci ſont les plus honorés, parce que la poſtérité jouit de leurs travaux, & que les autres ne ſont utiles qu'à leur ſiecle.

Certains eſprits célebres dans quelques pays & quelques ſiecles, ne le ſont point dans d'autres ſiecles & dans d'autres lieux. Les ſophiſtes, les théologiens, ſi illuſtres autrefois, recueillent le mépris des ſiecles éclairés. Les farces de Scarron réuſſiſſoient avant que l'on eût vu Moliere.

Il y a pourtant des idées qui plaiſent dans tous les lieux & dans tous les temps: les unes ſont inſtructives, les autres ſont agréables. Il y en a des unes & des autres dans Homere, Virgile, Corneille, le Taſſe, Milton, qui ne ſe ſont point bornés à peindre une nation ou un ſiecle,

mais l'humanité. Il eſt peu d'hommes aſſez mal organiſés pour être inſenſibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaiſirs des ſens, & ſur-tout ceux de l'amour, ſont également du goût de tous les peuples. Les philoſophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'eſtime de tous les ſiecles; & dans tous les ſiecles, on aime les poëtes qui ont fait aimer la vertu. Mais qu'eſt-ce que la vertu?

Dans les ſociétés particulieres, on donne ce nom aux actions utiles à ces ſociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des loix un parent coupable, paſſe pour vertueux.

Le miniſtre qui refuſe ſes amis, ſes parents, les courtiſans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & mal-honnête.

Dans les cours, on appelle prudence

la fauſſeté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les tréſors de l'état; le nom d'aimable au prince qui accorde à ſes favoris, à ſa maîtreſſe des emplois importants au bonheur de l'état.

Comment donc ſavoir ſi on eſt vertueux? Dirige-t-on toutes ſes actions au bien du plus grand nombre; on eſt vertueux. Oui, la vertu n'eſt que l'habitude de diriger ſes actions au bien général. C'eſt en la conſidérant ſous ce point de vue qu'on peut s'en former des idées nettes & préciſes que les moraliſtes n'ont point eues juſqu'à préſent.

Les uns, à la tête deſquels eſt Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, ſelon eux, eſt l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau eſſentiel. Les autres, à la tête deſquels eſt Montaigne, prétendent que les loix de la vertu ſont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuſe au nord, eſt ſouvent vertueuſe

au midi. Les premiers, pour n'avoir point conſulté l'hiſtoire, errent dans un dédale de mots. Les ſeconds, pour n'avoir point médité ſur l'hiſtoire, ont penſé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'eſt donc que le deſir du bonheur général. Les actions vertueuſes ſont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus ſtupides, dans leurs coutumes les plus ſingulieres, ont en vue leur bonheur; & ſi dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroiſſent coupables, c'eſt que dans ces pays ces actions ſont utiles. Le vol fait avec adreſſe étoit honoré à Sparte, parce que dans cette republique toute militaire, & où il n'y avoit point l'eſprit de propriété, la vigilance & l'adreſſe étoient des qualités utiles. En Chine, où la population eſt exceſſive, il eſt permis au pere d'expoſer ou de tuer ſes enfants. Cette loi, ſi

cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, & par conſéquent eſt utile. Enfin, c'eſt par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuſes.

Mais, dans tous les pays, on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui; mais c'eſt qu'on eſt perſuadé que ces actions produiſent un bien, ſoit pour ce monde, ſoit pour l'autre : & j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que ſur la préférence donnée à des ſociétés particulieres ſur la ſociété générale : ce qui ſeul les rend vicieuſes.

Quel bien font au monde & à la patrie les auſtérités des moines & des fakirs? De quelle utilité peut être la folie des Indiens qui ſe font dévorer par les crocodiles?

Il eſt des crimes de préjugé, comme il eſt des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuiſent à perſonne. Quel mal fait le bramine qui épouſe une vierge, & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poiſſon?

Les vertus de préjugé ſont quelquefois des habitudes atroces, comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfants, pour en compoſer une pâte qui, ſelon les prêtres, rend les guerriers invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'aient pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuiſibles à la ſociété, & plus d'eſtime pour les pratiques minutieuſes & indifférentes que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles &

des vertus de préjugé, il ſuit qu'il y a chez les peuples deux eſpeces de corruption, l'une politique & l'autre religieuſe. Celle-ci peut n'être pas criminelle quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talents, de véritables vertus.

La corruption politique prépare au contraire la chûte des empires. Le peuple en eſt infecté, lorſque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption ſe joint quelquefois à l'autre. Alors les moraliſtes ignorants les confondent; mais elles ſont ſouvent ſéparées. La corruption religieuſe n'eſt ſouvent que l'amour du plaiſir, & inſpirée par la nature qu'elle ſatisfait ſans la dégrader. La corruption politique eſt l'effet du gouvernement.

C'eſt dans la légiſlation & l'adminiſtration des empires qu'il faut chercher la cauſe des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moraliſtes ne ſont

que ſatisfaire leur vanité, & ne produiſent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos ſentiments, & nos ſentiments ſont l'effet de la nature ou des loix.

Il faut moins cenſurer le luxe, qui peut être néceſſaire à un grand état, & la galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, & des vertus politiques, que l'inſtitution qui fait de l'homme un lâche, un eſclave, un frippon ou un ſot.

Il eſt des moraliſtes hypocrites. Ce ſont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui ſe déchaînent contre quelques excès dans la jouiſſance des plaiſirs.

D'après les principes poſés ci-deſſus, on peut faire un catéchiſme dont les préceptes ſeront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en ſeroit inſtruit, ne ſeroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus

de

de préjugé. Le légiſlateur plus éclairé ne donneroit que des loix utiles, & les loix ſeroient reſpectées.

L'inexécution des loix prouve toujours l'ineptie du légiſlateur. La récompenſe, la punition, la gloire, l'infamie ſont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, & créer des hommes illuſtres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les légiſlateurs ont deux moyens; l'un d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général, l'autre de hâter les progrès de l'eſprit. Mais, pour hâter ces progrès, il faut ſavoir ſi l'eſprit eſt un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'eſt le ſujet du troiſieme diſcours.

Tous les hommes ont des ſens aſſez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets; ils ont les mêmes beſoins, & ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organiſés ſont capables d'attention. Tous apprennent leur langue; tous apprennent à lire, & conçoivent au moins les premieres propoſitions d'Euclide. Cela ſuffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention; & pour faire ces efforts, il faut avoir des paſſions.

Ce ſont les paſſions qui fécondent l'eſprit & l'élevent aux grandes idées. Ce ſont elles qui ont formé & conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, &c. Ce ſont elles qui ont inſpiré les vaſtes projets, les moyens extraordinaires, les mots ſublimes qui ſont les ſaillies des ames fortement paſſionnées.

On devient ſtupide dans l'abſence des paſſions.

Les princes montrent quelquefois de l'eſprit pour s'élever au deſpotiſme. Leurs deſirs ſont-ils remplis? ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la

pareſſe, & ils s'abrutiſſent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes ſont-ils ſuſceptibles du même degré de paſſion?

L'origine des paſſions eſt dans la ſenſibilité phyſique, dans l'amour du plaiſir, & la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare, en ſe privant de tout, ſe propoſe de s'aſſurer les moyens de jouir des plaiſirs, & de ſe dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la pourſuite des grandeurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'eſt que le deſir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu: tous ont donc la puiſſance de s'élever aux plus grandes idées, & de faire de grandes

choſes. Les hommes nés égaux deviennent différents par les loix & par l'éducation, qui doit préparer à l'obéiſſance & au reſpect pour les loix. L'éducation eſt trop négligée; mais pour ſavoir bien ce qu'elle peut faire ſur les eſprits, il eſt important de fixer d'une maniere préciſe les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'eſprit. C'eſt ce que nous allons voir dans le quatrieme diſcours.

Le nom de génie n'eſt donné qu'aux eſprits inventeurs. Leur invention porte ſur les détails ou ſur le fonds des choſes. C'eſt le travail excité par les paſſions, & ſur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaiſons. Les objets dont il eſt entouré, les circonſtances où il eſt placé déterminent & bornent le génie.

L'imagination eſt l'invention des images, comme l'eſprit eſt l'invention des

idées; elle brille dans les deſcriptions, les tableaux. Les peintures ſont ou grandes ou voluptueuſes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie. L'auteur qui en eſt privé, eſt toujours en deçà ou au delà de la nature. Celui qui n'a que de l'eſprit s'éloigne toujours de la ſimplicité.

L'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées nouvelles qui n'ont pas aſſez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainſi Machiavel & Monteſquieu ſont des génies; la Rochefoucault & la Bruyere ſont des hommes d'eſprit.

Le talent eſt l'aptitude à un ſeul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'eſprit eſt fin quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'eſprit eſt fort quand il produit des

idées propres à faire de fortes impreſſions.

Il eſt lumineux quand il rend clairement des idées abſtraites.

Il eſt étendu lorſqu'il ſaiſit un enſemble & voit des rapports éloignés.

Il eſt pénétrant, profond, lorſqu'il voit tout dans les objets.

Le bel eſprit tient plus au choix des mots & des tours qu'au choix des idées.

L'eſprit du ſiécle, l'eſprit du monde eſt frivole & porté ſur de petits objets : s'il s'occupe un moment des grands hommes & des ouvrages célebres, il cherche à les rabaiſſer. C'eſt le dieu de la raillerie qui conſidere, avec un ris malin & un œil moqueur, le Panthéon, l'égliſe de St. Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'eſprit, ſont les effets de la force ou de la vivacité des paſſions. Le

bon ſens eſt l'effet de leur modération. Il ſe borne preſque à l'eſprit de conduite.

Mais il eſt, dit-on, des peuples qui paroiſſent inſenſibles aux paſſions de la vertu & de la gloire. Eſt-ce la faute du climat, eſt-ce celle du gouvernement?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Daus ces républiques, les hommes peu paſſionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques ſe corrompent, quand les honneurs & les plaiſirs ſont attachés à la tyrannie, à la puiſſance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles, ſeront des Marius & des Catilina.

La conſidération eſt une gloire diminuée. Lorſqu'elle eſt attachée au crédit, elle fait des flatteurs & des intrigants. L'argent eſt-il plus honoré que la vertu? On voit aux Cincinnatus, aux Catons,

ſuccéder les Craſſus & les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux ſont également l'effet du plaiſir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un deſir ſecret d'être deſpote, parce que chaque homme a du plus au moins le deſir de faire ſervir les autres à ſon bonheur.

Il ne faut pas toujours des talents & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviſer les ordres des citoyens, par répandre une ſorte d'anarchie, par faire deſirer à une partie de la nation l'abaiſſement de l'autre. Il fait enſuite briller le glaive de la puiſſance, met les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouffer les lumieres, & proſcrit également les Séneques & les Traſéas.

Mais les deſpotes donnent à la ſoldateſque, qui leur eſt toujours dévouée, le

ſentiment de ſa force, & finiſſent par être ſes victimes.

L'hiſtoire des empereurs de Rome & de Conſtantinople, des ſultans des Turcs, des Czars, &c. ſont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de leſe-majeſté, eſt donc l'homme qui conſeille à ſon prince de porter à l'excès, & de faire ſentir ſon autorité.

Les deſpotes, maîtres abſolus des peuples qui n'oſent les cenſurer, n'ont plus d'intérêt de s'inſtruire. Leurs miniſtres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de juſtice, ni d'adminiſtration, aucune idée de vertu. Ainſi l'aviliſſement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des miniſtres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la légiſlation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays où la puiſſance eſt partagée entre le peuple, les grands, les rois, la néceſſité où ſe

trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'ils ont de tout penſer & de tout dire, donnent aux ames de la force & de l'élévation.

Une petite ville de Grece a produit plus de belles actions & de grands hommes, que tous les riches & vaſtes empires de l'orient.

La force des paſſions eſt proportionnée aux récompenſes qu'on leur propoſe. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou, en exaltant l'avarice des Eſpagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les diſciples de Mahomet & d'Odin, dans l'eſpérance de poſſéder les houris ou les valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres menent à la conſidération ou à la fortune, elles ſont cultivées avec ſuccès.

Le bon ſens, qui eſt l'effet des paſſions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout eſt dans l'ordre,

il remplit aſſez bien les grandes places. Faut-il réformer des abus; il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inſpiré par les paſſions fortes qui fonde ou répare la conſtitution des empires.

Le goût eſt la connoiſſance de ce qui doit plaire à tous les hommes, ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette derniere ſorte par l'habitude de comparer des jugements. On acquiert le goût de la premiere ſorte, qui eſt le vrai goût, par la connoiſſance profonde de l'humanité.

Pour réuſſir dans les arts, les ſciences, les affaires, il faut d'abord être perſuadé qu'on n'excelle pas dans pluſieurs genres très-différents. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres.

Il eſt pluſieurs talents excluſifs. Il y a même certaines qualités, & même, ſi je

l'oſe dire, certaines vertus particulieres, exclues par certains talents. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On vante la modération d'un philoſophe, & on ſe plaint de ſon peu de ſenſibilité, ſans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de ſon ame le talent de l'obſervation. On veut que l'homme de génie ſoit toujours ſage, & on oublie que le génie eſt l'effort des paſſions rarement compatibles avec la ſageſſe.

On peut connoître ſi on eſt né pour les grandes choſes, à trois ſignes certains, 1°. ſi on aime aſſez la gloire pour lui ſacrifier toutes les autres paſſions; 2°. ſi on admire vivement les belles actions ou les ouvrages conſacrés par les ſuffrages de tous les ſiecles; 3°. ſi on aime véritablement les grands hommes de ſon temps. Après avoir donné ces idées ſur les différentes ſortes de talents, l'auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la ſcience de l'éducation, qui eſt la

connoiſſance des moyens propres à former des corps robuſtes, des eſprits éclairés, des ames vertueuſes. Ces moyens dépendent abſolument du gouvernement. Sous un mauvais gouvernement, la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes, ni éclairés, ni vertueux, parce qu'ils veulent toujours leur bonheur, & que ſous les tyrans, les lumieres & la vertu ne conduiſent point au bonheur.

Voilà un extrait fidele du livre de l'*eſprit*. Il ne s'eſt point fait d'ouvrage où l'homme ſoit vu plus en grand & mieux obſervé dans les détails. On a dit de Deſcartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire de M. Helvetius, qu'il l'a connu. Il eſt le premier qui ait fondé la morale ſur la baſe inébranlable de l'intérêt perſonnel. Il eſt celui des philoſophes qui a le plus diſſipé ces nuages, ces faux ſyſtêmes qui nous déguiſent à nous-mêmes, & nous donnent de fauſſes idées de la vertu. Son livre eſt la production d'une ame vraiment

touchée des malheurs qui affligent les grandes ſociétés. Perſonne n'a mieux fait ſentir ſur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvénients de toute conſtitution politique, où les avantages du petit nombre ſont préférés au bonheur du grand nombre. „ Athéniens, diſoit Solon, vous ſerez ſi convaincus qu'il eſt de votre intérêt de ſuivre mes loix, que vous ne ſerez pas tentés de les enfreindre. „

Voilà ce que doivent dire tous les légiſlateurs, & ce que leur preſcrit M. Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au deſſus de bien d'autres. C'eſt le ſtyle. Il eſt par-tout clair & noble. Lorſque l'auteur parle d'une vérité nouvelle, ou abſtraite, il n'eſt que ſimple & précis. A-t-il accoutumé votre eſprit à ces idées neuves; ſon ſtyle prend de la majeſté, de la force & des graces. A-t-il à vous préſenter une de ces vérités qui intéreſſent plus particuliérement les hommes,

il la pare des richeſſes de ſon imagination ; & cette imagination, toujours ſoumiſe à la philoſophie, l'embellit ſans l'égarer. Elle ne ſert qu'à rendre les vérités plus ſenſibles, &, pour ainſi dire, plus palpables. C'eſt dans la même vue qu'il répand dans ſon livre tant de contes plaiſants ou intéreſſants. Ces contes ſont des apologues ; & s'il les a un peu prodigués, il faut ſe reſſouvenir qu'il écrivoit en France, & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorſque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philoſophes l'eſtimerent ; les petits moraliſtes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlerent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raiſon. Une femme célebre par la ſolidité & les agréments de ſon eſprit, diſoit de M. Helvetius : „ C'eſt un homme qui a dit le ſecret de tout le monde. „

Les théologiens préparerent un plan de

perſécution qu'ils firent précéder par des critiques abſurdes. On diſoit dans le journal chrétien & dans des mandements emphatiques, „ que le pernicieux livre de l'*eſprit* étoit une vapeur ſortie de l'abyme; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte, un ſerpent qui tendoit des embûches; qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, ſans reſpect pour Origene, qui a dit expreſſément que l'homme opere par la raiſon & la bête par l'inſtinct; que l'auteur a tort de parler de légiſlation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut ſavoir là deſſus; qu'il n'y a rien dans les livres ſacrés, ni dans les SS. Peres de ce qui eſt contenu dans le livre de l'eſprit; que l'amour de la gloire & l'amour de la patrie doivent être condamnés comme paſſions, parce que toutes les paſſions ſont les fruits du péché. „

D'autres théologiens auſſi lumineux, diſoient: „ que la philoſophie des encyclopédiſtes

clopédiſtes & de M. Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la poſtérité, & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit d'âge en âge le bon grain ſemé dans le champ du pere de famille.

M. Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité; il ne penſa pas même à répondre à des accuſations ſi vagues & ſi abſurdes. Comment l'auroit-il fait? Comment prouver, dit Paſcal, qu'on n'eſt pas une porte d'enfer? il eut quelque inquiétude lorſqu'il fut ménacé d'une cenſure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une ſuite de quelques-unes des propoſitions condamnées par cette faculté, juſtifiera bien le mépris de M. Helvetius.

" La ſenſibilité phyſique produit nos idées, ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les ſens. "

" Le deſir de notre bonheur ſuffit pour nous conduire à la vertu. "

« C'eſt par des bonnes loix qu'on rend les hommes vertueux. »

« La douleur & le plaiſir font penſer & agir les hommes. »

« Il faut traiter la morale comme les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale. »

« C'eſt à la différente maniere dont le deſir du bonheur ſe modifie qu'on doit ſes vices & ſes vertus. »

« Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts. »

« Les actions vertueuſes ſont les actions utiles au public. »

« De tous les plaiſirs des ſens, l'amour eſt le plus vif. »

« Il faut moins ſe plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des légiſlateurs, qui ont toujours mis en oppoſition l'intérêt particulier & l'intérêt général. »

" Un ſot porte des ſottiſes, comme le ſauvageon porte des fruits amers, &c. &c. "

Quelque temps après que cette cenſure eut paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jéſuite, prêcherent à Paris & à la cour contre le livre de l'*eſprit*.

La haine des moliniſtes & des janſéniſtes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accuſoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en juſtifier, les uns & les autres ſe piquoient d'un grand zele contre les philoſophes. Les janſéniſtes avoient plus de crédit dans le parlement, & les moliniſtes à Verſailles. Les janſéniſtes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jéſuites vouloient ſe faire honneur à la cour de le perſécuter.

Il faut leur rendre juſtice, pluſieurs d'entr'eux étoient amis de M. Helvétius, autant que des jéſuites peuvent être amis.

Il avoit ménagé leur ordre, & dans ſon ouvrage, où il ſe moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un ſeul jéſuite. Ces peres lui en ſavoient gré, & d'abord ils parlerent de ſon livre avec modération ; ils lui donnerent même quelques éloges. Mais les janſéniſtes s'étant déclarés les perſécuteurs de M. Helvetius, les jéſuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier eccléſiaſtique ſe déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit ſe taire avec bienſéance. Enfin le parlement étant près de ſévir, les jéſuites furent humiliés de n'avoir point encor cabalé.

L'un d'eux, ami depuis 20 ans de M. Helvetius, (& cette qualité m'empêchera de le nommer) imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à ſon ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philoſophe. Il ourdit une intrigue contre ſon ami & ſon bienfaiteur, & la ſuivit avec l'activité & la perfidie affectueuſe d'un prêtre de cour

Il propoſa d'abord à M. Helvetius de ſigner une petite rétractation qui devoit, diſoit-il, lui ramener les bontés de la reine, & le préſerver des fureurs janſéniſtes. M. Helvetius conſentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans ſa préface, " que ſi contre ſon attente, quelques-uns de ſes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt du genre humain, il déclaroit d'avance qu'il les déſavouoit; & que ſans garantir la vérité d'aucune de ſes maximes, il ne garantiſſoit que la droiture & la pureté de ſes intentions. "

Le jéſuite ſe fit d'abord valoir d'avoir obtenu une eſpece de rétractation; mais il en vouloit une plus préciſe, plus détaillée & ſur-tout humiliante. Il inſpiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montroit à M. Helvetius la néceſſité de s'y réſoudre, & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à Mdme. Helvetius pour l'effrayer : mais il écrivoit à une femme courageuſe, déterminée à paſſer avec ſon mari & ſes enfants

dans les pays étrangers. Il réuſſit mieux auprès de la mere de M. Helvetius. Elle fut perſuadée que ſon fils devoit à la reine les démarches que cette princeſſe lui demandoit. Elle inſiſta & déchira long-tems le cœur de M. Helvetius, ſans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans ſon livre avec une bienſéance & une réſerve qui devoient le mettre à l'abri de la cenſure. Et de plus il s'étoit ſoumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un cenſeur royal dont il avoit reſpecté les jugements. Comment donc pouvoit-il être coupable? Quand même ſon livre auroit été répréhenſible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au cenſeur; & c'eſt ce qu'on fit craindre à M. Helvetius. Il ne pouvoit ſoutenir l'idée qu'il alloit être la cauſe de la diſgrace, peut-être même de la perte d'un homme eſtimable; & pour le ſauver, il ſigna ce qu'on voulut.

Ainſi, pour avoir démontré que l'unique

maniere de rendre les hommes vertueux & heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, M. Helvetius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en ſe relevant : *E però ſi muove.* La poſtérité a été de ſon avis; & plus elle s'éclairera, & plus elle penſera comme M. Helvetius.

On croit bien que ſa ſoumiſſion n'appaiſa pas les prêtres. Il reçut ordre de ſe défaire de ſa charge, & M. Tercier, ſon cenſeur, fut deſtitué de ſa place de premier commis aux affaires étrangeres. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jéſuites. Les janſéniſtes vouloient aller plus loin. Le parlement, qui aſſurément n'entendoit pas le livre de l'*eſprit*, alloit pourſuivre M. Tercier & M. Helvetius, lorſqu'un arrêt du conſeil qui ſe bornoit à ſupprimer le livre, ſauva l'auteur & le cenſeur.

Tandis qu'une ſecte de théologiens ſe

ménageoit le plaiſir d'humilier M. Helvetius, & qu'une autre ſe flattoit de l'eſpérance de le faire brûler, les journaliſtes de France mêlerent leur voix à celle de ces tigres. Ils traiterent le livre de l'*eſprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'éleve au-deſſus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées, & le ſont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journaliſtes que de ne pas entendre M. Helvetius.

On l'accuſa de n'avoir rien dit que les anciens n'euſſent dit avant lui. Sans doute pluſieurs des vérités qui ſe trouvent dans ſon livre, ſe trouvent chez les anciens. Mais là, elles ſont éparſes, iſolées, ſans qu'on ait apperçu les rapports qui ſont entr'elles. Dans M. Helvetius au contraire, elles ſont liées, elles s'appuient & forment le ſyſtême de l'homme.

Cette vérité, toutes nos idées nous viennent des ſens, ſe trouve dans Ariſ-

tote & dans Epicure ; mais ce n'eſt que dans Locke qu'elle eſt développée, demontrée, & qu'elle fonde la connoiſſance de l'eſprit humain ; par conſéquent, c'eſt à Locke qu'elle appartient.

Ce qui eſt vice au nord & vertu au midi, eſt dans Montaigne comme dans Helvetius : mais dans Montaigne, cette vérité eſt donnée comme un phénomene, dont on ignore la cauſe ; dans M. Helvetius la cauſe en eſt aſſignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les proferent comme de ſimples aſſertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités & les rendent plus fécondes.

On accuſa M. Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Monteſquieu ; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas ſaiſi l'enſemble du livre de l'*eſprit*, où de

l'eſprit des loix. La chaîne des idées échappe dans Mr Monteſquieu, parce qu'il eſt obligé d'omettre ſouvent les idées intermédiaires. Mais cette chaîne n'exiſte pas moins. Elle échappe dans M. Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'eſprit frappé de pluſieurs détails, perd de vue la ſuite des idées principales; mais cette ſuite n'eſt pas moins dans l'ouvrage.

On oſa dire que M. Helvetius anéantiſſoit toutes les vertus, parce qu'il faiſoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions. Mais qu'eſt-ce que M. Helvetius entend par le mot d'intérêt? l'amour du plaiſir, l'averſion de la douleur. A quoi ſe réduit donc ce qu'il dit? à cette vérité éternelle, que ſoit dans la vertu, ſoit dans les plaiſirs, le deſir de notre bonheur eſt toujours notre mobile.

On l'accuſa auſſi de favoriſer la cor-

ruption des mœurs & le libertinage, parce qu'il parle de l'enthouſiaſme de vertu & de gloire, que l'amour des femmes a ſouvent inſpiré chez les Spartiates, les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes de M. Helvetius, que ſi le libertinage régnoit chez un peuple, les femmes ſeroient trop peu eſtimées, pour que le deſir de leur plaire devînt un mobile puiſſant, & que quand les plaiſirs ſont communs ou faciles, on ne les achete ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme M. Helvetius de parler froidement des vertus privées & ſeulement utiles à de petites ſociétés. Ce n'eſt pas qu'il ne ſentît l'eſtime qui leur eſt due; il les poſſédoit toutes. Mais elles ſont moins ſon objet que les vertus qui contribuent au bonheur & à la gloire des nations; & quand ces grandes vertus ſont une fois établies par de bonnes loix, les autres en deviennent la ſuite néceſſaire.

Ce que le commun des lecteurs a le

moins pardonné à M. Helvetius, c'eſt d'avoir prétendu que tous les hommes naiſſoient avec la même diſpoſition à l'eſprit, & qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation & le travail ne puſſent élever au rang de génie. Selon lui, c'eſt l'éducation ſeule qui diſtingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la conſtitution phyſique; il ſuppoſe que l'organe intérieur qui reçoit les ſenſations, eſt le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces ſenſations de la même maniere, qu'il opere dans tous avec la même facilité, & qu'enfin les circonſtances ſeules & l'éducation ont fait Newton géometre, Homere poëte, Raphaël peintre, & tel critique un ſot. Il emploie toutes ſes forces pour établir cette opinion; & il faut convenir que, juſqu'à préſent, il ne l'a pas perſuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il réſulte l'évidence d'une très-grande vérité : c'eſt qu'en général, pour étendre & former nos talents,

nos qualités, nous comptons trop ſur la nature & pas aſſez ſur l'éducation. Cette maxime de Locke, que nous naiſſons les diſciples des objets qui nous environnent, eſt miſe dans tout ſon jour par M. Helvetius. Il faut dire encore que ſi chaque homme n'eſt pas né avec les mêmes diſpoſitions qu'un autre homme, les hommes conſidérés en maſſe ſont réputés égaux. Le légiſlateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés; & ſes loix, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choiſir perſonne pour inſpirer à lui ſeul la vertu ou le génie. C'eſt au philoſophe qui obſerve les hommes dans le détail à voir les différences que la nature a miſes entr'eux. Mais ces différences s'anéantiſſent aux yeux du légiſlateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce ſiecle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquiſition; mais que cette

condamnation follicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré & réimprimé. Pluſieurs hommes revêtus des premieres dignités de l'égliſe, & entr'autres, le cardinal Paſſionnei, s'empreſſerent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaiſir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome la ſottiſe & la méchanceté des prêtres François.* Tous les journaux d'Italie le comblerent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre *queſta è un opera che all'uminatà apporterà infaillibilmente un gran-vantagio.* Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deé rallegrars, eſſendo ſicuro della gratitudine, & della ſtima che per lui avranno iveri dotti, è quelli che ben comprendono le di lui grande idée.*

Le ſuccès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit pluſieurs éditions dans la premiere année. En Ecoſſe

MM. Hume & Robertſon en parlerent comme d'un ouvrage ſupérieur. Pluſieurs poëtes Anglois le célébrerent. Il n'eut de critiques dans cette iſle éclairée que celles d'un petit nombre de partiſans que s'y conſerve la philoſophie de Platon, embellie & rendue ſpécieuſe par milord Shafsterburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre de M. Helvetius. Le fameux Gottſcheid mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit que, ſi le livre de l'*eſprit* „ a été condamné en France & dans un pays qui croit à l'infaillibilité du pape, il doit réuſſir chez les proteſtants & dans les pays où les hommes ont conſervé leurs droits. „ Il ajoute que l'auteur vient de détruire pluſieurs préjugés funeſtes à ſa patrie, & qu'il éclaire le monde ſur les principes de la morale & de la légiſlation.

Son livre fut lu avec avidité dans toutes

les cours d'Allemagne, & il fut reçu avec les mêmes tranſports en Suede & juſqu'en Ruſſie. La reine de Suede diſoit à un homme qu'elle honoroit de ſa confiance : " que je voudrois m'entretenir avec M. Helvetius! je voudrois au moins qu'il fût le plaiſir qu'il me donne. Ecrivez-lui de ma part combien je l'admire. „

L'ambaſſadeur de France à Pétersbourg lui écrivoit : " J'ai trouvé, en arrivant, l'eſprit Ruſſe auſſi occupé du vôtre, que tout le reſte de l'Europe. Et c'eſt avec un grand plaiſir que je me charge d'être l'interprète des gens éclairés de cette nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux ſur vos qualités. Comme citoyen & comme miniſtre, je dois connoître & faire connoître tout ce qui honore ma patrie. „

Le petit nombre de François dont les ſuffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de *l'eſprit* avec éloge dans leurs ouvrages, & le défendoient avec chaleur dans

dans la converſation. M. de Voltaire donnoit à M. Helvetius les témoignages les plus flatteurs de ſon eſtime.

Vos vers ſemblent écrits par la main d'Apollon:
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoiſſance:
Votre livre eſt dicté par la ſaine raiſon.
Partez vîte, & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un aſyle; il le conſole, il le ſoutient, il l'encourage. Il lui ſouhaite & lui propoſe de vivre dans une entiere indépendance, où il puiſſe faire uſage de ſon amour pour la vérité, de ſon éloquence & de ſon génie. Il écrit en même temps à d'autres perſonnes qu'il eſt le partiſan le plus zélé de M. Helvetius; que notre nation eſt bien ridicule, & que ſi-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde eſt alarmé, comme ſi les Anglois faiſoient une deſcente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre de l'*eſprit* n'auroit fait à ſon auteur que des diſciples & des amis; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importans, les Anglois n'ont que des philoſophes qui nous inſtruiſent,

& des marins qui nous donnent ſur les oreilles. Il invite ſur-tout ſes compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penſer, & leur profond mépris pour les fadaiſes de l'école. Il aſſure que depuis long-temps il n'a pas vu un ſeul honnête homme qui, ſur les choſes eſſentielles, ne penſât comme M. Helvetius.

Tant de ſuffrages illuſtres, les éditions du livre de l'*eſprit* qui ſe ſuccédoient rapidement, ſon ſuccès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit ſe rendre d'avoir fait un livre utile au genre humain, les ſignes éclatants de la reconnoiſſance univerſelle, le doux ſentiment de ſa gloire, guérirent bientôt les bleſſures qu'avoient fait à M. Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il paſſoit la plus grande partie de l'année à ſa terre de Voré. Bon mari & bon pere, content de ſa femme & de ſes enfants, il y goûtoit tous les plaiſirs de la vie domeſ-

tique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux mêmes qui étoient le moins faits pour le ſentir. Une femme du monde diſoit en parlant d'eux : " Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfants. „

M. Helvetius s'étoit préparé depuis long-tems une autre ſource de bonheur. A peine avoit-il été poſſeſſeur de ſa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à ſon caractere de bienfaiſance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vaſſeconcelle. Il ne poſſédoit qu'un petit bien chargé de redevances au ſeigneur; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. M. Helvetius, en achetant la terre, achetoit auſſi les droits ſur les ſommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau ſeigneur, ne manquerent pas d'exiger avec rigueur tout ce qui lui étoit

dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorſqu'on lui annonça M. de Vaſſeconcelle. Celui-ci dit à M. Helvetius que l'état de ſes affaires ne lui avoit pas permis depuis pluſieurs années de payer ce qu'il devoit au ſeigneur de Voré; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante & les arrérages d'une année. Il ajouta que ſi on en exigeoit davantage, & ſi on continuoit les procédures, on le ruineroit ſans reſſource. Il pria M. Helvetius de donner ordre à ſes gens d'affaires de ceſſer leurs pourſuites. " Je ſais, lui dit M. Helvetius, que vous êtes un galant homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me paierez à l'avenir comme vous le pourrez; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter. " Il lui donne une quittance générale. M. de Vaſſeconcelle ſe jette à ſes genoux en s'écriant: " Ah! Monſieur, vous ſauvez la vie à ma femme & à cinq enfants. „ M. Helvetius

le releve en l'embraſſant, lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre, & lui fait accepter une penſion de 1000 liv. pour élever ſes enfants.

D'autres gentilshommes, ou voiſins ou vaſſaux de M. Helvetius, eurent recours à lui dans leurs beſoins; pluſieurs furent prévenus. Ceux qui, pendant la guerre, avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfants à élever, un bien en déſordre, pouvoient compter ſur le ſeigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette claſſe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Etang qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçus de M. Helvetius.

Si ſes fermiers eſſuyoient quelque perte, ſi l'année n'étoit pas féconde, il leur faiſoit d'abord des remiſes, & ſouvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ſes terres un chirurgien, homme de mérite.

Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout, & dont les remedes étoient diſtribués à tous ceux qui en avoient beſoin. Dès qu'un payſan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à ſon état. M. Helvetius alloit le voir ſouvent, il le conſoloit, il avoit ſoin qu'il fût bien ſervi; quelquefois il le ſervoit lui-même. Il avoit une maniere aſſez ſûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la choſe conteſtée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de payſans qui montroient des mœurs & de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites qui avoient toute la groſſiéreté de leur état, mais qui étoient juſtes & faiſoient du bien.

Il a fait ſouvent jouir ſes amis d'un ſpectacle délicieux, celui de ſon arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfants venoient l'entourer, l'embraſſer, pouſ-

ſoient des cris & verſoient des larmes de joie. A ſon départ, ſon caroſſe étoit long-temps ſuivi d'une foule de ſes vaſſaux ou ſeulement de ſes voiſins.

Il excitoit le travail dans toutes ſes terres; & il vouloit exciter l'induſtrie à Voré, parce qu'elle pouvoit ſeule donner aux habitants une aiſance que leur refuſe la ſtérilité du terrein. Il eſſaya de faire faire du point d'Alençon. Mais, juſqu'à préſent cet eſſai n'a pas réuſſi; il a été plus heureux dans une autre entrepriſe. Après avoir été trompé par des agents infideles, ou peu intelligents, il a enfin établi une manufacture de bas au métier qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il paſſoit toutes ſes matinées à méditer & à écrire. Le reſte du jour il cherchoit de la diſſipation. Il aimoit la chaſſe; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il eſt vrai

qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenſes ſéveres; mais les gardes qui le connoiſſoient ne portoient pas fort loin la ſévérité. Un jour, un payſan vient chaſſer juſques ſous les fenétres du château. M. Helvetius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la premiere occaſion. Dès le lendemain on lui amene le coupable. M. Helvetius fort en colere ſe leve, & court au chaſſeur que deux gardes traînoient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment: " mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : ſi vous aviez beſoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé? Je vous en aurois donné. „ Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au payſan, & lui fit donner du gibier.

Cependant madame Helvetius, indignée de l'inſolence des braconniers, aſſu-

roit ſon mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chaſſes. Il en convint & promit d'uſer de rigueur. Il ordonna à ſes gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit ſur ſes terres, & de le déſarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un payſan qui chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil, & le conduiſent en priſon, dont il ne ſortit qu'après avoir payé l'amende. M. Helvetius, informé de cette aventure, va trouver le payſan, mais en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer les reproches de madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit ſe paſſer entr'eux, il lui paie le prix de ſon fuſil, & lui rend la ſomme à laquelle l'amende & les fraix pouvoient ſe monter. Madame Helvetius de ſon côté n'étoit pas tranquille. Elle diſoit à ſes enfants : " Je ſuis la cauſe que ce pauvre homme eſt ruiné: c'eſt moi qui ai excité votre pere à faire punir les braconniers. „ Elle ſe fait conduire chez celui qui lui faiſoit tant de pitié;

elle demande à quoi ſe monte la ſomme de l'amende & des fraix, & le prix du fuſil. Elle paie le tout; & le payſan reçut l'argent ſans manquer au ſecret qu'il avoit promis à M. Helvetius.

La même année, à ſon retour à Paris, il lui arriva une petite aventure qui prouve que ſa philoſophie & ſa bonté ne le quittoient jamais. Son carroſſe fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois, & qui pouvoit ſe détourner aiſément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M. Helvetius impatienté traita de coquin le conducteur de la charrette. " Vous avez raiſon, lui dit le payſan, je ſuis un coquin & vous un honnête homme; car je ſuis à pied & vous êtes en carroſſe. Mon ami, lui dit M. Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer.„ Il lui donne ſix francs, & le fit aider par ſes gens à ranger la charrette.

Après avoir paſſé ſept ou huit mois dans

ſes terres, il ramenoit ſa famille à Paris, & y vivoit dans une aſſez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumieres & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la ſemaine aux ſimples connoiſſances. Ce jour-là, ſa maiſon étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation & de beaucoup d'étrangers : princes, miniſtres, philoſophes, grands ſeigneurs, littérateurs étoient empreſſés de connoître M. Helvetius.

Un genre de vie ſi délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre & connoître cette nation célebre, à qui l'Europe doit tant de lumieres. Il vouloit voir l'effet des bonnes loix & d'une adminiſtration vigilante. Il partit pour Londres au mois de mars 1764; il fut reçu du roi, des hommes en place, des ſavants, comme devoit l'être un homme illuſtre que ſa réputation avoit devancé. Il vit les campa-

gnes, il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette inſolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitants de Londres.

En traverſant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un poſtillon mal-adroit le renverſa; les glaces de la chaiſe furent briſées, & le poſtillon qui avoit été fort froiſſé, jettoit des cris. M. Helvetius que les éclats des glaces avoient bleſſé, ſortant de ſa chaiſe les mains ſanglantes, ne s'occupa que du poſtillon. Quelques payſans qui étoient accourus pour les ſecourir, remarquerent ce trait d'humanité, & le firent remarquer à d'autres. Dans le moment, M. Helvetius fut environné de tous les habitants du bourg. Tous s'empreſſoient de lui offrir leur maiſon, leurs chevaux, des vivres, enfin des ſecours

de toute eſpece. Pluſieurs, & même des plus riches, vouloient lui ſervir de poſtillons.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfants. Ce qu'on appelle en France l'eſprit de ſociété leur eſt preſque inconnu. Mais ils jouiſſent beaucoup des douceurs de la vie domeſtique. L'eſprit de ſociété raſſemble à Paris des hommes qui ont le beſoin des amuſements frivoles. L'eſprit de ſociété raſſemble les Anglois pour s'occuper des intérêts de l'état & de la proſpérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les diſſipations, parce qu'ils ont des jouiſſances ſolides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus ſouvent le ſigne de la folie que l'expreſſion du bonheur; mais on y voit l'aiſance & un ſage emploi du temps. On voit un peuple ſérieux, occupé & content. M. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & ſouffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année ſuivante aux inſtances du roi de Pruſſe, & de pluſieurs princes, qui depuis long-temps l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on ſavoit qu'il pouvoit ſe déterminer à voyager, les inſtances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit preſſé de ſe rendre à Berlin & de voir un grand homme. Le roi de Pruſſe voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Il l'entretint ſouvent, & prit pour ſa perſonne & ſon caractere l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs princes d'Allemagne, & ſur-tout à Gotha.

Il remarquoit en général dans toutes ces cours & dans la nobleſſe Allemande, de la philoſophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il réſulte de cet eſprit que ſous le joug de pluſieurs princes, dont la plupart ſont deſpotiques, le peuple n'eſt point miſérable. M. Helvetius avoit alors

quelque crainte d'être encore perſécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant, ſi la perſécution s'étoit renouvellée contre lui, l'Angleterre eſt le pays qu'il auroit choiſi pour aſyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit diſſous l'ordre des jéſuites. Cette ſociété d'intrigants, cette cabale éternelle, à laquelle ſe rallioient tous les ambitieux ſans mérite, cette ſociété funeſte aux mœurs & aux progrès des lumieres, n'avoit point été proſcrite par des philoſophes. Ils auroient détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlements, pour la plupart janſéniſtes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, & les individus avec barbarie.

M. Helvetius avoit appris que ce jéſuite qui avoit abuſé de ſa confiance, & trahi ſon amitié, ce jéſuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, &

animé contre lui les tartuffes de la cour, étoit confiné dans un village, où il ſouffroit dans ſa vieilleſſe la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. " Portez-les, lui dit-il, au pere ***, mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offenſé, & il ſeroit humilié de recevoir mes ſecours. „

M. Helvetius, dans ſa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*eſprit;* mais il ne vouloit plus rien donner au public. Il voyoit la philoſophie perſécutée par des cabales puiſſantes, ſe former peu de diſciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé; mais il n'en étoit pas étonné. " La vérité, diſoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre humain, ni même à aucune de ces grandes ſociétés qu'on appelle les nations, eſt ſouvent oppoſée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes qui ſont à la tête des peuples. Ici vous avez de

de grands corps qui ſont tous remplis de ce qu'on appelle l'eſprit de corps. Ils tendent ſans ceſſe à uſurper les uns ſur les autres, & tous ſur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les ainés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment ſera reçu de ces corps un philoſophe qui viendra leur dire : avant tout, ſoyez citoyens, voilà vos fonctions; rempliſſez-les avec zele; voilà vos droits, conſervez-les ſans les étendre? Là, des miniſtres d'un eſprit borné, & d'un caractere altier, incapables de voir les abus qui ſe ſont introduits, & ceux qui tiennent à la conſtitution de l'état, ſont conduits par la routine & la ſuivent; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre? c'eſt ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philoſophie vient leur montrer. Ils ont des fantaiſies, des projets pour leurs favoris, leurs parents. Croyez-vous qu'ils puiſſent entendre dire ſans impatience, qu'ils ne doivent

avoir en vue que le bien de l'Etat ? Qu'ont-ils à deſirer ? De ne point éprouver de contradiction. Et pour cela que faut-il faire ? Oter à l'autorité toutes ſes bornes, dût-on lui ôter toute ſa ſolidité. Mais ces abus que les miniſtres reſpectent ou tolerent, à qui ſont-ils nuiſibles ? A la patrie, qui n'eſt qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? Aux grands. Jugez ce que ces grands penſeront d'une ſecte d'hommes qui leur propoſent d'être modérés & juſtes. Le prince, les grands ſont environnés de prêtres, qui, dans les ſiécles d'ignorance régnoient ſur les princes & ſur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils ſeront moins reſpectés, & on les verra comme des hommes ſouvent dangereux. Peut-on leur ſavoir mauvais gré de l'eſpece de rage avec laquelle ils déchirent la philoſophie ? Doit-on s'étonner qu'ils ſoyent bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puiſſance ; il nous charge de l'appren-

dre aux peuples? Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes loix, à donner l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, & laiſſez-nous faire: cela eſt plus aiſé.

" Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, & celle des courtiſans; ces gens-là laiſſeront-ils établir en paix que leurs fortunes ne ſont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un uſage odieux? Pourront-ils conſentir qu'on les faſſe rougir de ces mêmes richeſſes, qui ſont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la philoſophie doit être pourſuivie dans les palais & juſques dans les cabanes, par les claſſes de la ſociété, qui du moins, pour un moment, déterminent l'opinion; & devant qui la philoſophie a-t-elle à ſe défendre? Quels ſont ſes juges? Des ſots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres eſtimables, qui ſans être au nombre des philoſophes,

adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'eſprit ſont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les déteſtent. Vous auriez compté plus d'un bel eſprit dans les détracteurs de Deſcartes & de Corneille, & plus près de nous dans ceux de Voltaire, de Monteſquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philoſophie réduit le bel eſprit, & les petits talents à leur juſte valeur, & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus qui s'élevent contre toute liberté de penſer. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philoſophie y eſt honorée & heureuſe ? c'eſt qu'en Angleterre l'intérêt général & l'intérêt particulier ne ſont point oppoſés; c'eſt qu'il y regne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, ſi l'eſprit de citoyen, ſi les vraies vertus renaiſſoient jamais chez les nations où la philoſophie eſt perſécutée, elle y auroit de

la conſidération. Si ces nations au contraire tombent ſur le deſpotiſme, & par conſéquent ſe corrompent de plus en plus, la philoſophie y ſera proſcrite pour jamais.

C'eſt d'après ces idées que M. Helvetius étoit revenu à ſon premier talent, & qu'il ne s'occupoit plus que de ſon poëme du bonheur. Ce talent qu'il avoit laiſſé ſans en faire uſage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le ſixieme chant, & par une partie du quatrieme, qu'il a compoſé l'été dernier. Il comptoit travailler encore pluſieurs années à cet ouvrage, & le donner lorſque ſes amis & lui en ſeroient contents. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771 quelques changements dans ſon humeur & dans ſes goûts. On ne lui trouvoit pas ſa ſérénité ordinaire. Il aimoit moins les converſations qu'il avoit le plus

aimées. L'exercice le fatiguoit, il n'alloit preſque plus à la chaſſe. Ce changement n'alarmoit pas ſa famille & ſes amis. On étoit bien loin de le regarder comme un ſigne de décadence. On l'attribuoit à des cauſes morales. Ces dernieres années ont été l'époque des malheurs publics, auxquels M. Helvetius fut fort ſenſible. Le déſordre des finances, & le changement dans la conſtitution de l'état, répandirent une conſternation générale. Un grand nombre de ſuicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, ſont de triſtes preuves de cette conſternation. Des maux phyſiques l'augmentoient encore, Les récoltes n'étoient point abondantes. Tandis que la diſette a duré, les aumônes de M. Helvetius n'ont pas permis à ſes vaſſaux d'en ſouffrir. Dans ces années malheureuſes, il a prolongé ſon ſéjour à ſa campagne, qui lui devenoit plus chere par le beſoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs le ſpectacle d'une miſere qu'il ne

pouvoit ſoulager, lui rendoit triſte le ſéjour de Paris. Il y faiſoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduiſoit chez lui, avec beaucoup de myſtere, quelques nouveaux objets de ſa généroſité. Souvent en leur préſence, il diſoit à ſon valet de chambre : " Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort. „

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ſes libéralités ſur d'aſſez mauvais ſujets ; & on lui en faiſoit des reproches. " Si j'étois roi, diſoit-il, je les corrigerois ; mais je ne ſuis que riche, & ils ſont pauvres ; je dois les ſecourir.

Sa bonne conſtitution & une ſanté rarement altérée ſembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il ſentoit qu'il perdoit ſes forces. Une attaque de goutte qui ſe portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoiſſance, & bientôt la vie.

Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à ſa famille, à ſes amis, aux infortunés, & à la philoſophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature auſſi-bien que M. Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la ſanté & le génie. Dans ſa jeuneſſe il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans ſon caractere, c'eſt-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageuſe & naturellement révoltée contre l'injuſtice & l'oppreſſion.

Perſonne n'a dû être plus convaincu que lui, que pour réuſſir à tout il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon danſeur, habile à l'eſcrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poëte, grand philoſophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais ſans paſſion, & entraîné par les ſens; il n'avoit pas dans l'amitié de

préférence excluſive. Il y portoit plus de procédés que de tendreſſe. Ses amis dans leurs peines le trouvoient ſenſible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu néceſſaires. Sa converſation étoit ſouvent celle d'un homme rempli de ſes idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit aſſez la diſpute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penſer ceux qu'il en croyoit capables; il diſoit qu'il alloit avec eux *à la chaſſe des idées.* Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; & il ſe paroit ſi peu de ſa ſupériorité, que pluſieurs hommes d'eſprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps ſans la deviner. Il craignoit le commerce des grands; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec paſſion, & c'eſt la ſeule paſſion qu'il ait éprouvée; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inſpiré ſes bienfaits. Perſonne ne les

a cachés avec plus de ſoin. Il n'auroit pas donné à ſes plaiſirs un temps qu'il deſtinoit à l'étude; & dans ſa jeuneſſe même, lorſqu'il étoit retiré dans ſon cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.

LE BONHEUR,

POEME

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le poëte cherche dans quel état & dans quelle ſorte de biens la nature a placé le bonheur. Il interroge la ſageſſe, qui lui montre les avantages & les inconvénients de ce que l'homme appelle des biens: d'abord les plaiſirs de l'amour; ils rendent l'homme heureux pendant quelques moments: mais le dégoût & l'ennui les ſuivent; & ceux qui ſe ſont trop abandonnés à ces plaiſirs, ſe trouvent dans un âge avancé, ſans reſſource pour le bonheur. La ſageſſe lui montre les plaiſirs & les troubles de l'ambition, ſes ravages & ſes crimes. Le poëte conclud que ſi les grandeurs ſont une ſource de plaiſir, elles donnent encore moins le bonheur que les voluptés des ſens.

PLONGÉ dans les ennuis, l'homme, diſois-je un jour,
Eſt-il donc au malheur, condamné ſans retour?

Quels vents impétueux, ô puiſſante ſageſſe !
De l'iſle du bonheur me repouſſent ſans ceſſe ?
Que d'écueils menaçants en défendent les bords !
O ſi tous les mortels jettés loin de ſes ports,
Par les courants divers des opinions folles,
Sont au milieu des mers, des vaiſſeaux ſans bouſ-
ſoles,
Viens me ſervir de guide : eh, que puis-je ſans toi ?

J'ai cherché le bonheur ; il a fui loin de moi.
Tenant en main le fil d'une fauſſe eſpérance,
J'erre dans les détours d'un labyrinthe immenſe.
Eſt-ce dans les plaiſirs, les biens ou la grandeur
Que l'homme doit pourſuivre & trouver le bon-
heur ?

Sageſſe, c'eſt à toi de réſoudre mes doutes :
De la félicité daigne m'ouvrir les routes.
Je dis ; & d'un ſommeil les ſonges conſolants
Ont calmé, par degrés, le trouble de mes ſens.
Les cieux ſe ſont ouverts : dans l'azur d'une nue,
La ſageſſe ſoudain s'eſt offerte à ma vue.
Simple dans ſes diſcours, aimable en ſon accueil,
Elle n'affecte point un pédanteſque orgueil.
D'une fauſſe vertu dédaignant l'impoſture,
Elle-même applaudit aux leçons d'Epicure.
Indulgente aux humains, ſon front impérieux
De ſa paiſible cour n'écarte point les jeux.

Je viens, dit-elle, ici partager tes allarmes;
De tes humides yeux je viens tarir les larmes,
T'apprendre qu'au haſard portant toujours tes pas,
Tu cherches le bonheur où le bonheur n'eſt pas.
Marche aux divers ſéjours qu'habitent la molleſſe,
La fiere ambition, la ſordide richeſſe;
Tu verras qu'en ces lieux, l'inſenſé ne pourſuit
Que le fantôme vain d'un bonheur qui le fuit.

Elle dit: je me trouve au centre d'un bocage;
Une onde vive & pure en rafraîchit l'ombrage.
Sous un berceau de myrte eſt un trône de fleurs;
L'art en a de ſa main nuancé les couleurs.
Du concert des oiſeaux mon oreille eſt charmée.
D'arbriſſeaux odorants la terre eſt parfumée;
Leurs eſprits exaltés ont embaumé les airs.
Aux charmes de l'amour tous mes ſens ſont ouverts.
Dans ces lieux enchantés tout reſpire l'ivreſſe.

C'eſt ici, dit mon guide, où regne la molleſſe.
Je la vois: que d'attraits à mes regards ſurpris!
Les roſes de ſon teint en animent les lis.
Son corps eſt demi-nu, ſa bouche demi-cloſe:
Sur l'albâtre d'un bras ſa tête ſe repoſe.
Des flammes du deſir ſon œil étincelant,
Appelle le plaiſir ſur ſon ſein palpitant.

Du folâtre zéphir l'haleine careſſante,
Souleve mollement ſon écharpe flottante :
Sa coquette pudeur aux tranſports des amants
Oppoſe ces ſouris, ces refus agaçants,
Ces prieres, ces cris, cette foible défenſe,
Qui flattant leur eſpoir & provoquant l'offenſe,
Au deſir enhardi permet de tout oſer.

Mais quel charme inconnu me force à m'arrêter ?
Je vois des champs en fleurs, voluptueux théatre,
Où variant ſes yeux la vive Hébé folâtre.
Là conduit par les ris, je m'avance & je vois
Des nymphes s'enfoncer dans l'épaiſſeur d'un bois.
Leur beau corps eſt couvert d'un gaze légere,
Qu'en replis ſur leur ſein attache l'art de plaire :
Obſtacle aux doux plaiſirs, mais obſtacle impuiſſant ;
Le voile eſt déchiré, l'amour eſt triomphant.
L'amant donne & reçoit mille baiſers de flamme,
Sur ſa brûlante levre, il ſent errer ſon ame ;
De ſes ſoupirs preſſés le boſquet retentit.
Dans les bras du plaiſir la beauté s'embellit.

Plus loin, près d'un ruiſſeau, ſont les jeux de la lutte ;
C'eſt là qu'à ſon amant une amante diſpute,
Le myrte des faveurs que ſa main veut cueillir.

Je les vois tour-à-tour s'éviter, s'aſſaillir.
La nymphe tombe enfin ſur l'arene étendue.
Que de ſecrets appas ſont offerts à la vue!
A des cris impuiſſants ſa pudeur a recours,
Les eaux ont réfléchi leurs jeux & leurs amours.

Je le ſens, dis-je alors, tout ſage eſt Sybaryte.
Cherche-t-on le bonheur; c'eſt ici qu'il habite.
Reine de ces beaux lieux, je ſuis à vos genoux;
Prêtreſſes du plaiſir, je me conſacre à vous.

Mais déja les amants, plus froids dans leurs careſſes,
Au ſein des voluptés épuiſoient leurs tendreſſes;
Leurs yeux ne brilloient plus des flammes du deſir,
Et la langueur en eux ſuccédoit au plaiſir.
Dans ces lieux fortunés, hélas! dis-je, ô ſageſſe!
Le rapide bonheur n'eſt qu'un éclair d'ivreſſe.
Eh quoi! pour ranimer les beſoins ſatisfaits,
La beauté n'auroit plus que d'impuiſſants attraits?
Ici rien n'eſt durable. Il eſt vrai, dit mon guide,
Lorſqu'à ces jeux divers la jeuneſſe préſide,
Si tu vois au plaiſir ſuccéder les langueurs,
Si les ronces déja croiſſent parmi les fleurs;
Quand Hébé diſparoît, le ciel ici n'envoie
Que des chagrins cuiſants ſans mélange de joie.

Et ce temple où ton œil cherche encor le bonheur,
Foulé par les dégoûts, n'eſt qu'un ſéjour d'horreur.
Elle dit : Hébé fuit ; déja ſur ces bocages,
Borée au front neigeux raſſemble les nuages ;
Et ſur un char obſcur, tranſporté par les vents,
Le froid hiver détruit le palais du printemps.
De ſes rameaux alors la feuille eſt détachée ;
L'onde ſe conſolide & l'herbe eſt deſſéchée ;
Un noir brouillard ſuccede à la clarté du jour.
Sur le trône où régnoient la molleſſe & l'amour,
Que vois-je ? c'eſt l'ennui ; monſtre qui ſe dévore,
Qui ſe fuit en tout lieu, ſe retrouve & s'abhorre.
Son front livide eſt ceint d'un rameau de cyprès.
Les amants près de lui pouſſent de vains regrets ;
Ces malheureux qu'alors aucun tranſport n'enflamme,
Sondent avec effroi le vuide de leur ame.

Déja l'infirmité, les yeux éteints & creux,
Le corps moitié courbé ſur un bâton noueux,
A de l'âge caduc hâté le lent outrage,
Et de ſon doigt d'airain ſillonné leur viſage.
Ils invoquent la mort, eſpoir du malheureux :
Et la trop lente mort ſe refuſe à leurs vœux.

Ah ! m'écriai-je alors ? dans ce temple champêtre,
Le bonheur ne fait donc que luire & diſparoître !

Sybaryte,

Sybaryte, pourquoi ces regrets impuiſſants ?
Tant de plaiſirs paſſés font tes malheurs préſents.

Il pouvoit être heureux, répliqua la ſageſſe,
Que l'amour de plaiſirs eût ſemé ſa jeuneſſe,
L'amour eſt un préſent de la divinité.

. . . . . .

Il pouvoit en jouir ; mais il devoit en ſage
Se ménager, dès-lors, des plaiſirs de tout âge.
Que lui ſervent hélas ! ces regrets ſuperflus ?
L'inutile remords n'eſt qu'un malheur de plus.

O mon fils, il ne ſait au printemps de ſa vie
Goûter qu'un ſeul plaiſir ; la ſource en eſt tarie.
Trop ſenſible à ſes maux, tu plains un malheureux :
Toutefois il l'eſt moins qu'un fol ambitieux.

Il eſt d'heureux inſtants, où plein de ſa tendreſſe,
Un amant en voudroit éterniſer l'ivreſſe.
Mais il n'en eſt aucun, où libre de deſir,
L'ambitieux voulût s'arrêter pour jouir.
La grandeur qu'il obtient toujours porte avec elle
L'impatient eſpoir d'une grandeur nouvelle.
De cet eſpoir rempli naît un deſir nouveau ;
C'eſt d'eſpoir en eſpoir qu'il arrive au tombeau.

Elle dit, & du temple où régnoit la molleſſe,
Tranſporté tout-à-coup au char de la ſageſſe,
Nous volons : ſes courſiers en traverſant les airs,
Sous leurs rapides pieds font jaillir les éclairs.
Mais ſoumis, dans leur fougue, à la main qui les guide,
Ils fondent tout-à-coup dans une plaine aride.
Là s'élevent des monts couverts, de toutes parts,
De débris & de morts confuſément épars.
Leur croupe ravagée & leurs ſuperbes faîtes
Sont éclairés du foudre & battus des tempêtes.

Quel effroi me ſaiſit ! quels cris tumultueux !
Par quel eſpoir guidé ſur ces monts orageux,
Ce héros tente-t-il d'eſcalader leurs cimes ?
Quel eſt ce roc altier, environné d'abymes,
Qui ſort d'entre ces monts, & ſemble atteindre aux cieux ?

C'eſt cet écueil célebre où les ambitieux,
Etouffant du remords la voix trop importune,
Viennent, dit la ſageſſe, implorer la fortune ;
Revêtir leur orgueil de ces biens apparents,
De ces titres pompeux, ces dignités, ces rangs,
De cette pourpre enfin, de ce pouvoir ſuprême,
Fantôme du bonheur & non le bonheur même.
Au pied de ce rocher, ſur ces débris épars,

Tu vois l'ambition porter des yeux hagards.
Ce monſtre errant ſans ceſſe aux bords de ces abymes,
Rongé par les chagrins, eſcorté par les crimes,
Troublé par le préſent, rarement y peut voir
L'avenir embelli des rayons de l'eſpoir.
La prévoyante crainte, à travers les ténebres,
Le lui montre éclairé par des lueurs funebres.
A lui-même odieux, ſouvent pour le punir,
Le ciel lui rend préſents tous les maux à venir.

O folle ambition! reprenoit la ſageſſe,
Déja gronde ſur toi la foudre vengereſſe.
En vain la trahiſon, la fourbe & les fureurs
Ont applani pour toi la route des grandeurs;
Au trône où tu t'aſſieds, tu portes tes allarmes,
J'y vois ton voile d'or inondé de tes larmes.

Elle dit, & j'entends, ſur ces monts caverneux,
L'ambition pouſſer des hurlements affreux.
Ses cris ſont répétés aux deux bouts de la terre,
Avec un bruit pareil, au bruit ſourd du tonnerre.
Tous les ambitieux accourant à ſa voix,
Par trois chemins divers s'avancent à la fois.
Les premiers, précédés de la pâle épouvante,
Le bras enſanglanté, la tête menaçante,

Marchent en décochant les fleches du trépas;
La déſolation ſe roule ſur leurs pas;
L'eſclavage les ſuit, traînant ſes lourdes chaînes,
Et conjurant la mort de terminer ſes peines.

Tu vois, dit la ſageſſe, avancer les guerriers
Que la victoire a ceints de coupables lauriers.
Fléaux du monde entier, ſes maux ſont leur ouvrage.
Mais quels triſtes accents! quel effroi! quel ravage!
Que la terre à ma vue offre d'aſpects divers!
Devant eux des palais, derriere eux des déſerts.
Ici, vois la terreur, à l'œil fixe, au teint blême,
Qui fuit, s'arrête, écoute & s'effraie elle-même.
Plus loin c'eſt la fureur, la froide cruauté,
Qui de leurs pieds d'airain foulent l'humanité.
L'aveugle déſeſpoir qui nourri pour la guerre,
Le bras nu, l'œil troublé, court, combat & s'enferre.

Vois ces fiers conquérants, ces ſuperbes Romains.
Sous le poids de leur gloire oppreſſer les humains.
Vois les pas des héros marqués par le carnage;
La mort, ſous mille aſpects, préſente à leur paſſage
Les temples de la paix tombant à leurs regards,
Et les arts éperdus fuyant de toutes parts.
Voilà donc les mortels dont la terre en ſilence
Adore les décrets & vante la puiſſance!

Par-tout on leur conſtruit des tombeaux faſtueux ;
D'un pouvoir qui n'eſt plus monuments orgueil-
leux.
On les éleve au ciel ; l'univers les admire ;
Avec ſes deſtructeurs, c'eſt ainſi qu'il conſpire,
Et qu'en déifiant les fureurs des héros,
L'homme les encourage à des crimes nouveaux.

O vous d'un faux honneur imprudemment avide,
Qui dans les champs de mars conſacrez l'homicide,
Puiſſiez-vous, ô mortels, meſurer déſormais
L'héroïſme des rois au bonheur des ſujets !

Mais plus loin quelle troupe, humble en ſa
contenance,
Par des ſentiers obſcurs juſqu'à ces monts s'avance?
Quels mortels affectant le mépris des grandeurs,
Penſent, par ce dédain, parvenir aux honneurs ?
Qui marche devant eux ? La double hypocriſie ;
Monſtre étique & cruel dont l'ame eſt endurcie
A l'horreur des forfaits qu'il ſemble déteſter,
Comme au mépris du dieu qu'il feint de reſpecter ?
Son front ſombre & livide eſt ſouillé de pouſſiere ;
Son inflexible orgueil eſt caché ſous la haire.
Il guide ſur ces monts d'autres ambitieux.
Implacable en ſa haine, il écarte loin d'eux
La tendre charité qui brûlant d'un ſaint zele,
Rend aux humains l'amour que les dieux ont pour
elle.

Des aveugles mortels ſon trône reſpecté
Eſt fondé ſur la fraude & la ſtupidité,
Sur la crainte d'un dieu qu'en ſecret il blaſphême,
Sur la crédulité qui s'aveugle elle-même.
De toutes les vertus zélé perſécuteur,
La paix eſt ſur ſon front & la guerre en ſon cœur,
Avec horreur le ciel & le voit & l'écoute.

Mais détourne la vue, & vois par cette route,
Sur ce même rocher, gravir ce courtiſan,
Au palais d'un viſir, caméléon changeant,
Qui rampant à la cour, dédaigneux à la ville,
Perfide à ſes amis, à l'état inutile,
Et fier du joug des rois qu'il porte avec orgueil,
Attend à leur lever ſon bonheur d'un coup-d'œil.

Que le bonheur ſouvent eſt loin d'un rang ſuprême!
Vois cet infortuné tout ſeul avec lui-même:
Le remords inquiet l'effraie & le pourſuit,
S'enferme en ſes rideaux & le ronge en ſon lit.

Cependant juſqu'au pied de la roche fatale,
Qu'environne la foudre, où la fortune étale
Ces titres, ces grandeurs ſi chers aux préjugés,
Tous les ambitieux s'étoient déja rangés.
Prêts à l'eſcalader, ils s'avancent en foule;
La terre ſous leurs pas mugit, tremble, s'écroule;

Je les vois à l'envi graviſſant ſur ces monts,
S'entre-précipiter dans des gouffres profonds.
Je vois briller l'acier dans leurs mains meurtrieres,
Les orgueilleux Séjans frappés par les Tiberes;
Les Aarons à leurs pieds renverſer les Dathans;
Les Bajazets tomber aux fers des Tamerlans.

Par-tout je rencontrois des objets d'épouvante,
L'effroi glaçoit mes ſens, quand de ſa main puiſ-
ſante,
La fortune auſſi-tôt un bandeau ſur les yeux,
Cherche & prend au haſard un de ces orgueilleux;
Elle-même le place au plus haut de ſon trône.
C'eſt là que ſous le dais l'ambitieux s'étonne,
Se plaint d'être à ce terme où ſon cœur doit ſentir
Le malheur imprévu d'exiſter ſans deſir.
Quoi! diſoit-il, frappé de terreurs légitimes,
Conſumé de remords allumés par mes crimes,
Entouré d'ennemis prêts à me déchirer,
J'aurai donc tout à perdre & rien à deſirer?
Quel malheur eſt le mien? Eh quoi! ma prévoyance
De toutes mes grandeurs m'a fait jouir d'avance?
Quoi! j'y ſuis inſenſible alors que j'y parviens?
J'ai toujours à rougir des honneurs que j'obtiens?
Ouvrage du haſard, mépriſable à moi-même,
Je voudrois m'ignorer dans ma grandeur ſuprême.
Quel plus rude tourment pour un ambitieux,
Que le malheur conſtant d'être vil à ſes yeux?

Surchargé de reſpects ; qui les rend ? la baſſeſſe,
La ſouple trahiſon, le beſoin, la foibleſſe.
De ces lâches reſpects les ſerviles tributs
Sont payés à ma place & non à mes vertus.
Je veux qu'à mes talents je duſſe ma couronne :
C'eſt l'intrigue, dit-on, c'eſt le ſort qui la donne.
Lorſque par mes vertus j'ai ſu la mériter,
La terre trop long-temps a le droit d'en douter.
Oui : ces ambitieux à qui l'on rend hommage,
Sages aux yeux du fou, ſont foux aux yeux du ſage.

Qu'un grand eſt quelquefois petit aux premiers rangs !
Comme il s'anéantit devant les grands talents !
Un nain en eſt plus nain placé ſur les montagnes,
Un géant plus géant debout dans les campagnes.
O grand, de quelqu'honneur que tu ſois revêtu,
Tu n'en impoſes point à l'œil de la vertu !
Dans toi, dans ta grandeur, je ne vois qu'un phoſphore,
Qui brille de l'éclat du feu qui le dévore.
En proie à tes ennuis, affaiſſé ſous leur poids,
Tu ſouffres chaque inſtant les maux que tu prévois.
Je fuis de tes tourments le ſpectacle funeſte,
Sageſſe, arrache-moi d'un lieu que je déteſte.
. . . . . .
. . . . . .
La terre s'ouvre alors, la mer mont & mugit,
L'ambition s'envole & le mont s'engloutit.

LE BONHEUR,

POEME.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Les richeſſes ſont moins les biens réels que le moyen d'en acquérir ; les chercher pour elles-mêmes, c'eſt n'en pas connoître l'uſage. Le riche ignorant éprouve l'ennui, le mépris des hommes à talents, des ſavants. Il ne faut point de connoiſſances dans une fortune bornée : la nature indique les jouiſſances. Il faut des lumieres pour jouir d'une grande fortune qui ne ſeroit qu'à charge, ſi elle ne donnoit de nouveaux goûts. Recherchez donc le commerce des philoſophes & des ſavants : apprenez à penſer avec eux en vous défiant de leurs ſyſtêmes. Les ſtoïciens ont placé le bonheur dans le calme d'une ame impaſſible ; état chimérique dont l'orgueil veut perſuader l'exiſtence ſans en être perſuadé lui-même.

SI l'amour, ſes plaiſirs, le faſte & la grandeur
N'ouvrent point aux mortels le temple du bonheur,

Faudra-t-il le chercher au ſein de la richeſſe ?
On ne l'y trouve point, répliqua la ſageſſe.
La richeſſe n'eſt rien : les ſtériles métaux
N'enferment en leur ſein ni les biens, ni les maux.
L'or a ſans doute un prix qu'il doit à ſon uſage ;
Echange du plaiſir entre les mains du ſage,
Dans celle de l'avare, il l'eſt du repentir.
Sans attrait pour les arts de quoi peut-il jouir !
Non, ce n'eſt pas pour lui que Bouchardon deſſine,
Que Rameau prend la lyre, & Milton imagine ;
Qu'Uranie a levé le plan des vaſtes cieux ;
Que ſur ſon roc encore aride & nébuleux,
Fontenelle répand les fleurs & la lumiere,
Et qu'au pied d'un ormeau le front ceint d'un lierre,
Il inſtruit les bergers à chanter leur plaiſir.

L'opulent accablé du poids de ſon loiſir,
Aux lymbes de l'ennui conduit par l'ignorance,
Cherche en vain le bonheur au ſein de l'abondance.
Fatigué de ſon être, il ne jouit jamais
Que du plaiſir groſſier des beſoins ſatisfaits.
Son imbécillité croît avec ſa richeſſe.

Ne t'en étonne point, ajouta la ſageſſe,
Tout homme à l'ignorance en naiſſant eſt livré ;
Diſciple des objets dont il eſt entouré,

Si du don de penſer il n'a point fait d'uſage,
Si ſon orgueil jaloux l'écarte loin du ſage,
A la caducité parvenu ſans talent,
Son corps eſt d'un vieillard, ſon eſprit d'un enfant.
Ennemi du ſavoir, il lui paroît futile;
L'argent eſt tout pour lui, l'étude eſt inutile.
Tenant, nouveau Midas, toujours l'œil arrêté
Sur l'or, ce vil objet de ſa cupidité,
Sous ſes riches lambris, que fait-il? il végete.
Là, ſa ſtupidité tranquille & ſatisfaite
Voudroit, par ſes mépris, avilir les ſavants:
Du ſein de l'opulence, il inſulte aux talents.

Mais admire, en ſecret, l'écrivain qu'il déprime:
Le dédain eſt ſouvent un aveu de l'eſtime.
De quelqu'éclat, mon fils, dont l'or frappe tes yeux,
Son poſſeſſeur avide eſt rarement heureux.
Il a peu de vertus. Faſtueux, ſouple & traître,
Tyran avec l'eſclave, eſclave avec le maître,
Comme l'ambitieux, jaloux de ſes rivaux,
Sans avoir ſes talents, le riche a ſes défauts.
Peut-être n'eſt-il point aux coups du ſort en butte,
Tel qu'un fier conquérant toujours près de ſa chûte:
Aux grands revers ſans doute il eſt moins expoſé;
Mais auſſi, dit mon guide, il eſt plus mépriſé.
Les dangers que l'on brave ennobliſſent les crimes.
Tous les ambitieux paſſent pour magnanimes;

Souvent plus criminels, ils ſont moins odieux :
La fortune en un jour les perd, nous venge d'eux ;
Et l'eſpoir de leur chûte attiédit notre haine.

Quelle eſt l'ame d'ailleurs aſſez libre & hautaine,
Pour ne voir les grandeurs que d'un œil de mépris ?
Leur éclat en impoſe ; & pour un ſi grand prix,
Chacun portant en ſoi la ſemence du crime,
L'excuſe dans un autre, & quelquefois l'eſtime.

. . . . . .

. . . . . .

Non : bonheur n'eſt pas. . . . . .
Rélégué par le ciel au palais de Plutus.
Où le chercher, diſois-je ? eſt-ce auprès de ces ſages,
Dont le nom eſt encor reſpecté par les âges ?

. . . . . .

. . . . . .

Ils ont été ſouvent de hardis impoſteurs ;
Admirés de la terre, ils l'ont rempli d'erreurs,
Ont fait, dans l'eſpoir vain d'expliquer la nature,
Sous le nom de ſageſſe adorer l'impoſture.

Un Perſe, le premier, ſe dit ami des dieux,
Raviſſeur de la flamme & des ſecrets des cieux,
Le premier en Aſie, il aſſemble des mages,
Enſeigne follureent la ſcience des ſages.
Il peint l'abyme obſcur, berceau des éléments,
Le feu, ſecret auteur de tous leurs mouvements.

Le grand Dieu, diſoit-il, ſur ſon aile rapide,
Fendoit, avant le temps, les vaſtes mers du vuide;
Une fleur y flottoit de toute éternité.
Dieu l'apperçoit, en fait une divinité.
Elle a pour nom, Brama, la bonté pour eſſence;
Ce ſuperbe univers eſt fils de ſa puiſſance.
Par lui le mouvement ſuccédant au repos,
Le pavillon des cieux ſe détache des eaux.
Du ſédiment des mers le Dieu pétrit la terre.
Les nuages épais où roule le tonnerre,
Sont par le choc des vents enflammés dans les airs.
Le brûlant équateur ceint le vaſte univers.
Brama du premier jour ouvre enfin la barriere;
Les ſoleils allumés commencent leur carriere,
Donnent aux vaſtes cieux leur forme & leurs couleurs,
Aux forêts leur verdure, aux campagnes leurs fleurs.

. . . . . .

Ami du merveilleux, foible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule.

Et Zoroaſtre ainſi, par l'orgueil inſpiré,
Egara tout un peuple après s'être égaré.

. . . . . .
. . . . . .

Ce fut en ce moment que l'aveugle ſyſtême
Sur ſon front orgueilleux ceignit le diadême.
De l'énigme des mots couvrant ſa fauſſeté,
Moins il fut entendu, plus il fut reſpecté.
Mais de la Perſe enfin chaſſé par la molleſſe,
Il traverſe les mers, s'établit dans la Grece.
Il connoît, il a vu la cauſe en ſes effets;
Et la terre & les cieux ſont pour lui ſans ſecrets.

Héſiode prétend que ſur l'abyme immenſe
Régnoit le ſombre Erebe & le profond ſilence,
Alors que dans les flancs du chaos ténébreux,
L'amour eſt engendré pour commander aux dieux.
Déja l'antique nuit qui couvre l'Ethérée,
Eſt par les feux du jour à moitié dévorée;
Ils éclairent enfin l'air, la terre & les mers,
Et le feu de l'amour anime l'univers.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Hélas ! ſi du ſavoir les bornes ſont preſcrites,
Si l'eſprit eſt fini, l'orgueil eſt ſans limites.
C'eſt par l'orgueil jadis que Platon emporté
Crut que rien n'échappoit à ſa ſagacité.
Du pouvoir de penſer dépouillant la matiere,
Notre ame, enſeignoit-il, n'eſt point une lumiere,
Qui naiſſe, s'affoibliſſe, & croiſſe avec le corps:
Subſtance inétendue, elle en meut les reſſorts;
Eſprit indiviſible, elle eſt donc immortelle.
L'ame fut tour-à-tour une vive étincelle,
Un atome ſubtil, un ſouffle aérien.
Chacun en diſcourut; mais aucun n'en ſut rien.

Ce n'étoit point aſſez: & l'homme en ſon audace,
Après avoir franchi les déſerts de l'eſpace,
De l'ame, par dégrés, s'éleva juſqu'à Dieu.
Dieu remplit l'univers, & n'eſt en aucun lieu;
Rien n'eſt Dieu, nous dit-il; mais il eſt chaque
choſe.
Puis en longs arguments, il diſcute, il propoſe,
Il forme enfin ſon Dieu d'un mélange confus
D'attributs différents, de contraires vertus.
Trop ſouvent ébloui par ſa fauſſe éloquence,
Cachant ſous de grands mots ſa ſuperbe ignorance,
Il ſe trompe lui-même, & ſourd à ſa raiſon,
Croit donner une idée, & ne forme qu'un ſon.

Au labyrinthe obſcur d'une ſcience vaine,

Falloit-il perdre un temps que la raiſon humaine
Aux premiers jours du monde auroit employé mieux,
A rechercher le vrai qu'à ſe créer des dieux.

. . . . . .

. . . . . .

Si le ciel en un puits cacha la vérité;
Qui pourra l'en tirer? la curioſité,
Folle en un eſprit faux, éclairée en un ſage,
Locke, qu'elle anima, nous en montra l'uſage.
Choiſiſſons-le pour maître, & qu'en nos premiers ans
Il guide juſqu'au vrai nos pas encor tremblants.
Locke n'atteignit point au bout de la carriere;
Mais ſa puiſſante main en ouvrit la barriere.
Pour mieux connoître l'homme, il le prend au berceau,
Il le ſuit de l'enfance aux portes du tombeau,
Obſerve ſon eſprit, voit comment la penſée,
Par le burin des ſens eſt dans l'ame tracée,
Et combien des ſavants les dogmes impoſteurs,
Combien l'abus des mots ont enfanté d'erreurs.
D'un bras il abaiſſa l'orgueil du platoniſme,
De l'autre il limita le champ du pyrrhoniſme;
Nous découvrit enfin le chemin écarté,
Et le parvis du temple où luit la vérité.

Pénétrons

Pénétrons avec lui ſous ſa voûte ſacrée,
Que de monſtres divers en défendent l'entrée.
La pareſſe épanchant le ſuc de ſes pavots,
Engourdit les eſprits d'un ſtupide repos.
Le ſyſtême, entouré d'éclairs & de nuages,
En les éblouiſſant en écarte les ſages.
L'odieux deſpotiſme, entouré de gibets.
Commande à la terreur d'en fermer les accès.
La ſuperſtition, du fond d'une cellule,
En chaſſe, en l'effrayant, l'eſprit foible & crédule.
Par ſes cris douloureux le beſoin menaçant,
Sur la porte du temple arrête l'indigent.
L'opiniâtreté le cache à la vieilleſſe,
Et l'amour en défend l'entrée à la jeuneſſe;
Mais il s'ouvre aux mortels qui d'un pied dédaigneux,
Foulant les vains plaiſirs, les préjugés honteux,
Attendant leurs ſuccès de leur perſévérance,
Ont fait devant leurs pas marcher l'expérience.
Elle les a conduits juſqu'à la vérité.
Soit : mais les conduit-elle à la félicité?

D'un aſtre impérieux la puiſſance ennemie,
Ou ſeme de douleurs le cours de notre vie,
Ou du moins y répand plus de maux que de biens.
Si je veux être heureux & jamais n'y parviens,
Si je ne puis jouir que de l'eſpoir de l'être,

Infortunés mortels, je ne ſais, mais peut-être
Le bonheur n'eſt pour vous que l'abſence des maux.

Sans doute qu'engourdi dans un parfait repos,
Le ſage inacceſſible à l'amour, à la haine,
Riche dans l'indigence, & libre ſous la chaîne,
Porte indifféremment la couronne ou les fers.
Sous l'égide ſtoïque, à l'abri des revers,
Ce mortel doit jouir d'un calme inaltérable.
Que l'univers s'écroule, il reſte inébranlable.

Apprends, dit la Sageſſe, à le connoître mieux;
Qui feint d'être inſenſible, eſt toujours orgueilleux.
Comment encor trompé par ſon dehors auſtere,
Prends-tu pour ſage un fou ſuperbe, atrabilaire,
Qui ſenſible aux plaiſirs, les fuit pour éviter,
Le danger de les perdre & de les regretter;
Qui recherche par-tout la douleur & l'injure,
Comme les ſeuls creuſets où la vertu s'épure;
Qui toujours préparé contre un mal à venir.
S'habitue à l'opprobre & s'exerce à ſouffrir,
Foule aux pieds la richeſſe, & bravant la miſere,
S'y voue, afin, dit-il, que le deſtin contraire,
Qui ſous le faix peſant d'un malheur imprévu
Pourroit peut-être un jour accabler ſa vertu,
Le trouve en tous les temps calme en ſa ſolitude,

Indifférent aux maux qu'allége l'habitude.
Livrant aux paſſions d'inutiles combats,
Vois ces fous inſulter aux plaiſirs qu'ils n'ont pas,
S'enivrer des vapeurs de leur faux héroïſme,
Apôtres & martyrs d'un morne zénoniſme,
Préférer ſottement la douleur au plaiſir,
Et l'orgueil d'en médire au bonheur d'en jouir.

Mais par leurs vains diſcours, comment donc, ô Sageſſe,
Ont-ils pu ſi long-temps tromper Rome & la Gréce?
Ton eſprit, reprit-elle, en eſt-il étonné?
Chez des peuples altiers le ſtoïciſme eſt né.
Comme un être impaſſible, il leur peignit ſon ſage;
Il portoit ſur ſon front le maſque du courage;
Son maintien eſt farouche, auſtere, impérieux:
Que falloit-il de plus pour faſciner les yeux?

Mais vois à quel excès il pouſſa la conſtance.
Apprends comme en tout temps, ſéduit par l'apparence,
Et du joug de l'erreur tardif à s'échapper,
L'imbécille univers eſt facile à tromper.

A ces mots je me trouve en une place immenſe;
Qu'un peuple curieux remplit de ſa préſence.
Là, s'éleve un bûcher où la torche à la main,
Un fier mortel s'aſſied avec un front ſerein.

Sur ce bûcher funebre, où ton œil me contemple,
Peuple, s'écrioit-il, apprends par mon exemple,
Qu'un ſage en tout état, égal en tout aux dieux,
Eſt calme, indépendant, impaſſible comme eux.
Rien ne peut l'émouvoir : la dévorante flamme,
Qui pénetre ſon corps, n'atteint point à ſon ame.
La crainte qui ſubjugue un courſier indompté,
Qui couche l'ours aux pieds de ſon maître irrité,
Et courbe un peuple entier au joug de l'eſclavage,
Peut tout ſur la nature & rien ſur mon courage.

Il dit : à ſon bûcher lui-même il met le feu ;
La foule épouvantée en lui croit voir un dieu ;
Elle avance, ſe preſſe, elle s'écrie, admire :
Quel eſt donc, reprend-il, la terreur que j'inſpire ?
Que pourroit la douleur contre ma fermeté ?

Malgré moi j'admirois ſon intrépidité ;
Son courage féroce étonnoit ma foibleſſe ;
Alors que du bûcher la puiſſante ſageſſe
Ecartant cette foule, appaiſe la clameur.
Le ſtoïque le voit, il en frémit d'horreur.
A ce coup imprévu ſa conſtance s'étonne ;
Il pouſſe un cri plaintif, ſa force l'abandonne.
Son orgueil l'a laiſſé ſeul avec la douleur ;
Et le dieu diſparoît avec l'admirateur.

LE BONHEUR,

POEME.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

L'homme le plus heureux eſt celui qui rend ſon bonheur le moins dépendant des autres, & en même temps celui qui poſſede pluſieurs goûts auxquels il commande. C'eſt l'homme qui aime l'étude & les ſciences. Il eſt à la fois plus indépendant & plus éclairé. Il eſt des plaiſirs vifs que donne la philoſophie, ſoit celle qui étudie la nature, ſoit celle qui étudie l'homme. Le philoſophe jouit même en ſe trompant, il aime l'hiſtoire qui ſert à l'étude expérimentale de l'homme. Il ne renonce point aux plaiſirs des ſens; mais il les maîtriſe. La poéſie, la muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture ſont pour lui de nouvelles ſources de plaiſirs.

AU faîte des grandeurs, au ſein de la richeſſe,
Trop ſouvent malheureux, l'homme, dit la Sageſſe,

Eſt attaqué d'un mal dont la ſource eſt en lui:
Et ce mal ſi cruel, quel eſt-il? c'eſt l'ennui.
De ſes ſombres vapeurs la maligne influence,
Juſque dans ſon palais dévore l'opulence.
Il la pourſuit ſouvent dans le ſein des amours.
Et qui pourroit guérir ce mal de tous ſes jours?
Quel remede à l'ennui? l'étude, reprit-elle.
Ne crois pas cependant qu'obſtinément fidelle,
Aux ſeuls amuſements que l'eſprit peut offrir,
Mon ame ſoit fermée à tout autre plaiſir.
Tous ont ſur moi des droits; à tous je rends hommage.
Tous les plaiſirs divers ſont des dieux pour un ſage.
Aux charmes de l'étude il ouvre ainſi ſon cœur,
En elle il reconnoît la mine du bonheur.
En elle il va puiſer ce plaiſir dont l'uſage
Convient à tout état, en tous lieux, à tout âge:
Plaiſirs de chaque inſtant dont le germe eſt en lui,
Malheur à l'inſenſé qui les attend d'autrui.

. . . . . .

. . . . . .

Mais qui m'a tranſporté ſur les bords du Permeſſe?
Tout me charme en ces lieux. Apprends, dit la Sageſſe,
Que cet ombrage verd, des muſes habité,
Eſt auſſi le ſéjour de la félicité.

Vers des monts eſcarpés à ces mots elle avance.
Sur leur cime je vois le doute, le ſilence,
La méditation à l'œil perçant & vif,
La ſage expérience au regard attentif;
Enſemble ils aſſuroient par des travaux immenſes,
Les nouveaux fondements du palais des ſciences,
Où pénétroit déja le jour des vérités.
Ces monts par des mortels ſeroient-ils habités?
Que vois-je à leur ſommet? Des ſages, reprit-elle;
Ils s'abreuvent ici d'une joie immortelle.
A leur puiſſante voix la nature obéit;
Son voile eſt tranſparent à l'œil de leur eſprit.
Ils ont franchi d'un ſaut l'eſpace qui ſépare
Le vrai le plus commun d'un vrai fin & plus rare.
Dans les ſecrets du ciel leurs yeux ont ſu percer;
Des effets à leur cauſe, ardente à s'élancer,
Leur raiſon a détruit le regne des preſtiges;
Aux yeux de leur génie il n'eſt plus de prodiges.
Semblables à des dieux ils ont peſé les airs,
Meſuré leur hauteur, ceintré notre univers,
A d'uniformes loix aſſervi la nature.
Dans la variété qui forme ſa parure,
Dans les mines, les eaux, ſur les monts, dans les cieux,
Que de plaiſirs cachés n'y ſont ſentis que d'eux!

L'un examine ici quelles forces puiſſantes
Suſpendent dans l'éther ces étoiles errantes;

Comment en débrouillant l'immobile chaos,
L'attraction rompit les chaînes du repos.

Cet autre a ranimé les flambeaux de la vie;
De la rapide mort la courſe eſt ralentie;
L'art émouſſe déja le tranchant de ſa faulx,
Et le temps eſt plus lent à creuſer les tombeaux.

Plus loin reconnois-tu ces ames courageuſes
Qui fendirent au nord ces ondes pareſſeuſes,
Dont les flots ſoulevés & durcis par les vents,
Surnagent ſur les mers en rochers tranſparents;
Sur un axe plus court ils ſuſpendent le monde.
Des phyſiques beautés que la ſource eſt féconde!
Que ces globes ſans nombre étonnent mon eſprit!
Je ſens qu'à leur aſpect mon ame s'agrandit.

Ici je pourrai donc épier la nature,
Percer de ſes ſecrets la profondeur obſcure;
Et même ſans atteindre au faîte du bonheur,
N'euſſé-je qu'un ſeul goût, il ſuffit à mon cœur.
Un doute cependant me ſaiſit & m'accable:
Je ſais trop qu'à l'erreur nul n'eſt impénétrable,
Qu'elle s'ouvre un accès dans le plus grand eſprit:
C'eſt l'onde qui par-tout ſe filtre & s'introduit.

C'eſt l'erreur, ſous les noms de Zénon, d'Epicure,
Qui deſſina jadis le plan de la nature.
Le plus ſage eſt trompé : ſouvent la vanité
Doit mêler des ennuis à ſa félicité.
Deſcartes m'entendit : j'ai, me dit-il, moi-même,
Marché les yeux couverts du bandeau du ſyſtême,
Remplacé d'une erreur, les erreurs d'un ancien,
Bâti mon univers ſur les débris du ſien.
Mais qui peut m'affliger ? J'ai failli comme un ſage,
Et j'ai du moins marqué l'écueil par mon naufrage.

Il faut, diſoit Malbranche, en faire ici l'aveu ;
L'on ne vit rien en moi, quand je vis tout en Dieu.
Si je n'étincelai que de fauſſes lumieres,
Et ſi Locke a flétri mes lauriers éphémeres ;
Mes erreurs l'ont conduit au vrai qu'on doit chercher ;
C'eſt d'erreur en erreur que l'on peut s'avancer.
Si je me ſuis trompé ; ſi ma raiſon eſclave,
Des préjugés communs ne put briſer l'entrave,
Pardonne, ô vérité ! quand j'en reçus la loi,
Je ne t'offenſois pas ; je les prenois pour toi.

Il dit : & cependant pluſieurs d'entre les ſages
Déja ſubſtituoient, ſous des épais feuillages,

Les voluptés des ſens aux plaiſirs de l'eſprit.
Quel eſt ſous ces berceaux le dieu qui les conduit?

. . . . . .

Comment a-t-il atteint juſqu'aux monts d'Uranie?
Des ſages voudroient-ils ſe bannir de ces lieux?

Non : mais, dit la Sageſſe, ils ſont dans l'âge heureux,
Où l'ardente Vénus les brûle de ſes flammes :
Doivent-ils, chaſtes foux, les éteindre en leurs ames?
Ma main entrelaſſa, dans le ſacré vallon,
Les mirtes de l'amour aux lauriers d'Apollon,
L'amour eſt un des dieux à qui je rends hommage;
C'eſt le tyran d'un fou, mais l'eſclave d'un ſage :
Il donne à l'un des fers, à l'autre des plaiſirs.
Ici des ſens, du cœur maîtriſant les deſirs,
L'heureux Anacréon, guidé par la ſageſſe,
Des roſes du plaiſir colore ſa maîtreſſe,
Dévoile ſes beautés, & célebre l'amour.
Le chantre de Téos commande en ce ſéjour.
Cueillez tous les plaiſirs que le deſir fait naître,
La fleur à peine écloſe eſt prête à diſparoître.
En vos cœurs, diſoit-il, que l'heureux ſouvenir
D'un plaiſir qui s'éteint y rallume un deſir.

Cauſez avec Zénon, danſez avec les Graces.
Puiſſe l'amour folâtre, empreſſé ſur vos traces,
De ſon ivreſſe en nous prolonger les inſtants !
Vois-tu ce papillon au retour du printemps,
Comme il voltige autour d'une roſe nouvelle,
Se balance dans l'air, ſe ſuſpend ſur ſon aile,
Contemple quelque temps ſa forme & ſes couleurs,
Et vole ſur ſon ſein pour ravir ſes faveurs,
Ainſi lorſque l'aurore éclairant l'hémiſphere,
Vient rendre à la beauté le don heureux de plaire,
Ce papillon, c'eſt moi ; la roſe, c'eſt Doris.
Admirant de ſon ſein l'incarnat & les lis,
Mon avide regard contemple avec ivreſſe
Ses membres arrondis des mains de la molleſſe.
Ne puis-je du deſir modérer les fureurs !
Je vole entre ſes bras & ravis ſes faveurs.
Dans l'excès du plaiſir nos ames ſemblent croître,
S'unir, ſe pénétrer, & ne former qu'un être.
Nous expirons tous deux ſur l'autel des amours.

Peux-tu, dis-je, ô Sageſſe, écouter ces diſcours?
Des fauſſes voluptés tel étoit le langage.
Non, ce n'eſt point ici la demeure du ſage.
Et le remords ſans doute a mêlé dans leur ſein,
Au nectar du plaiſir le poiſon du chagrin.

Le chagrin qui par-tout pourſuit le ſybarite,
N'entre point, reprit-elle, au ſéjour que j'habite :

Et quand la jouiſſance attiédit ſes deſirs,
Le ſage en d'autres lieux cherche d'autres plaiſirs.
Apprends de moi qu'un goût alors qu'il eſt unique,
Se change en paſſion & devient tyrannique:
Que la variété rend vif un plaiſir doux!
Un homme a-t-il en ſoi raſſemblé pluſieurs goûts;
S'il en perd un, ſa perte eſt pour lui moins ſenſible.

En prononçant ces mots, un pouvoir inviſible
M'a déja tranſporté près d'un vaſte palais;
Ses abords ſont cachés par un nuage épais;
L'on n'apperçoit au loin que ruines antiques:
Des débris entaſſés en forment les portiques.
Et ce palais, fâcheux par ſon antiquité,
Eſt bâti par la fable & par la vérité.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Que mon ame, lui dis-je, eſt ſurpriſe & ravie!
S'il eſt beau d'obſerver, ſur les monts d'Uranie,
Les reſſorts employés pour mouvoir l'univers,
De nombrer les ſoleils ſuſpendus dans les airs,
De voir, de calculer quelle force les guide,
Les fait flotter épars dans l'océan du vuide;

Comment des vaſtes cieux perçant la profondeur,
Tant d'aſtres différents de forme & de grandeur,
Séparés tous entr'eux par des déſerts immenſes,
Ont pour ſe balancer d'inégales puiſſances ?
Eſt-il moins beau de voir quels reſſorts éternels,
Et quel agent commun meuvent tous les mortels ?
De dévoiler des temps l'obſcurité profonde;
D'obſerver l'amour-propre aux premiers temps du monde;
De le voir en nos cœurs créer les paſſions,
Eclairer les humains, former les nations;
Contre l'outrage ici, déchaîner la vengeance,
Là, contre l'aſſaſſin cuiraſſer la prudence,
Et forger de ſa main la balance des loix,
La chaîne de l'eſclave, & le ſceptre des rois;
De voir les nations tour-à-tour ſur la terre
S'illuſtrer par leurs loix, par les arts, par la guerre;
D'examiner leurs mœurs; d'oſer, avant le temps,
Prédire leur grandeur ou leur abaiſſement;
D'en découvrir la cauſe encore imperceptible,
Et, par la prévoyance à qui tout eſt viſible,
De ſe rendre préſents les ſiecles à venir?

Qu'en ces lieux, ô Clio! tu m'offres des plaiſirs!
Non : jamais ſur ces monts la céleſte Uranie
A de plus grands objets n'éleva mon génie.

Sageſſe, en ce moment je ſuis deux fois heureux :
J'unis deux goûts divers. Cependant à mes yeux,
Le temple du bonheur ne s'offre point encore.
Sans doute un dieu l'habite. Eſt-ce en vain qu'on l'implore ?
De ma félicité le ciel eſt-il jaloux ?

Pourquoi le ſeroit-il ? formé pour tous les goûts,
Non, tu n'es point heureux autant que tu peux l'être.
Chaque inſtant, ô mon fils, ton bonheur peut s'accroître.
Viens, il te reſte encor des plaiſirs à ſentir :
La carriere des arts à tes yeux va s'ouvrir.

Je me trouve à ces mots au milieu d'une plaine :
Dans un cercle argenté que décrit l'Hipocrene,
Eſt un bois de palmiers dont les épais rameaux,
Entrelaſſés par l'art, ſont tiſſus en berceaux.
Un feuillage agréable en ombrage les routes :
Mille feſtons de fleurs, ſuſpendus à leurs voûtes,
Y parfument au loin les haleines des vents.
Quelle main a voûté ces palais du printemps ?
Sur ces gazons fleuris, quelle eſt cette déeſſe ?

L'imagination, répliqua la Sageſſe,
Qui peut rouvrir encor les gouffres du chaos,

En tirer à ſon gré cent univers nouveaux.
Son œil perce au delà du monde qu'elle embraſſe ;
Elle franchit d'un ſaut & le temps & l'eſpace.
C'eſt elle qui courba tous les cercles des cieux,
Qui bâtit l'empirée & créa tous les dieux,
Qui perçant par l'Etna juſqu'au ſéjour des ames,
Y creuſa le Tartare, en alluma les flammes ;
Puis de-là, remontant à la clarté du jour,
Danſe avec les Sylvains, folâtre avec l'amour ;
Au retour du printemps chante Zéphire & Flore ;
Et les prés émaillés des perles de l'aurore.

Ici le jugement à ſes côtés aſſis
La dompte, la dirige en ſes efforts hardis.
Aux œuvres du génie avec elle il préſide.

Dans ces divers boſquets où le deſtin te guide ;
J'ai raſſemblé les arts : chacun a ſes autels.

Et quels ſont, dis-je alors, ces fortunés mortels,
Qui, dans l'art de Linnus inſtruits par Polymnie,
Par leurs ſublimes chants ont fait taire l'envie ?
Ce ſont, dit-elle, ceux dont les vers pleins de ſens,
Ont ſubi, ſoutenu les épreuves du temps.
Tu vois Lucrece ici peindre aux regards du ſage,
Le vrai le plus abſtrait ſous la plus vive image ;

Milton d'un feu ſolide enfermer les enfers,
Ceintrer le pont qui joint l'Erebe à l'univers;
Les Priors, les Boileau, les Pope, les Horace,
Ceindre la vérité de l'écharpe des Graces;
Le hardi Crébillon évoquer la terreur,
Et prêter dans ſes vers des charmes à l'horreur.

Non loin Perſe eſt aſſis: enfants du ſeul génie,
Que mes vers, diſoient-ils, plaiſent ſans harmonie.
Je n'imiterai point ces rimeurs ſans talents,
Qui prodigues de ſons ſont avares de ſens,
Dont la verve répand, en ſon cours débordée,
Un déluge de mots ſur un déſert d'idée,
Et je n'allirai point, imbécille orateur,
L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur.

Semblable au dieu brillant qui colore & qui penſe,
Qui s'avance vers moi? Celui qui dans la France,
Le premier emboucha la trompette de Mars;
Né pour tous les plaiſirs, il chanta tous les arts.
Sa main cueille à la fois le laurier & la roſe,
Peint les travaux d'Henri, les charmes de Monroſe,
Les fureurs des Clément, les malheurs de Valois;
Les tourbillons détruits par le Deſcartes Anglois,
Le rayon que Denis enfourchoit pour monture,

Et

Et le priſme où Newton en montroit la ſtructure.
Tel on voit dans un lac à la fois deſſiné,
L'objet le plus prochain & le plus éloigné,
Le côteau qui l'enceint, la forêt qui l'ombrage,
L'herbe, le jonc, la fleur qui bordent ſon rivage,
Et l'aſtre étincelant qui traverſe les cieux.

L'air retentit alors de ſons harmonieux :
Je reconnus Quinaut : l'amour montoit ſa lyre.
Du Dieu qui l'inſpiroit, il étendoit l'empire,
Et dreſſoit ſes autels dans ces palais changeants,
Travaux de tous les arts, plaiſirs de tous les ſens.

Je répétois ſes vers, & pourſuivois ma route ;
Du palais du bonheur je découvris la voûte.
De-là voloient des feux qui par-tout répandus,
Echauffoient tous les lieux que j'avois parcourus.
Là, je portois mes pas, guidés par la Sageſſe ;
Quand l'eſſaim des plaiſirs qui voltige ſans ceſſe,
Et change chaque inſtant de forme en ces beaux lieux,
M'arrêta dans ma courſe en s'offrant à mes yeux.

C'étoit ſous l'attelier où l'heureuſe peinture
Toujours en l'imitant embellit la nature.
Mille grouppes divers, chef-d'œuvres de ſon art,
Du ſpectateur ſurpris arrêtent le regard.

Il a cru voir des corps : ſa main impatiente
Touche, veut s'aſſurer ſi la toile eſt vivante ;
Et ſon eſprit encore incertain, curieux,
Doute qui l'a trompé du toucher ou des yeux.
Dans ce tableau hardi, je vois les mers émues
S'élancer, ſe heurter, & retomber des nues.
Par un nuage noir les cieux au loin couverts,
Ne ſont plus éclairés que du feu des éclairs.
L'un peint le fier Renaud enchaîné par Armide,
L'autre a ceint d'un ſerpent le front d'un Euménide.
Plus loin je vois le temps qui, vengeur des héros,
Traîne, étouffe l'envie aux pieds de leurs tombeaux.
Du berceau tranſparent d'une vague écumante
Vénus s'éleve ici ſur l'onde mugiſſante.
L'amour naît avec elle, & par elle eſt armé ;
Du feu de ſes regards le monde eſt animé.
Déja Pan ſur ſes monts a ſaiſi l'Oréade ;
Neptune a ſous les eaux entraîné la Nayade ;
Ixion dans ſa nue a pourſuivi Junon ;
Proſerpine aux enfers s'abyme avec Pluton.

Qu'en ces lieux, dis-je alors, j'aime à voir la peinture,
Donner des corps aux dieux, de l'ame à la nature !
Des gouffres de l'oubli retirer les héros,
Et par ce noble eſpoir en former de nouveaux !
Que de plaiſirs divers un ſeul goût fait éclore !

Du temple du bonheur ſi je ſuis loin encore,
Du moins à chaque pas que je fais en ces lieux,
Je me ſens à la fois plus ſage & plus heureux.
Je dis, & j'éprouvois une joie inconnue,
Quand la Sageſſe offrit un héros à ma vue.
Que vois-je? Un prince ici!... C'eſt un roi glorieux;
Qui, protecteur des arts & célébré par eux,
Releva leurs autels qu'avoit fondé la Grece,
Dieux! qu'il eût été grand, ajouta la Sageſſe,
Si Socrate au conſeil, comme Alcide aux combats;
L'ardeur de conquérir n'eût point armé ſon bras!
De Céſar trop long-temps, s'il ſuivit les veſtiges,
Son ſiecle fut du moins le ſiecle des prodiges,
Quand Louis par les arts ſe laiſſant enchanter,
Embellit l'univers, las de l'épouvanter.

Mais, viens, vois près de lui ceux qui durant ſa vie
Ont, par d'heureux travaux, illuſtré leur patrie,
Puiſqu'enfin il n'eſt point de goût qui dans ton cœur,
De cent plaiſirs nouveaux n'accroiſſe ton bonheur.
Déja l'architecture en main prend ſon équerre;
Elle a levé ſes plans. Là, du ſein de la terre,
Tu vois ces longs léviers au même axe attachés,
Tirer en gémiſſant ces informes rochers.
Sous les coups du ciſeau le marbre ſe façonne.
Perraut courbe la voûte, arrondit la colonne,

Eleve, aſſemble, unit & préſente aux regards
Un palais, le chef-d'œuvre & l'aſyle des arts.

Vois le Nautre ceintrer ces ſallons de verdure,
Des palais du printemps varier la parure;
Vois les tilleuls en boule & les ifs arrondis,
Vertumne ſous tes pas déployer ſes tapis;
Cent pompes à la fois puiſer dans les campagnes
Ce fleuve impétueux porté ſur les montagnes,
D'où ſe précipitant par des larges canaux,
Il ſe roule en caſcade, ou s'éleve en jets d'eaux.
Muſes, que cette voûte eſt par vous embellie!
Le Pujet y reçoit le ciſeau du génie.
Vois dans ſon attelier le rocher transformé,
Sous les coups du marteau par degrés animé,
Tout-à-coup diſparoître & n'offrir à la vue
Qu'Adonis expirant, ou Didon éperdue.

Que de tableaux divers ont frappé mes regards!
Chaſtes filles du ciel, qui préſidez aux arts,
Muſes, quel feu nouveau me pénetre & m'enflamme?
Je ſens que tous les goûts ſont entrés dans mon ame.
Si j'en crois le tranſport qui s'éleve en mon cœur,
Vos mains m'ouvrent enfin le palais du bonheur.
J'éprouve que tes goûts, ô ſublime Sageſſe,
Comme les paſſions ont auſſi leur ivreſſe;

Et qu'à mille plaiſirs l'homme encor en ces lieux,
Joint le plaiſir nouveau de ſe ſentir heureux.

En achevant ces mots, ſur les pas de mon guide,
Je marche; & ſans pouvoir, dans ma courſe rapide,
Fixer l'inſtant précis où j'y fus tranſporté,
Je me trouve au palais de la félicité.
Les arts & les plaiſirs environnoient ſon trône:
Apollon & l'amour ſoutenoient ſa couronne.
Le calme de ſon ame étoit peint dans ſes yeux,
Et la joie y brilloit toujours des mêmes feux.

O fortuné mortel, le temps, dit la Sageſſe,
Dont par-tout l'univers la joie ou la triſteſſe,
Tour-à-tour précipite ou ralentit le cours,
Par des plaiſirs égaux meſure ici les jours.
Et moi, du vrai bonheur la ſource intariſſable,
Qu'à la félicité le deſtin immuable
Attacha de tout temps par le plus fort lien,
J'habite ce palais, & ce trône eſt le mien.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Du monde, dis-je alors, j'éviterai l'ivreſſe;

Dans le ſentier fleuri que m'ouvre la Sageſſe,
Je veux porter mes pas, réſolu d'y chercher
Des plaiſirs que le ſort ne pourra m'arracher,
Trop doux pour me troubler, vifs aſſez pour me
plaire;
De paſſer tour-à-tour du Parnaſſe à Cythere,
Et d'être en mon printemps attentif à cueillir
Les fruits de la raiſon & les fleurs du plaiſir.

Mais déja près de moi, l'ami de l'ignorance,
Du temple du bonheur a proſcrit la ſcience.
Il ſoutient que les arts aux humains dangereux,
Font de leurs amateurs autant de malheureux,
Que je dois abjurer une folle ſageſſe,
Que le bonheur repoſe au ſein de la pareſſe.

LE BONHEUR,

POEME.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

Les talents, dit la Pareſſe, ſont le malheur de ceux qui les poſſedent; l'envie les pourſuit; l'homme n'eſt pas né pour l'étude : les ſciences ſont inutiles au bonheur du genre humain. Ainſi parle le peuple; mais il ignore que les arts doivent leurs progrès aux ſciences : ils ont introduit l'uſage des métaux, de l'agriculture, &c. Mais la chymie a donné les poiſons, la poudre à canon. On lui doit auſſi les remedes, & la poudre à canon a rendu la guerre moins meurtriere; les peuples ſont à l'abri des fréquentes invaſions; mais les arts ſont les ſources du luxe. Le luxe n'eſt un mal que dans les états mal gouvernés. Il a la ſource dans l'amour du plaiſir, moteur de l'univers.

ON peut, dit la Pareſſe, eſtimer le talent;
Mais malheur au mortel orgueilleux, imprudent.

Qui follement épris du deſir de la gloire,
Veut inſcrire ſon nom au temple de mémoire.
A combien de dégoûts il doit ſe préparer!
Si je veux être heureux, je dois peu deſirer.
De ſes rameaux touffus alors que la tempête,
D'un chêne ſourcilleux a dépouillé la tête,
Quelle priſe offre-t-il aux coups des ouragans?
Que peuvent contre lui leurs efforts impuiſſants?
Bravant des aquilons la fureur implacable,
Il oppoſe à leur ſouffle un tronc inébranlable.
Tel doit être le ſage; & ſon unique ſoin
Eſt d'élaguer en lui les rameaux du beſoin.
Il ne veut point donner de priſe à la fortune;
Il fuit le vain éclat d'une gloire importune.
Obſcurément heureux, on le voit préférer,
A l'orgueil d'inventer le plaiſir d'admirer.
Vivez loin des travaux au ſein de la molleſſe,
Vous naiſſez ignorants, ſoyez-le par ſageſſe.
Notre eſprit n'eſt point fait pour pénétrer, pour voir;
C'eſt aſſez s'il apprend qu'il ne peut rien ſavoir.
Du cercle qu'il parcourt les bornes ſont preſcrites,
Dieu de ſon doigt puiſſant en traça les limites.
Cette fiere raiſon qu'on s'obſtine à prôner,
Où l'œil ceſſe de voir, ceſſe de diſcerner.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ecoutez ce marquis nourri dans l'ignorance,
Ivre de vin, d'amour, d'orgueil & d'opulence,
Au ſortir d'un ſouper où le brûlant deſir
Vient d'éteindre ſes feux ſur l'autel du plaiſir :
Ce galant précepteur des oiſifs du grand monde,
Avec eux au haſard diſſerte, approuve ou fronde :
Il ne diſtingue point la voix de l'impoſteur,
D'antiques préjugés moderne approbateur.
Le vrai juſques à lui darde en vain ſa lumiere,
Le doigt de l'ignorance a fermé ſa paupiere,
Il ne la rouvre point aux ſublimes accents,
Des demi-dieux mortels, fameux par leurs talents.

Et que ſert, dira-t-il, l'étude des ſciences,
Et ce fatras obſcur de fauſſes connoiſſances ?
Quel changement, quel bien apportent aux états
Et de ces longs calculs tous les vains réſultats,
Et ces ſavants ſi fiers, ces eſprits indociles,
Incommodes ſouvent, & toujours inutiles,
Fainéants orgueilleux, tolérés par les loix,
Accueillis par les ſoux, mépriſés par les rois ?
Je les vois en ſecret rongés par l'indigence,
De l'inutilité, trop juſte récompenſe.
Eh ! que ne conduit-on ces ſuperbes eſprits,
Couronnés de lauriers hors des murs de Paris !

Le vulgaire ignorant, ainſi parle & s'abuſe :
Loin de le condamner, je le plains & l'excuſe.

Sait-il qu'en ſon calcul ce ſavant abſorbé,
Qui multiplie, a, a, par x, x, plus b, b,
Doit, reprenant en main le compas & l'équerre,
Tracer ſur le papier la figure d'un verre,
Qui briſant les rayons dans ſa courbe épaiſſeur,
Et du dôme des airs abaiſſant la hauteur,
Doit prêter à nos yeux une force nouvelle?
Sait-il que l'œil fixé vers la voûte éternelle,
Le pilote attentif à peine a dans les cieux,
Pris la hauteur du pole avec ces nouveaux yeux,
Qu'en un plan plus correct je le verrai réduire,
Et deſſiner des mers le vuide & vaſte empire?
La mort a déja fui de la plaine des eaux.
J'apperçois les écueils recouverts par les flots.
Des lieux où le ſoleil commence ſa carriere,
Juſqu'aux climats obſcurs où s'éteint ſa lumiere,
Le chemin eſt ouvert, l'Océan habité.
Le timide nocher, dans le port arrêté,
Court affronter les vents aſſemblés ſur ſa tête.
Il a déja doublé le cap de la tempête,
Et dépaſſé ces monts qui, le front dans les airs,
Semblent les fiers géants, défenſeurs de ces mers.
Le pilote a conſtruit ſur des côtes fertiles,
Des comptoirs qui bientôt, magaſins de nos villes,
Rendront communs à tous, les arts & les préſents,
Partagés par le ciel aux peuples différents.

C'eſt ce même commerce, à chaque peuple utile,
Qui nourrit le Batave en ſon marais ſtérile;
Il fonda ſon empire, il en reſte l'appui;
La Hollande lui doit ce qu'elle eſt aujourd'hui.
Il la ſouſtrait au joug dont l'Eſpagne l'accable,
Lui ſoudoie une armée, il la rend redoutable,
Et verſant la richeſſe au ſein de ſes états,
Y ſeme les lauriers cueillis par ſes ſoldats.

Les arts commandent-ils? la nature eſt docile.
L'onde leur obéit, le métal eſt ductile.
Amis de nos plaiſirs, leurs libérales mains
Ont de bienfaits ſans nombre enrichi les humains.

A décrier ces arts, c'eſt en vain qu'on s'obſtine;
Que ne leur doit-on pas? ils ont fouillé la mine,
Des gouffres de la terre arraché les métaux.
Ils les rangent par lits dans de vaſtes fournaux;
Des creuſets enflammés s'écoule la matiere.
Renferme-t-elle encor une craſſe groſſiere?
C'eſt pour la dégager de toute impureté,
Que le fer, par les arts, à la forge eſt porté.
Déja le flot preſſé de l'élément liquide,
Tombe, écume, mugit, tourne l'axe rapide,
De ces léviers aîlés ſur leur centre roulants.
Les marteaux ſoulevés par leurs efforts puiſſants,

Tombent en temps égaux, d'une égale diſtance ;
Et le fer ſous leurs coups s'épure & ſe condenſe.

Ignorant, vois les arts enceindre nos chantiers ;
Vois-les dreſſer les mâts, courber les madriers,
Fondre l'ancre, l'arquer ; & des mains innombrables,
Ici tailler la voile, & là filer les cables.
Du ſuperbe vaiſſeau les membres iſolés,
Par la main de ces arts ſont à peine aſſemblés,
Que n'étant plus alors enchaîné ſur l'arene,
Le navire en cédant à ſon poids qui l'entraîne,
Dans un ſillon de feu s'élance, & l'Océan
Jaillit, écume au loin, l'embraſſe en mugiſſant.

Nos vaiſſeaux, par ces arts, ſont armés pour la guerre,
Ils cinglent à Mahon, ils bravent l'Angleterre.
Ils ont appareillé pour chercher les combats.
La flotte a fendu l'onde, & ces ſuperbes mâts
N'offrent plus au regard qu'une forêt errante,
Qu'éclaire coup ſur coup une flamme tonnante.
Eh bien ! me dira-t-on, les arts ont, par inſtant,
Peut-être mérité les honneurs qu'on leur rend ;
Mais ſi l'on veut toujours nous vantant leurs merveilles,
De leur panégyrique aſſourdir nos oreilles :

Voyons les maux qu'ils font. Seul en ſon galetas,
Regardez ce chymiſte entouré de matras,
S'il a purifié les ſouffres de la terre,
Broyé les minéraux & pétri le tonnerre;
N'a-t-il pas de ſes feux armé les ſcélérats?
Soit: mais il retrécit les portes du trépas;
Et s'il ne peut des rois étouffer les querelles,
Il prête à leurs fureurs des armes moins cruelles.
La guerre eſt moins ſanglante, & Mars porte aux humains,
Des coups plus effrayants, mais des coups moins certains.

Des malheureux mortels lit-on l'antique hiſtoire,
On y voit en tout lieu l'implacable victoire,
Briſer l'orgueil des rois, les jetter dans les fers,
Et changer tout-à-coup les cités en déſerts.
Un ſeul combat jadis décidoit d'un empire.
Sans défenſe, ſans forts, ſans l'art de les conſtruire.
Les états ſont par-tout ouverts aux conquérants.
Des bouts de l'univers ces rapides torrents,
Dont rien n'arrête encor la troupe vagabonde,
Se ſuccedent l'un l'autre & ravagent le monde.
Un Vauban eſt-il né; le génie & les arts,
En creuſant les foſſés, élevent les remparts,
Il oppoſe en tous lieux des digues aux orages,
Et dans un cercle étroit concentre les courages.

Ce n'eſt plus aujourd'hui l'âge des conquérants ;
Les rois ſont couronnés de lauriers moins ſanglants.

Pour maintenir la paix entre chaque puiſſance,
La politique Europe en main prend ſa balance,
Dans un juſte équilibre y ſoutient les états :
On ne reſpire plus le ſang & les combats ;
Le guerrier ſacrifie en une paix durable,
L'orgueil d'être terrible au deſir d'être aimable.

Un héros dans le Nord appelle les talents :
Telle la poudre en feu fait effort en tout ſens ;
En tout ſens Fréderic fait effort vers la gloire.
Favori d'Apollon, il l'eſt de la victoire ;
Capitaine, orateur, des muſes viſité,
Il s'ouvre deux chemins à l'immortalité.
Des mains dont il perça l'aigle de Germanie,
Il careſſe les arts, applaudit au génie.
Mais ſon panégyrique irrite l'ignorant ;
J'entrevois ſon humeur à ſon rire inſultant.

Croyez-m'en, dira-t-il, les grandes découvertes,
Par un heureux haſard nous ſont toujours offertes.
Et vos ſavants enfin, avec tous leurs grands mots,
N'ont rien trouvé que l'art d'en impoſer aux ſots.

De leur ſuperbe eſprit l'orgueilleuſe foibleſſe,
Fait des dons du haſard honneur à leur ſageſſe,
Indigné, révolté de leurs vains arguments,
Vois que tout ſur la terre eſt un bienfait du temps.

Le temps nous fit ſes dons; je le veux; mais un ſage
Fit le plus précieux; il en montra l'uſage.
Sans lui, ſans ſon ſecours, eſprit foible & jaloux,
Le prodigue haſard n'auroit rien fait pour nous.
Je veux qu'il eût ouvert une riche carriere:
Il falloit que les arts en taillaſſent la pierre.
Je le répete encor; ſans les arts bienfaiſants,
Le ciel nous eût comblés d'inutiles préſents.
En quel temps, quels climats, les arts & les ſciences
N'ont-ils pas du bonheur répandu les ſemences?
Ce bonheur eut à croître. A-t-il enfin germé;
L'ignorant ne ſait plus la main qui l'a ſemé.
Ce lent accroiſſement eſt toujours inſenſible;
Le ſage en voit la cauſe aux peuples inviſible.
Tout ſe meut à ſes yeux: mais aux regards des ſots,
Le mobile univers eſt toujours en repos.

A des yeux aveuglés vainement la nature,
Au ſigne des jumeaux ſe couvre de verdure.
Que l'aſtre de la nuit déploie au haut des airs,
Les voiles argentés qu'il étend ſur les mers;

Que l'amant de Thétis, éveillé par l'aurore,
Rende la forme au monde, & ſes couleurs à Flore,
Briſe ſes traits de feu dans le priſme des eaux,
Et ſeme les rubis ſur la cime des flots;
L'univers devant lui dépouillé de ſa forme,
Ne lui préſente rien qu'une nuit uniforme.
Semblable à cet aveugle, & bien plus malheureux,
Pour les beautés des arts le ſtupide eſt ſans yeux;
A l'étude des mœurs jamais il ne s'abaiſſe,
Et le moment préſent eſt le ſeul qu'il connoiſſe.

Il lut dans l'avenir ce hardi Richelieu,
Dont la faveur prodigue accueilloit, en tout lieu,
Les arts & les talents pour les fixer en France.
Il eſpéroit par eux affermir ſa puiſſance;
Il ſentoit leur pouvoir, & qu'en tous les climats,
Les arts changent les mœurs, & les mœurs les états.

Les arts ont fécondé nos campagnes ſtériles;
De riches monuments ont embelli nos villes;
Et dans les cœurs enclins à la férocité,
Subſtitué la tendre & noble humanité.
D'ailleurs pour nos plaiſirs que ne font point encore
Ces arts qu'avec dépit l'ignorant même honore?

Pour le charme des yeux, je vois dans les fourneaux
L'induſtrieux artiſte amollir les métaux,

Leur

Leur donner à ſon gré cent formes agréables.
Il a dans des creuſets vitrifié ces ſables ;
Qui doivent répéter à mon œil enchanté,
Les objets de mon luxe & de ma vanité.
L'artiſte a battu l'or, il en étend les lames ;
De nos riches brocards ſa main ourdit les trames ;
Il en croiſe les fils, & ſes heureux efforts,
De divers pelotons ſemblent tirer les corps.
Amis du riche oiſif, les arts cherchent ſans ceſſe
A le ſouſtraire aux maux de l'ennui qui le preſſe.
De tout ce que la terre enferme en ſa grandeur,
Leur main a compoſé le miel de ſon bonheur.
Colomb dans ce deſſein fend la plaine de l'onde,
Et rapporte avec lui, du ſein d'un autre monde,
Et de nouveaux beſoins, & de nouveaux deſirs,
Germes qui produiront nos maux & nos plaiſirs.

Mais que ſert, dira-t-on, ce commerce, ce faſte,
Avec nos loix ſouvent qui lutte & qui contraſte ?
Ce luxe ſi vanté dans mille écrits divers,
A-t-il de la douleur affranchi l'univers ?
Quelle foule de maux eſt prête à s'introduire
Chez le peuple où le luxe établit ſon empire !
L'artiſan y gémit ſous le faix des impôts ;
Le courage avili s'y perd dans le repos.
Le puiſſant ſans pudeur y brigue l'eſclavage ;
De ſa ſoumiſſion, ſon luxe eſt un otage.
Ces ſuperfluités, ce faſte, ces plaiſirs,

Ces vains amuſements qui charment nos loiſirs,
Ce commerce, ces arts dont chaque ville abonde,
Sont moins les bienfaiteurs que les fléaux du monde.

Le mal qu'aux nations fait un luxe effronté,
Au luxe proprement, doit-il être imputé?
Non : ce mal n'eſt ſouvent qu'un fruit de la miſere,
Le produit d'un pouvoir avide & ſanguinaire,
Et qu'une cauſe enfin dont le luxe eſt l'effet.
De ſa deſtruction quel peut être l'objet?
Dans nos heureux climats le luxe, la dépenſe,
Amuſe la richeſſe & nourrit l'indigence.
Qui peut contre le luxe armer les ſouverains?
Seroient-ce les plaiſirs qu'il procure aux humains?
Utile à nos cités, le plaiſir les anime;
Il dilate les cœurs, le chagrin les comprime.
Sans le plaiſir enfin, pere du mouvement,
L'eſprit eſt ſans reſſort & l'univers ſtagnant.

LE BONHEUR, POEME.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

C'eſt le plaiſir qui nous appelle au travail. C'eſt l'eſpérance des plaiſirs qui ſont la ſuite des richeſſes & des grandeurs, qui nous porte à les chercher. Hiſtoire abrégée de la ſociété, depuis ſon origine juſqu'à l'état où elle eſt parvenue, & dans lequel on voit l'amour du plaiſir, mobile de toutes les actions, reſſort néceſſaire des ſociétés; il en fait le bonheur & la gloire, la honte ou le malheur, ſelon qu'il eſt dirigé par les légiſlateurs. La perfection de la légiſlation eſt de rendre le bonheur des individus utile au bonheur de la ſociété. Le deſpotiſme où tout a pour objet le bonheur d'un ſeul, & la ſuperſtition, qui a pour but l'empire & le bonheur des prêtres, ſont également oppoſés à cette bonne légiſlation.

SI l'homme par ſa pente entraîné vers le crime,
De deſirs indiſcrets trop ſouvent la victime,

Sous le poids de ſes maux ſemble encor s'affaiſſer,
Seroit-ce le plaiſir qu'il en faut accuſer ?
Au tribunal du juſte en vain on le défere :
Il voit dans le plaiſir le moteur de la terre,
Qui ſoumet à ſes loix tous les peuples divers:
Adorons donc en lui l'ame de l'univers.
Si ſa puiſſante voix à tous ſe fait entendre,
Si l'eſpoir d'en jouir nous fait tout entreprendre,
Si créateur des arts, il nous donne des goûts,
Dois-je les immoler aux caprices des foux ?
De ces arts décriés, quand l'étude féconde
N'auroit jamais donné que des plaiſirs au monde,
Ces arts auroient comblé notre premier déſir.
Qui peut de ſes beſoins diſtinguer le plaiſir?
C'eſt un préſent du ciel fait par l'Etre ſuprême.
Quoi qu'en diſe un bigot, c'eſt un bien en lui-même.
Il en eſt du plaiſir ainſi que des honneurs :
Par les ſoins vigilants de ſes diſpenſateurs,
Eſt-il le prix d'un acte injuſte ou légitime,
Il nous porte aux vertus, ou nous entraîne au crime.
Des mortels éclairant ou trompant la raiſon,
Tour-à-tour il devient & remede & poiſon.
Le plaiſir dirigé par une main habile,
Dans tout gouvernement eſt un reſſort utile.

Aux champs Iduméens voyez cet impoſteur,
Qui par-tout répandit l'épouvante & l'erreur,

Et qui dans les combats couronné pour la gloire,
A ſes drapeaux ſanglants enchaînoit la victoire;
Par quel art abuſant les crédules humains,
Echauffoit-il les cœurs de ces fiers ſarraſins,
Qui toujours affamés & fumants de carnage,
Plioient l'orgueil des rois au joug de l'eſclavage?

Si tout devint poſſible à leurs puiſſants efforts;
C'eſt qu'il ſut du plaiſir employer les reſſorts.
Il en connut l'uſage, & ſûr de leur puiſſance,
A côté des travaux plaçant la récompenſe,
Au féroce vainqueur ouvrant le paradis,
Par delà les dangers lui montroit les houris.

Veux-tu plus curieux t'inſtruire & mieux connoître
Les effets du plaiſir, ce qu'il peut ſur ton être,
Et quel principe actif puiſſant & général,
De toute éternité mut le monde moral?
Pénetre dans ton cœur; que ton œil examine;
De la ſociété remonte à l'origine,
A ce moment où Dieu créa cet univers:
Il commande: le feu, l'eau, la terre & les mers
S'arrondiſſent en globe, & l'eſpace docile
A reçu dans ſes flancs la matiere immobile.
De mille aſtres épars, Dieu maintenant l'accord
Y porte la chaleur, la force & le reſſort.

Pour habitant, pour roi de ce monde viſible,
Sa main a créé l'homme; il naît, il eſt ſenſible;
Il connoît le plaiſir & reſſent la douleur,
Et déja l'amour-propre a germé dans ſon cœur.
Cet amour en tout temps armé pour ſa défenſe,
Juſque dans ſon berceau protege ſon enfance;
Et contre tout danger devenu ſon appui,
Dans ſa décrépitude, il veille encor ſur lui.

Je dois à cet amour ma joie & ma triſteſſe,
Mes craintes, mes fureurs, mes talents, ma ſageſſe.
En tout temps cet amour allumant mes deſirs,
Me fait fuir la douleur & chercher les plaiſirs.

Parmi ceux que je goûte, il en eſt un ſuprême:
Tout autre à ſon aſpect diſparoît de lui-même,
Comme un ſpectre léger fuit à l'aſpect du jour;
Et ce plaiſir ſuprême eſt celui de l'amour.
Ses feux brûlent Adam; il voit Eve, l'admire,
L'aime, l'embraſſe & cede au charme qui l'attire;
Il eſt pere, ſes fils ſe nourriſſent de glands.
Dans des antres profonds & creuſés par le temps,
L'un de l'autre d'abord écartés ſur la terre,
Sans or & ſans beſoins, ils ont vécu ſans guerre:
Victimes ou vainqueurs des ours & des lions,
Rois enſemble & ſujets dans de vaſtes cantons,

Ils ſuivent tous l'inſtinct de la ſimple nature.
Leur nombre enfin s'accroît : la terre ſans culture
Ne leur rapporte plus d'aſſez riches préſents,
Pour fournir aux beſoins de tous ſes habitants.
L'art vient à leur ſecours ; il a fouillé la mine,
Il en tire le fer, il le fond, il l'affine.
Ce métal à la forge eſt en ſoc façonné.
Attelé ſous le joug le bœuf marche incliné.
Le beſoin, le plaiſir, ſources de l'induſtrie,
Ont fécondé la plaine, émaillé la prairie,
Embelli les jardins, porté ſur nos guérets
Les couleurs de Vertumne & les fruits de Palès.

Mais des premiers mortels, lorſque la race entiere
D'une courſe rapide achevoit ſa carriere,
Lorſqu'enfin par les ans entraînée aux tombeaux,
Elle eut cédé la terre à des mortels nouveaux ;
Un nouvel art apprit à la main inhabile,
A partager le champ déja rendu fertile.
L'homme s'en rendit maître ; il l'appella ſon bien,
C'eſt alors qu'on connut & le tien & le mien ;
Et que par le beſoin la terre enſemencée,
Entre ſes habitants fut bientôt diviſée.

Un foſſé large & creux enferme leur enclos !
C'eſt là que ſe livrant aux douceurs du repos,

Ils vivent quelque temps dans une paix profonde.
Mais qu'il dut être court, ce temps ſi cher au monde !
Dans les hameaux déja je vois le fort s'armer,
Il veut le fer en main recueillir ſans ſemer.
De ſa coupable audace oſant tout ſe promettre
Aux plus rudes travaux ſon orgueil vient ſoumettre
Le foible qui réclame en vain l'appui des dieux.

Thémis, dit-on, alors remonta dans les cieux.
La terre en ce moment eſt livrée au pillage.
Nulle propriété qu'on ne doive au courage.
Le vainqueur inſenſible au cri de la raiſon,
Ravit à ſon voiſin, ſa femme & ſa maiſon.
Des Pâris ont par-tout allumé ſur la terre,
Au flambeau de l'amour le flambeau de la guerre ;
Et l'univers entier ne préſente à mes yeux
Que des veuves en pleurs & des maiſons en feux.
La mort qui pouſſe au loin des hurlements terribles,
Va, parcourt l'univers ſous cent formes horribles.

Malheureux, éclairés par leurs calamités,
Les humains font entr'eux des pactes, des traités.
La ſûreté de tous, voilà leur loi premiere ;
Sans la loi, ſans ce joug, honteux, mais néceſſaire,

Le foible eſt opprimé, le fort eſt oppreſſeur.
Auſſi dans tout état, l'art du légiſlateur,
C'eſt que chaque mortel en marchant dans l'arene,
Dont la rapide pente à ſon plaiſir l'entraîne,
N'y puiſſe faire un pas qu'il ne marche à la fois
Vers le bonheur public, le chef-d'œuvre des loix.
Selon qu'un potentat eſt plus ou moins habile,
A ſonder, pénétrer cet art ſi difficile,
D'unir & d'attacher par un lien commun,
A l'intérêt de tous l'intérêt de chacun;
Selon qu'on eſt heureux en ſuivant la juſtice,
L'on chérit les vertus ou l'on ſe livre au vice
C'eſt pour les réprimer qu'on vit dans les états,
Le public intérêt créer des magiſtrats.
Chargés de protéger la trop foible innocence,
La loi leur confia le glaive & la puiſſance.
On jure entre leurs mains de ſoutenir leurs droits;
Ils jurent à leur tour de maintenir les loix.

Mais à ce vain ſerment le magiſtrat parjure
Oublia qu'il étoit un droit de la nature.
Le pouvoir ne fut pas long-temps entre ſes mains
L'inſtrument fortuné du bonheur des humains.
S'eſt-il ſenti puiſſant; je le vois entreprendre
De détruire des loix qu'il juroit de défendre,
Ou plutôt de ces loix s'armer, pour s'aſſervir
Les lâches citoyens qui devroient le punir.

C'eſt alors qu'à ſon front attachant la couronne
On le vit ériger ſon tribunal en trône.
L'amour du bien public fut un crime à ſes yeux.
Qui refuſa ſes fers fut un ſéditieux.
L'univers eut pour rois la force & l'artifice ;
Ils y regnent encor ſous le nom de juſtice.
Le criminel heureux fut par-tout révéré ;
Enfin dans ſon palais, le tyran maſſacré
Expire ſous les coups des ſujets qu'il opprime.
La force étoit ſon droit, la foibleſſe eſt ſon crime.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Si l'orgueil éleva le pouvoir deſpotique,
La crainte l'affermit. Alors la politique,
Cet art auparavant ſi ſage en ſes deſſeins,
Ce grand art d'aſſurer le bonheur des humains
Ne fut que l'art profond, mais odieux, qui fonde
La grandeur des tyrans ſur les malheurs du monde.
L'homme adora le bras qui le tint abattu,
Et de ſa ſervitude il fit une vertu.
Du peuple infortuné l'aveuglement extrême
Sembla le dépouiller de l'amour de lui-même.
Il parut oublier que l'eſpoir d'être heureux,
De l'union publique avoit formé les nœuds.
Sous le nom de vertus il méconnut les crimes.

Je vous prends à témoins, malheureuſes victimes,
Vous qui de vos ſultans flattant la cruauté,
Placez l'art de régner dans l'inhumanité;
Et ſemblez préférer dans vos vœux illicites,
L'art affreux des Séjans à la bonté des Tites.

Dans ce récit rapide où mon hardi pinceau
A du monde naiſſant crayonné le tableau,
Voyez que le plaiſir, ſeul reſſort de notre ame,
Répand ſon feu puiſſant, nous meut & nous enflamme,
Depuis l'eſclave vil juſqu'au fier potentat;
Comme il commande à tous, comment le magiſtrat,
Avide du plaiſir, rechercha la puiſſance,
Voulut tout aſſervir à ſon obéiſſance,
Souilla par ſon orgueil le temple de Thémis;
Et du glaive, en ſes mains par les peuples remis
Pour venger la vertu du puiſſant qui l'opprime,
Il fit un inſtrument de vengeance & de crime,
S'en ſervit pour courber ſous un joug illégal,
L'homme libre en naiſſant & créé ſon égal.
Mais ce même plaiſir, dont la ſeule eſpérance
Inſpire au magiſtrat l'amour de la puiſſance,
Et qui vers la grandeur fixa toujours ſes yeux,
Du prêtre trop ſouvent fit un ambitieux.

Pour élever la chaire il abaiſſe le trône;
A la mitre bientôt aſſervit la couronne;
Et maître des eſprits ce prêtre fait des rois,
Des eſclaves titrés, mais rampants ſous ſes loix.
Qui des décrets du ciel ſe dit dépoſitaire,
Peut toujours à ſon gré commander au vulgaire.
Sous le reſpect ſacré qui voile les autels,
L'adroite ambition ſe cache aux yeux mortels.
Le farouche Dervis ſous la bure & la haire,
De ſes vaſtes deſſeins déguiſe le myſtere.
Quel œil perçant peut voir en ſon modeſte accueil,
Ce que l'humilité renferme en lui d'orgueil?

. . . . . .

LE BONHEUR,

POEME.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Le progrès des connoiſſances peut ſeul faire le bonheur général & particulier. Les rois inſtruits verront que le plaiſir de faire du bien eſt le ſeul plaiſir réel que donnent les grandeurs. Les hommes éclairés & bien gouvernés ſe rendront heureux en contribuant au bonheur des autres. Mais le monde eſt encore loin de cet état. Sous le joug de l'oppreſſion des rois & des prêtres, le ſage doit jouir des arts, du plaiſir d'aimer, & de celui d'éclairer les hommes autant qu'il lui eſt poſſible. Fable d'Oromaze & d'Ariman.

COMPAGNE des vertus, ſublime vérité,
Qu'inſtruit par tes leçons, guidé par ta clarté,
L'homme apprenne de toi que c'eſt le plaiſir même,
L'ame de l'univers, le don d'un Dieu ſuprême;

Qui lui fera trouver, loin des mortels jaloux,
Son bonheur perſonnel dans le bonheur de tous.

O ſainte vérité ! c'eſt dans ton temple auguſte
Que l'homme doit puiſer les notions du juſte.
Aveuglé par l'erreur, trop long-temps on l'a vu
S'égarer dans le crime en cherchant la vertu.
Il eſt temps que ta main deſſille ſa paupiere.
Montre-lui qu'ici-bas un ſiecle de lumiere
Peut ſeul y ramener un ſiecle de bonheur.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Oromaze engendré de cet immenſe feu,
Qui ſe meut, qui conçoit, veut, vivifie, eſt Dieu,
A peine dans les cieux eut ſuſpendu le monde,
Qu'en faveur des mortels ſa main ſage & féconde
Enrichit de ſes dons tous les climats divers.
Entre les habitants de ce vaſte univers,
Il en eſt deux ſur-tout qu'il aime & qu'il inſpire ;
L'un ſe nomme Elidor & l'autre Netzanire.

Que béni ſoit le ciel, ſe diſoient-ils un jour,
Enchaînés à la fois par l'hymen & l'amour,

Couple d'époux amants, quel bonheur eſt le nôtre!
Nous vivons, Netzanire, & vivons l'un pour l'autre.
Rappelle à ton eſprit ce jour où dans le bois
Je m'offris à tes yeux pour la premiere fois;
Je te vis, & l'amour circula dans mes veines;
Impatient d'aimer, je demandois tes chaînes.
Tu daignois m'écouter; mes ſoupirs & mes vœux
N'étoient point détournés par les vents envieux.
Tu brûlois de l'amour qui dévoroit mon ame;
L'hymen, loin de l'éteindre, en irrite la flamme:
Elle réſiſte au temps; chaque jour je te vois
Plus adorable encor que la premiere fois.
Le rayon argenté de la naiſſante aurore,
Eſt moins vivifiant, moins agréable à Flore,
Que ton regard ne l'eſt à ton époux heureux.
Etre charmant, ſais-tu ce que peuvent tes yeux,
Ta forme, ta beauté, ta grace enchantereſſe?
Sais-tu ce qu'en un cœur elle porte d'ivreſſe?
De ce corps qu'ont moulé Vénus & les amours,
N'as-tu jamais au bain admiré les contours?
Mon ame juſqu'aux cieux s'eſt ſouvent élancée;
Plein de toi, j'ai ſouvent, de l'œil de la penſée,
Voulu tout comparer dans ce monde habité,
Je n'ai rien apperçu qui t'égale en beauté.
Si diſtrait un inſtant de l'objet que j'adore,
Je fixe mes regards ſur l'éclatante aurore,
Sur les cercles des cieux, ſur les immenſes mers,
Sur ces orbes brûlants qui traverſent les airs,

Malgré l'étonnement qu'éprouve alors mon ame,
Ce ſpectacle n'a rien qui m'émeuve & m'enflamme.
Je ne ſens point en moi de ſecret mouvement,
Mon être enfin n'éprouve aucun grand changement.
Ce ſuperbe ſpectacle excitant ma ſurpriſe,
M'échauffe d'un plaiſir que mon âme maîtriſe.
Que je ſuis différent alors que je te voi!
Tout mon être ſe change en approchant de toi.
Le ciel à mon amour lia mon exiſtence;
C'eſt par toi que je ſens, c'eſt par toi que je penſe.
Loin de toi je te cherche, & tout m'eſt odieux;
Mais lorſque ta préſence embellit ces beaux lieux,
Elle y répand l'eſprit & d'amour & de joie.
Aux ennuis dévorants, mon cœur eſt-il en proie?
Du chagrin près de toi perdant le ſouvenir,
Mes yeux n'y ſont mouillés que des pleurs du deſir.
Tranſporté je regarde, & tranſporté je touche.
Le ſoir lorſque l'hymen me conduit à ta couche,
Ta naïve pudeur irrite encor mes feux:
La grace eſt dans ton geſte & le ciel dans tes yeux.
Occupé de toi ſeule, ô l'ame de ma vie!
Le don de te charmer eſt le ſeul que j'envie.
Que ſervent le ſavoir, l'eſprit & le talent?
T'aimer, te plaire eſt tout, le reſte eſt un néant.
Des ſages quelquefois j'entends la voix ſublime,
Chanter les dieux, le temps, le chaos & l'abyme,

Et

Et peindre les beautés du naiſſant univers :
Je ne ſais ; mais l'ennui ſe mêle à leurs concerts.
Auprès de ta beauté qu'eſt-ce que le génie ?
Diſcourant près de toi la ſageſſe eſt folie.
Tout eſt créé pour toi. La roſe en ce jardin
Croît pour qu'on la compare aux roſes de ton teint.
Près d'elle le zéphir murmurant ſa tendreſſe,
De ſon ſouffle amoureux rallume mon ivreſſe.
L'amour, les doux baiſers, le chant de ces oiſeaux,
La vigne entrelaſſée aux troncs de ces ormeaux,
L'ombre de ces boſquets, ces fleurs, cette verdure,
Et ces lits de gazons, & toute la nature
Me ramene à l'objet dont mon cœur eſt épris.
L'aſtre doré du jour, l'aſtre argenté des nuits,
Chefs-d'œuvres que créa la parole féconde,
Montent-ils dans les cieux pour embellir le monde ?
Non ; mais pour éclairer de leurs douces couleurs,
Le matin tes beautés & le ſoir tes faveurs.
L'onde qui réfléchit en cet heureux aſyle,
L'image préſentée à ſon miroir mobile,
De ſes limpides flots n'embraſſe ce ſéjour
Que pour multiplier l'objet de mon amour.

Mais le ſoleil déja s'éleve en ſa carriere,
Au puiſſant Oromaze, au dieu de la lumiere ;
Il eſt temps de payer le tribut de nos vœux.
C'eſt lui qui te créa, par lui je ſuis heureux ;

C'eſt un dieu de bonté que Netzanire adore ;
Les plaiſirs ſont ſes dons, & qui jouit l'honore.
Au temple de l'amour il plaça ſes autels :
Oromaze eſt heureux du bonheur des mortels.

Elidor à ces mots embraſſe ſa compagne ;
Tous deux ſont parvenus aux pieds d'une montagne,
Que l'aube matinale éclairoit de ſes feux.
Par un charme invincible, attiré vers ces lieux,
L'on ſe ſentoit forcé d'y diriger ſa courſe ;
Sur le ſommet du mont jailliſſoit une ſource,
Dont les eaux ſe rendoient de diverſes hauteurs,
Dans un baſſin bordé d'une frange de fleurs.
Les airs ſont parfumés par d'odorantes herbes.
A l'entour s'élevoient des platanes ſuperbes,
Dont le tronc éclairé des premiers traits du jour,
Tels que des arbres d'or ombrageoient ſon contour.
Du baſſin jailliſſoient des ondes bouillonnantes,
Qui deſcendant d'abord en nappes tranſparentes,
Se partageoient enſuite en différents canaux :
Les rayons de l'aurore en brillantoient les eaux.
Ces eaux par cent détours roulant vers la campagne,
De lacs de diamants entouroient la montagne.
En face s'élevoit le temple de l'amour ;
C'eſt là que ces époux ſe rendoient chaque jour.

Ils alloient, invoquant le dieu de la lumiere,
A ſes ſacrés autels adreſſer leur priere.

Un cri ſe fait entendre; il ſort des antres creux.
Des ſignes effrayants ont paru dans les cieux;
Des gouffres du Ténare une vapeur obſcure,
Dans les airs répandue, a voilé la nature;
La montagne s'agite & la terre frémit.
C'étoit l'inſtant fatal par le deſtin prédit,
Où le fier Ariman, dieu d'erreur & de haine,
Dieu terrible aux mortels, devoit briſer ſa chaîne.
De l'univers ſoumis à ſa divinité,
Le temple de l'amour étoit ſeul excepté.
Et c'eſt ſous ſon parvis qu'à la crainte docile,
L'heureux couple d'amants court chercher un
aſyle.
A peine ils l'ont atteint, que leurs yeux étonnés
Se portent vers les lieux qu'ils ont abandonnés.

Quel ſpectacle effrayant! l'aſtre de la lumiere
Pâlit, ſuſpend ſa courſe & recule en arriere.
Les cieux ne brillent plus que du feu des éclairs:
Un bruiſſement ſourd s'entend au fond des mers.
L'air ſouterrein mugit, s'échauffe, ſe dilate;
Avec un bruit affreux la montagne s'éclate,
Et laiſſe appercevoir dans ſon flanc calciné,
Le féroce Ariman ſur un roc enchaîné.

Son corps ſans mouvement, ſon ame ſans penſée
Du ſommeil du trépas paroiſſoit oppreſſée,
Lorſqu'un coup de tonnerre ébranle & fend les cieux.
A ce coup Arimian s'éveille, ouvre les yeux.
Son état un moment l'humilie & l'étonne;
Mais ſa force renaît, il a ceint la couronne.
Le roc s'eſt abymé; ſes fers ſe ſont briſés;
Il lance autour de lui des regards courroucés.
Ils répandent par-tout la crainte & les allarmes:
Le ciel à ſon aſpect a verſé quelques larmes.

Cieux, éléments, dit-il, & vous orbes brûlants,
Qui fécondez la terre & meſurez les ans;
Ariman eſt vainqueur, adorez votre maître;
Que l'univers enfin apprenne à me connoître.
Le ſceptre d'Oromaze a paſſé dans ma main:
Terre, aujourd'hui reçois ton nouveau ſouverain.
Vous monts, que les forêts couronnent de verdure,
Grottes que rafraîchit une onde vive & pure,
Bocages toujours verds qu'éclaire un demi-jour,
Temples par le plaiſir conſacrés à l'amour,
Jardin délicieux, Eden que l'on renomme,
Ornement de la terre & délices de l'homme,
Diſparoiſſez; les maux, les pleurs de l'univers
Vont me venger du dieu dont j'ai porté les fers.

Mortels, c'eſt aujourd'hui que mon regne commence;
Foudres, que vos éclats annoncent ma préſence;
Cieux, ſoyez attentifs à mes commandements:
Vous mugiſſantes mers, & vous feux dévorants;
Tour-à-tour ſubmergez & conſumez la terre.
Eléments, entre vous je viens ſémer la guerre.
Je te commande, ô mort! de décocher tes traits:
Que tout ſoit confondu; je veux que déſormais
La phyſique en fouillant la profondeur des mines,
Ne découvre par-tout qu'un amas de ruines,
Et liſe avec effroi dans les bancs ſouterreins
L'hiſtoire de la terre & celle des humains.
Mortels, vous ramperez ſur les débris du monde;
Dans ſa deſtruction que l'enfer me ſeconde.
Oromaze n'eſt plus: j'ai vaincu mon rival;
Que l'univers phyſique & l'univers moral
Eprouvent à la fois les coups de ma vengeance.
Homme, que le malheur préſide à ta naiſſance;
Que la faim, que la ſoif aſſiegent ton berceau,
Je charge la douleur de creuſer ton tombeau.
De tes divers beſoins chaque jour la victime,
Qu'ils portent dans ton cœur la ſemence du crime.
Je veux voir de ſon trône arracher l'équité,
Au deſſus des vertus voir le vice exalté,
La force triompher; l'innocence opprimée,
La paix enfin bannie & la guerre allumée,

Le cruel deſpotiſme armé contre les loix,
Et dépeupler la terre, & maſſacrer les rois.
Que l'homme dégradé ſe courbe à l'eſclavage;
Privé de ſa vertu, privé de ſon courage,
Si ſon eſprit eſt vain, je ſaurai l'abaiſſer;
Qu'abruti par la crainte, il n'oſe plus penſer.
Que la nuit de l'eſprit ſuccede à la lumiere:
Homme crédule & vil, couvre-toi de pouſſiere;
De toi-même ennemi, vis dans l'affliction;
Pour reine reconnois la ſuperſtition.
A ſon ſceptre d'airain je ſoumets la nature.
L'eſprit ſera nourri d'erreur & d'impoſture,
Le rebelle à ſes loix traîné dans les cachots.
Je veux que déformais par ſes cris, ſes ſanglots,
Par ſa ſtupide foi, que tout mortel m'honore.
Prêtres, baignez de ſang l'autel où l'on m'adore.
Trop indulgent, ſans doute, Oromaze autrefois
N'impoſoit aux humains que leurs déſirs pour loix.
On adoroit ce dieu ſans crainte & ſans allarmes;
Mon culte plus ſévere eſt le culte des larmes,

Il dit; & dans l'inſtant ces cités autrefois,
Aimables par les arts, heureuſes par les loix,
Offrent de toutes parts à la vue interdite,
Un monde dévaſté que la terreur habite.

. . . . . .

. . . . . .

Quel ſpectacle d'horreur! s'écrioit Elidor,
Tout change, tout périt; mais nous vivons encor.
Nous vivons, nous aimons, ô puiſſance céleſte!
Tu me conſerves tout; Netzanire me reſte;
Entier à mon amour dans ce palais de fleurs,
Dont l'art & le plaiſir ont mêlé les couleurs,
J'oublie, & les mortels, & leurs maux, & moi-même.
Il n'eſt point de douleur près de l'objet qu'on aime.
Je mêle tour-à-tour ſur ces lits odorants,
Les voluptés de l'ame aux voluptés des ſens.
Jure-moi, quand la mort à la ſuite de l'âge,
S'approchant à pas lents de ce paiſible ombrage,
Dans la tombe avec toi viendra m'enſevelir,
Qu'elle me ſurprendra dans les bras du plaiſir.
De cet eſpoir ſi doux ton amour eſt le gage;
L'amour eſt des mortels le plus bel apanage;
C'eſt l'ivreſſe des ſens, le plus beau don des cieux,
Le ſeul bien qui nous ſoit commun avec les dieux.
Goûtons-le. Tu le ſais, lui répond Netzanire;
Pour toi, juſqu'à ce jour, j'ai vécu, je reſpire.
L'univers ne m'eſt rien. Hélas! pour mon bonheur,
Je n'ai rien deſiré qu'un déſert & ton cœur.
Mon ame, pour toi ſeul, à l'amour acceſſible,
Au malheur des humains n'en eſt que plus ſenſible.
Il ſemble que l'amour dont mon cœur eſt ému,
Exalte encor en moi l'amour de la vertu.

Tu vois de toutes parts la terre ravagée ;
Ah ! mon cher Elidor, elle n'eſt point vengée.
Du dieu que nous ſervons renverſant les autels,
Ariman à ſon joug a ſoumis les mortels.
Sa rage en cet inſtant qui paroît adoucie,
Pour les rendre au malheur les rappelle à la vie.
Des vices qu'il inſpire il a fait leurs bourreaux ;
Il veut que chacun ſoit l'artiſan de ſes maux ;
Pour les multiplier, il laiſſe à l'ignorance
Le ſoin de féconder leur funeſte ſemence.
Du pouvoir d'Ariman affranchis les humains :
Que leurs indignes fers ſoient briſés par tes mains.
Il faut par ta préſence adoucir leurs miſeres,
Secourir les mortels, ces mortels ſont nos freres.
Sois pour eux ſur la terre un dieu conſolateur.
Pour t'éloigner de moi s'il en coûte à ton cœur.
Crois qu'il en coûte au mien, & ſois ſûr que d'avance,
J'éprouve en ce moment tous les maux de l'abſence.
Mais, n'importe, je veux qu'en mon cœur agité
L'amour quelques inſtants cede à l'humanité.

Ton époux, à ces traits, reconnoît Netzanire :
Non ; je n'en doute plus, c'eſt le ciel qui t'inſpire.
Il me parle, & je vais à ton commandement,
Juſque ſur ſes autels, défier Ariman.

Dans ſes mains, ſi je puis, j'éteindrai le tonnerre;
Je vais me dévouer au bonheur de la terre.
Tu le veux; ton deſir eſt ma ſuprême loi.
Puiſſé-je revenir plus digne encor de toi!

Il la quitte à ces mots; l'humanité le guide.
Il traverſe à grands pas une campagne aride,
Il y cherche des yeux ces vergers & ces champs
Qu'embaumoient les parfums d'un éternel printemps,
Où Flore captivoit le dieu léger qu'elle aime,
Où ſans art & ſans ſoins, la terre d'elle-même,
Et coloroit les fleurs, & mûriſſoit les fruits.
Quels objets différents frappent ſes yeux ſurpris!

Il voit la beche en main, le travail & la peine,
Degouttant de ſueur enſemencer la plaine,
La peſte, la famine & les chagrins cruels,
A différentes morts condamner les mortels;
L'aſtre éclatant du jour, parcourant l'écliptique,
Lancer ſur l'univers une lumiere oblique,
Y faire ſuccéder ſous des cieux ſans chaleurs,
Les hivers aux printemps, & les frimats aux fleurs.

Elidor cependant avance, il veut s'inſtruire,
Et des loix, & des mœurs qu'Ariman doit preſcrire.

Aux nouveaux habitants d'un nouvel univers.
D'un terrein ſablonneux traverſant les déſerts,
Il dirige ſes pas vers un bois de platanes.
Au pied d'une montagne il a vu des cabanes;
Il s'approche, il entend des torrents qui par bonds,
Du ſommet des rochers tomboient dans les vallons.
L'aſtre brillant des cieux du haut de ſa carriere
Sur ce mont darde en vain une pâle lumiere;
Des chênes monſtrueux, monarque des forêts,
Abſorbent ſes rayons dans leur feuillage épais.
De ſtériles rochers on voit de longues chaînes,
Mêler leur cime aride à la cime des chênes.
Des lieux qu'un jour obſcur conſacre à la terreur,
La vaſte ſolitude augmente encor l'horreur.
Là, guidé par l'eſpoir de ſecourir ſes freres,
En eſſuyant leurs pleurs, d'adoucir leurs miſeres,
Elidor a gravi ſur des monts ſourcilleux;
Dont le ſommet ſe perd dans un ciel orageux.
Sur leur croupe eſcarpée, il voit un précipice,
Mine, abyme profond, creuſé par l'avarice,
Qui la pioche en main y ſuit un filon d'or.
Elle n'arrêta point ſes yeux ſur Elidor.

Tandis qu'il s'égaroit dans cette ſolitude,
Un ſpectre s'offre à lui; c'étoit l'inquiétude;
Monſtre qui de ſes mains ſans ceſſe déchiré,
Doit ſon être aux tourments dont il eſt dévoré.

Un trouble intérieur annonçoit ſa préſence.
Elidor ignoroit ſa funeſte exiſtence.
Il voit des opulents que ce monſtre pourſuit,
Et ſur leur triſte ſort, ſon ame s'attendrit.

Cependant il atteint le ſommet des montagnes:
Quel ſpectacle d'horreur! il voit dans les campagnes
Des guerriers raſſemblés ſous différents drapeaux,
S'attaquer, ſe défendre, & mourir en héros.
De carnage & de ſang ils ont couvert la plaine.
Dieux! s'écrie Elidor, quelle gloire inhumaine
Appelle ces guerriers dans les champs de la mort!
Y vont-ils arracher le foible au joug du fort?
Non: ils ont combattu pour décider peut-être,
De deux tyrans cruels lequel ſera leur maître.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Le prêtre corrompu, dans ſa perverſité,
N'admet qu'une vertu; c'eſt la crédulité.
Il proſcrit la juſtice, & la fiere ignorance
Fait plier à ſon joug l'aveugle obéiſſance.
La ſombre hypocriſie exige des humains,
Non le culte du cœur, ...
. . . . . .
. . . . . .

Elidor s'en éloigne, & retourne au ſéjour,
Où l'amour inquiet attendoit ſon retour.
Ariman a vaincu; la terre eſt ſon empire;
Et je reviens, dit-il, ma chere Netzanire,
Oublier, ſi je puis, le ſpectacle effrayant
Des mortels opprimés ſous le joug d'Ariman.
Mais leurs maux à mes yeux ſe préſentent ſans ceſſe.
Tout, même dans tes bras, m'accable de triſteſſe.

Oromaze l'entend, & des voûtes des cieux,
Deſcend, enveloppé d'un tourbillon de feux.
C'eſt à l'eſpoir, dit-il, à ranimer ton zele.
Non: la nuit de l'erreur ne peut être éternelle,
Sois aſſuré que l'homme, ô ſenſible Elidor!
A ſon premier état peut s'élever encor.
Si le bien eſt du vrai toujours inſéparable,
La perte de ce bien n'eſt point irréparable.
Un ſiecle de lumiere un jour doit ramener
Le ſiecle de bonheur qui ſemble s'éloigner.
Sois ſûr qu'en ces beſoins dont le cri t'importune,
Dont Ariman a fait la pomme d'infortune,
Ton œil, malgré la nuit, qui paroît s'épaiſſir,
Voit le germe caché d'un bonheur à venir.

Oui : ces beſoins auxquels il unit votre vie,
Doivent de vos eſprits éveillant l'induſtrie,
Les arracher un jour à l'aſſoupiſſement,
Où les retient la crainte & le nom d'Ariman.
Du jour des vérités je vois poindre l'aurore;
Et ſi de ſon midi ce jour eſt loin encore,
Sois ſûr que les enfers ne pourront déſormais,
De ce jour qui s'accroît ſuſpendre les progrès.
Lorſque par des efforts & des travaux immenſes,
Les mortels s'ouvriront le palais des ſciences,
Que parvenus au vrai de degrés en degrés,
Du feu de ſes rayons tous ſeront éclairés;
Ils connoîtront alors par quel art on raſſemble,
Et par quel nœud ſecret on peut lier enſemble
L'intérêt de chacun à l'intérêt de tous.
Plus juſtes, plus humains, plus unis entre vous,
Vos jours s'écouleront ſans mêlange de peine;
Peut-être que ce fruit de la ſageſſe humaine
Sur un terrein ingrat ſera lent à mûrir.
Mais enfin, quand ce fruit ſera prêt à cueillir,
Eclairé, vertueux, autant qu'il le peut être,
L'homme aura mérité de m'avoir ſeul pour maître.
Trop ſuperbe Ariman, oui, ton regne eſt paſſé;
Je vois ton trône en poudre & ton ſceptre briſé.

Tu portois jusqu'aux cieux ton orgueilleuse tête ;
Tremble ; mon œil sur toi voit fondre la tempête.
Privé de tout pouvoir, banni de l'univers,
Mon bras vengeur te suit jusqu'au fond des enfers.
Tu tombes, dévoré des soufres du tonnerre ;
L'enfer s'anéantit, le ciel est sur la terre.

FRAGMENTS
DE
QUELQUES ECRITS.

FRAGMENT
D'une Epître ſur l'amour-propre.

. . . . . .
. . . . . .

. . . . . L'UN d'un œil curieux
Voit comment l'amour-propre, en tout temps,
en tous lieux,

. . . . . .

Pere unique & commun des vertus & des crimes,
Creuſa de nos malheurs, & combla les abymes,
Forma des citoyens, les ſoumit à des rois,
Fit, rompit, reſſerra le nœud ſacré des loix,
Eteignit, ralluma les flambeaux de la guerre,
Et mut diverſement tous les fils de la terre.

Des premiers des Romains, l'autre obſervant les mœurs,
Et leur férocité, germe de leurs grandeurs,
Voit chez eux aux vertus ſuccéder la richeſſe,
Voit ce peuple vainqueur, vaincu par la molleſſe,
Et ſon trône conſtruit du trône de cent rois,
S'écrouler tout-à-coup, affaiſſé ſous ſon poids.
Quelques-uns, moins amis d'une étude profonde,
Parcouroient d'un coup-d'œil tous les ſiecles du monde,
Qui ſemblables aux flots l'un ſur l'autre roulants,
Paroiſſoient s'abymer dans le gouffre du temps,
Et dans leur cours rapide entraîner & détruire
Les arts, les loix, les mœurs, les rois & leur empire.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Apprends

Apprends qu'à l'homme libre il faut donner
des fers.
J'en rougis ; mais enfin au coupable univers,
Il faut des grands, des rois ; c'eſt un mal né-
ceſſaire.
L'injuſtice ſans eux leve une tête altiere.
L'amour-propre bientôt rentre en ſes premiers
droits,
Prend la force pour juge, & ſes deſirs pour loix.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . .

Contemple d'une vue & ſaine & refroidie.
Les deux extrémités qui limitent ta vie ;
Connoit le peu qu'il faut à ton être imparfait ;
A ta naiſſance, un ſein, un maillot & du lait ;
A ta mort, un linceuil, une foſſe, une biere ;
Voilà tout ce qui reſte aux maîtres de la terre.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lorſque d'aucun remords un roi n'eſt combattu,
Lorſqu'il n'admet pour loi que ſon ordre abſolu,
Tout différend alors ſe juge par la guerre,
Tout mortel eſt eſclave ou tyran ſur la terre.
Il n'eſt plus de vertus, d'équité, de repos;
Et l'univers moral rentre dans le chaos.

FRAGMENT

D'une Epître ſur le luxe.

. . . . . .

. . . . . .

C'EST le plaiſir qui ſeul au travail nous enchaîne.
Dans le déſert des mers, les dangers & la peine,
L'eſpoir ſeul d'en jouir ſoutient les commerçants.
Ils eſperent un jour, plus riches, plus contents,
Sous des lambris dorés retenir l'abondance,
Et le plaiſir qui fuit le toit de l'indigence.

. . . . . .

. . . . . .

Aux grands états le luxe eſt, dit-on, néceſſaire;
Du faſte & de l'argent le deſir ſalutaire
Nous arrache au repos qui nous tient aſſoupis :
C'eſt un reſſort actif, qui moteur des eſprits,
Et de nos citoyens réveillant l'induſtrie,
Dans le corps de l'état fait circuler la vie.
L'or eſt-il donc un dieu? lui doit-on tous ſes vœux?
Et l'homme enfin ſans or, ne peut-il être heureux?

Dans les déſerts du nord, le libre & fier ſauvage
Eſt content des cailloux roulés ſur ſon rivage.
Il ne va point chercher en des climats brûlants,
Des diamants, des arts & des plaiſirs plus grands.

. . . . . .

Eſt-il ſi fortuné ce ſuperbe inutile,
Dont le faſte inſultant me bannit de la ville;
Qui ſur un char doré promené dans Paris,
Met ſa fortune aux pieds de nos jeunes Laïs;
Qui toujours ſurchargé de dettes uſuraires,
Convertit en rubans les tréſors de ſes peres,
Tombe & bientôt expie en des beſoins preſſants,
L'erreur des faux plaiſirs goûtés dans ſon printemps?

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

La vigne croît, s'éleve & verdit les montagnes:
Les épis ondoyants jauniſſent les campagnes:
Et le travail enfin de toutes les ſaiſons,
De la ſtérile terre arrache des moiſſons.

. . . . . .
. . . . . .

FRAGMENT

D'une Epître ſur la ſuperſtition.

. . . . . .

DANS tout état un corps, quelque ſoit ſa ſageſſe,
Vers ſa propre grandeur doit avancer ſans ceſſe.
Sous le prétexte vain de l'intérêt des dieux,
C'eſt le ſien que chérit ce corps ambitieux.
Dans ſes hardis projets, conſtant, invariable,
A ſes membres il prête un appui redoutable.
Par de ſéveres loix n'eſt-il point contenu ?
Il marche ſourdement au pouvoir abſolu.

Qui peut armer pour lui la publique ignorance,
Des princes outragés ne craint point la vengeance.
Qu'a-t-il à redouter des magiſtrats, des loix ?
L'interprete des dieux eſt au deſſus des rois.
Lui ſeul de la vertu peut diſtinguer le vice ;
Lui ſeul devient alors juge de la juſtice.
A ce titre il eut droit de commander à tous.
Pour conſerver ce droit dont il étoit jaloux,

Pour les tenir ſoumis à ſon dur eſclavage ;
De la raiſon en eux il proſcrivit l'uſage,
Voulut que dédaignant ſon impuiſſant appui,
Ils ne puſſent jamais être inſtruits que par lui.
La terre en ce moment ſe couvrit de ténebres,
Le fanatiſme né ſur des tombes funebres,
Dans le temple des dieux, par l'erreur allaité,
Y reçut les reſpects de la crédulité.
Le ſceptre eſt dans ſes mains un don de l'ignorance :
Sur l'univers craintif il étend ſa puiſſance.
Sa tête eſt dans les cieux, ſon pied touche aux enfers :
L'empirée eſt ſon dais ; ſon trône eſt l'univers.
Captif d'autant plus ſûr, que moins il penſe l'être,
Ce monde ſe croit libre, en l'adoptant pour maître.
Il marche environné de folles viſions.
Sur ſon front eſt écrit, *princes des nations.*
A Lisbonne, à Goa c'eſt ſon pouvoir qui tonne,
Qui forme, qui détruit, qui punit, qui pardonne.
On le vit autrefois au rivage Africain,
Enfermer ſa victime en un brûlant airain,
Du couteau de Calchas frapper Iphigénie,
Enterrer la veſtale aux champs de l'Auſonie,
Du vertueux Socrate ordonner le trépas,
Porter par-tout la crainte, armer tous les états.

Mais, dira-t-on, le prêtre atroce & ſanguinaire
Tient-il toujours en main la hache meurtriere?
Fit-il toujours couler le ſang ſur les autels?
S'il parut quelquefois indulgent aux mortels?
C'eſt lorſque à l'univers il commandoit en maître;
Mais ſitôt que du vrai le jour vint à paroître,
Que le ſage voulut ſapper l'autorité,
D'un empire fondé ſur l'imbécillité,
Le prêtre alors devint cruel, impitoyable.
Armé par l'intérêt il fut inexorable.
Il ordonne le meurtre, il en fait un devoir.
Devant ſon tribunal le prince eſt ſans pouvoir.
A ſon ſecours alors c'eſt en vain qu'il appelle
Cette même raiſon que bannit le faux zele.
Aux eſprits éclairés en vain il a recours;
Exilés d'un état, ils le ſont pour toujours.
Un roi reſte entouré de ſujets imbécilles,
Contre un clergé puiſſant défenſeurs inhabiles.

. . . . . .
. . . . . .

L'interprête des dieux commande-t-il un crime;
Il eſt trop obéi, tout devient légitime.
Auſſi le ſang humain verſé par les païens,
A-t-il ſouvent rougi le temple des chrétiens.
Nous crûmes trop long-temps, aveugles que nous ſommes,
Qu'on honoroit le ciel en maſſacrant les hommes,

Qu'on pouvoit ſur l'autel d'un dieu de charité,
Sanctifier la haine & l'inhumanité.

Déja pour ſe venger du ſénat d'Angleterre,
Garnet a comprimé des foudres ſous la terre.
A-t-on ſaiſi ce monſtre ? eſt-il prêt à périr ?
Incendiaire à Londre ; à Rome il eſt martyr.

Mais par quel art enfin le hardi ſacerdoce,
Du mortel qu'il inſtruit, fait-il un homme atroce ?
Lui perſuade-t-il qu'un Dieu, ſon protecteur,
Ait à ſon ignorance attaché ſon bonheur ?
Le miniſtre des dieux ne voit rien d'impoſſible ;
Son intérêt ſoutient que l'eſprit eſt nuiſible,
Dit que s'il n'eſt aveugle, un peuple eſt furieux,
Qu'il doit toujours marcher le bandeau ſur les yeux.
. . . . . .
. . . . . .
Quoi que ſoutienne encor l'imbécille ignorance,
C'eſt à l'amour du vrai ; c'eſt à ſa connoiſſance
Que le ciel juſqu'ici conſtant en ſes deſſeins,
A toujours attaché le bonheur des humains.
. . . . . .
. . . . . .
Deſcendu dans la plaine, il (*Almanſor*) voit un temple immenſe,
Qui paroît habité par des dieux courroucés.
Les murs en ſont conſtruits d'oſſements entaſſés.

L'on entend retentir ſes voûtes ſouterraines,
Du ſifflement des fouets, du froiſſement des chaînes,
Des coups ſourds des bourreaux, des cris de leur fureur,
Mêlés aux cris aigus pouſſés par la douleur.
Eh quoi! dit-il, eh quoi! la foudre vengereſſe
Reſpecte encor l'autel de la ſcélérateſſe?
Et depuis quand les dieux, ennemis des humains,
Trempent-ils dans le ſang leurs bienfaiſantes mains?
Quel ſénat aſſemblé ſous cette voûte obſcure?
Qui s'aſſeoit ſur l'autel? que vois-je? l'impoſture.
C'eſt, lui dit-on, Eblis, grand-prêtre d'Ariman,
Qui, pontife & monarque, y regne inſolemment.
Une jeune indienne, en ces lieux amenée,
Doit être en cet inſtant aux flammes condamnée.
Mais tu la vois paroître. Il faut, lui dit Eblis,
Encenſer aujourd'hui le dieu de mon pays.

Que je l'encenſe, ou non, que t'importe? dit-elle,
J'ai, juſqu'à ce moment à la vertu fidelle,
Adoré, comme Eblis, un être bienfaiſant,
Dans un lieu, ſous un nom peut-être différent.
Si le dieu que tu ſers protege l'innocence;
C'eſt le crime qui peut allumer ſa vengeance.
Contre un culte innocent, quel motif l'armeroit?

Ce qu'on croit lui devoir eſt tout ce qu'on lui doit.
Ton dieu peut tout, eh bien! qu'il ſe faſſe connoître :
Mon cœur eſt dans ſes mains, lui ſeul en eſt le maître.
Aux ordres d'un tel Dieu, nul être ſe ſouſtrait ?
Je crois quand il le veut, & non quand il me plaît.
J'ai fermé, diras-tu, mes yeux à la lumiere.
Que ton dieu vienne donc deſſiller ma paupiere.
Tu le ſais ; la croyance eſt dans tous les inſtants
L'œuvre de ſa bonté, non celui des tourments.
Je te connois, Eblis : mon œil enfin démêle
L'intérêt qui te meut à travers ton faux zele.
La terre eſt contre toi prête à ſe révolter :
Pour te l'aſſujettir, tu veux l'épouvanter.
Tu veux être puiſſant, & l'être par le crime ;
De ton ambition tu me fais la victime.

Sans un arrêt du ciel, ne crois pas que ma main
Oſât, réplique Eblis, verſer le ſang humain.
Contre toi de mon Dieu la colere eſt armée.

Sur cet affreux bûcher ſi je ſuis conſumée,
C'eſt par l'ordre d'Eblis, non par celui des dieux.
Que ton culte ſoit ſaint, tu le dis, je le veux.
Mais de ce culte enfin, quelque ſoit l'excellence,
Réponds : ton Dieu peut-il punir comme une offenſe

Le forfait innocent de l'avoir méconnu ?
Je m'en rapporte à toi : me condamnerois-tu,
Si réléguée encore en de vaſtes contrées,
De ces funeſtes lieux, par des mers ſéparées,
J'avois, prêtant l'oreille à des bruits impoſteurs,
Méconnu ton pouvoir, ton nom & tes grandeurs ?
Tu frémis : ce ſoupçon te paroît une injure.
Si je ſuis innocente aux yeux de l'impoſture,
Si j'obtiens grace enfin d'un monſtre tel que toi ;
Qu'aurois-je à redouter de notre commun roi ?
Il punit les forfaits, pardonne à l'ignorance ;
Et s'il n'a point d'égal en ſageſſe, en puiſſance,
Ce Dieu ſans doute eſt bon ; c'eſt ton impiété
Qui prête à ce Dieu ſaint ſon inhumanité.

. . . . . .

. . . . . .

Aux efforts du travail eſt-il rien d'impoſſible ?
Il conduit l'homme au vrai, le lui rend acceſſible.
Ainſi des aquilons & des courants vainqueurs,
Malte voit ſur ſes mers de robuſtes rameurs,
Par de conſtants efforts en ſurmonter les lames,
Le mobile élément s'endurcir ſous leurs rames,
L'aviron appuyé ſur les ſolides eaux,
Dans ſes ports étonnés remorquer ſes vaiſſeaux.

FIN.

99 95507

Ex Libris Joannis Nevaini

1874